



## AVANT-PROPOS

Cette étude aurait été impossible sans l'aide de plusieurs personnes.

En premier lieu, nous aimerons remercier notre directrice de mémoire, Dr. Sonia Michiels, parce qu'elle a toujours apporté les conseils nécessaires et nous a encouragé tout au long de l'élaboration de cette étude.

En deuxième lieu, nous aimerons remercier nos parents et nos amis pour leur soutien. Un très grand merci à Jan, qui était toujours là pour nous encourager.

En dernier lieu, nous tiendrons à remercier la rédaction de 'Oor' et 'Les Inrockuptibles', qui nous ont accueilli chaleureusement. Nous aimerons également exprimer toute notre gratitude envers Yorick Buwalda, Frans Steensma, Valérie Imbert et Johanna Seban, qui nous ont fait connaître le monde du journalisme musical.

## TABLE DES MATIERES

<b>Avant-propos</b>	<b>3</b>
<b>1. Introduction</b>	<b>7</b>
<b>2. Les magazines du corpus, la chronique d'album et le chroniqueur</b>	<b>8</b>
2.1 <i>Les Inrockuptibles</i>	9
2.2. <i>Oor</i>	11
2.3. <i>La définition et les caractéristiques de la chronique d'album</i>	13
2.4. <i>Le chroniqueur</i>	16
<b>3. Cadre théorique</b>	<b>18</b>
3.1 <i>La thèse de doctorat de Pires (1998)</i>	18
3.2. <i>L'étude de McLeod (2002)</i>	21
3.3 <i>La métaphore</i>	24
3.3.1 L'explication du terme	25
3.3.2 La métaphore morte et la métaphore créative	25
3.3.3 La théorie de Lakoff & Johnson (1980)	26
3.3.4 La classification des métaphores	28
3.3.5. La métonymie	30
<b>4. La composition des corpus</b>	<b>32</b>
<b>5. L'analyse</b>	<b>35</b>
5.1 <i>L'analyse du corpus de 'Oor'</i>	35
5.1.1. La sortie d'un album est une naissance	36
5.1.2. L'album est une histoire	37
5.1.3. L'album est un voyage	38
5.1.4. Le champ sémantique de la violence et de l'agressivité	39
5.1.5. Le champ sémantique de la primitivité	40
5.1.6. Le champ sémantique du cinéma	41
5.2. <i>L'analyse du corpus des 'Inrockuptibles'</i>	42
5.2.1. La sortie d'un album est une naissance	43
5.2.2. L'album est un voyage	44
5.2.3. L'album est un espace	44
5.2.4. Le champ sémantique de la violence et de l'agressivité	46
5.2.5. Le champ sémantique de la lumière	48
5.2.6. Le champ sémantique de la religion	49
5.2.7. Le champ sémantique du cosmos	50
5.2.8. Le champ sémantique de la nourriture	51
5.2.9. Les autres champs sémantiques de la métaphore filée	52
<b>6. Conclusion contrastive</b>	<b>54</b>
<b>7. Bibliographie</b>	<b>56</b>
<b>8. Annexes</b>	<b>58</b>
8.1 <i>Le corpus de 'Oor'</i>	58
8.2. <i>Le corpus des 'Inrockuptibles'</i>	107
8.3 <i>Liste des métaphores trouvées dans le corpus de 'Oor'</i>	156
8.4 <i>Liste des métaphores trouvées dans le corpus des 'Inrockuptibles'</i>	179



## 1. INTRODUCTION

Notre étude vise à analyser le discours typique du journalisme musical. Nous avons composé un corpus de chroniques d'album françaises et néerlandaises publiées dans les magazines de musique 'Les Inrockuptibles' et 'Oor' entre 2005 et 2009. Dans ce corpus, nous analyserons la figure de style de la métaphore. Les résultats de cette analyse seront présentés d'une manière contrastive. Il est notre but de comparer l'emploi de la métaphore dans ces magazines de musique français et néerlandais et d'indiquer les différences et les ressemblances.

Le sujet de ce mémoire a été choisi après quelques visites aux rédactions des deux magazines. Les chroniqueurs nous ont fait comprendre que le discours de la chronique d'album se caractérise par l'emploi de bon nombre de figures de style. Comme Pires (1998) a insisté sur le fait que les chroniques des 'Inrockuptibles' contiennent beaucoup de métaphores, nous avons décidé d'étudier ce phénomène dans notre corpus.

Bon nombre d'études dans le domaine du journalisme musical ont fait la remarque qu'il est important de faire plus de recherches sur ce sujet spécifique, parce que la presse musicale a attiré peu d'attention des académiciens dans le passé. Le genre textuel de la chronique d'album a toujours dû se battre pour acquérir une réputation positive. Selon Pires (1998) et Lindberg (2006), cette sous-évaluation du genre est due au fait que les magazines de musique n'existent que depuis les années 60 et que le discours culturel concernant la littérature, le théâtre ou le cinéma était déjà très élaboré à ce moment-là.

Pour notre analyse, nous nous basons sur les études de Pires (1998) et McLeod (2002). Ces études ont recherché le discours typique de la chronique d'album. Dans notre cadre théorique, nous présenterons seulement les résultats de Pires (1998) qui sont importants dans le cadre de notre analyse. C'est pourquoi nous avons seulement traités les résultats qui concernent le magazine de musique 'Les Inrockuptibles'. L'étude de McLeod (2002) sera importante dans le cadre de notre analyse, parce que elle nous aide à diviser les métaphores trouvées en champs sémantiques.

Dans un premier temps, nous présenterons l'histoire des magazines du corpus et une explication de la chronique d'album et du chroniqueur. Dans troisième chapitre, les études de Pires (1998) et McLeod (2002) seront traitées.

La figure de style de la métaphore sera également expliquée dans ce chapitre, qui est divisé en différentes parties: l'explication du terme, les métaphores mortes et créatives, la théorie cognitive de Lakoff & Johnson (1980), la classification des métaphores et la métonymie. Dans le quatrième chapitre, la composition des corpus de cette étude sera expliquée. Le chapitre cinq sera divisée en deux parties : une qui présente les résultats du corpus de 'Oor' et une qui donne les résultats du corpus des 'Inrockuptibles'. Dans ce chapitre, nous présenterons les métaphores trouvées dans les deux corpus à l'aide d'une division en champs sémantiques. Finalement, nous présenterons la conclusion contrastive de cette étude. Dans l'annexe, le corpus intégral de cette étude et la liste des métaphores trouvées dans le corpus seront ajouté.

## **2. LES MAGAZINES DU CORPUS, LA CHRONIQUE D'ALBUM ET LE CHRONIQUEUR**

Dans ce chapitre, il est notre but de vous informer sur l'histoire et les caractéristiques des magazines de musique de notre corpus, c'est-à-dire 'Les Inrockuptibles' et 'Oor'. Deuxièmement, la définition de la chronique d'album sera donnée, ainsi qu'un ensemble d'informations sur le genre textuel de la chronique, constitué à l'aide d'études faites dans le domaine du journalisme musical. Troisièmement, la profession du chroniqueur et sa tâche seront traitées.

Comme le domaine du journalisme musical est très spécifique et peu connu, nous avons décidé d'intégrer ces informations dans cette étude. Les résultats de l'analyse et les conclusions seront plus faciles à comprendre après la lecture de ce chapitre, car il s'agit d'un genre textuel très spécialisé.

Lors de nos visites à la rédaction des 'Inrocks' et 'Oor', bon nombre de journalistes musicaux ont dit que la profession d'un chroniqueur fait face à quelques menaces en raison des chiffres de vente décevants et l'émergence de l'Internet. Il est possible que ces magazines disparaissent dans quelques années, donc nous avons choisi d'étudier l'histoire de ces revues, le genre textuel de la chronique d'album et la profession du chroniqueur avant que ces phénomènes tombent dans l'oubli.

## 2.1 Les Inrockuptibles

Le magazine de musique ‘Les Inrockuptibles’, parfois abrégé ‘les Inrocks’, a été fondé au mois de mars de l’année 1986. Les fondateurs sont Christian Fevret et Arnaud Deverre, deux universitaires et fans du genre de musique ‘indie’, un style peu apprécié par les médias à ce moment-là. Le titre renvoie au terme ‘The Untouchables’ ou bien ‘Les Incorruptibles’, une série télévisée américaine qui raconte l’histoire d’un groupe de policiers renommés pour leur lutte contre la criminalité organisée aux Etats-Unis et la poursuite du criminel Al Capone. Le nom est également lié à l’émission ‘L’Inrockuptible’ sur France Inter, dont Bernard Lenoir était le présentateur. Les fondateurs ont décidé de monter leur propre revue car ils étaient dégoûtés par les articles et interviews dans la presse musicale française à cette époque, qui était monopolisée par les magazines ‘Rock & Folk’ et ‘Best’. L’absence d’attention pour leur idole Morrissey du groupe new wave ‘The Smiths’ et la ligne éditoriale trop classique de la presse musicale en général les a poussé de faire mieux. En plus, ils envisageaient de créer un magazine de musique indépendant des maisons de disques, un point de critique que les fondateurs des ‘Inrocks’ reprochaient aux journalistes de ‘Rock & Folk’ et ‘Best’ (Wikipedia,(01.05.2010).Les Inrockuptibles, [3pp.].[online].[http://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Inrockuptibles](http://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Inrockuptibles).[07.07.2010])

Au début, le magazine était un trimestriel rock sobre, comblé de photos uniquement en noir et blanc qui accompagnent les interviews et les articles approfondis. ‘Les Inrocks’ traitait différents sujets, comme la musique, le cinéma, la littérature et le théâtre, ce qui diversifiait le magazine de ses concurrents. La diversité des sujets, la jeunesse des rédacteurs et la culture de débat à la rédaction a contribué au succès de la revue et un tirage de 10 000 exemplaires en 1987.

Suite au lectorat croissant, ‘les Inrocks’ ne sortait plus une fois les trois mois, mais tous les deux mois, ce qui a mené à un tirage triplé (Pires 1998: 33). Le but de la rédaction était d’intégrer plusieurs domaines culturels et non pas seulement de la musique, ce qui a mené à la grande popularité du magazine . La raison pour laquelle ‘Les Inrocks’ a choisi pour cette variété de sujets, c’est que la musique rock en particulier a toujours dû se battre pour conquérir une place dans le paysage médiatique français.

Pendant les années 60, la période dans laquelle les premières revues de musique émergeaient, le domaine culturel de la musique était trop jeune et trop peu élaboré (Lindberg, 2005). Les rédacteurs cherchaient des moyens pour légitimer ce qu'ils faisaient, parce que personne ne les prenait au sérieux. C'est pourquoi ils n'écrivaient jamais un article sur un sujet musical sans faire des allusions à des cultures plus appréciées, notamment la littérature, le théâtre ou le cinéma.

Dans son article 'The Social Ageing of Les Inrockuptibles', Andrews (2000: 14) indique que ce style allusif n'a jamais disparu, même si le domaine de la musique n'en a plus besoin pour se faire remarquer vis-à-vis de ses concurrents. Le magazine adopte toujours une écriture littéraire, qui se manifeste par l'usage de nombreuses métaphores et allusions aux grandes oeuvres littéraires, comme celles de Gustave Flaubert, ou des références aux pièces de théâtre, comme une d'Alfred Jarry.

Comme la revue s'adresse à un public jeune, à savoir des amateurs de musique et de culture générale âgés de 18 à 35 ans, 'Les Inrocks' doit toujours suivre les dernières tendances et se renouveler sans cesse. En 1992, le magazine est devenu mensuel, mais suite à une croissance rapide, la rédaction a fait le pas vers une revue hebdomadaire. Ses activités se sont également diversifiées. 'Les Inrocks' a fondé une maison de disques et un festival de musique annuel, en partenariat avec la chaîne de magasins Fnac. Ensuite, le magazine a lancé la revue 'Volume' en 2008 qui se concentrait uniquement sur la musique. Suite à des chiffres de vente décevantes, 'Volume' a été liquidée un an après son lancement. Au courant des années 2000, la mise en page et le contenu des 'Inrocks' se sont transformés en un ensemble populaire afin d'attirer plus de lecteurs. C'est pourquoi certains critiques reprochent à la rédaction d'adopter une approche trop commerciale, tout comme les autres magazines 'Télérama' et 'Le Nouvel Observateur' (Cannon & Dauncey 2002:94).

L'émergence de l'Internet et la récession dans l'industrie musicale depuis l'existence du piratage et le succès de l'iPod ont fortement défié les magazines de musique qui publient toujours une version papier. Voilà pourquoi 'Les Inrocks' a lancé un grand plateforme en ligne pour tous les amateurs de culture, [www.inrocks.com](http://www.inrocks.com). De nombreux vidéos, podcasts et interviews y sont présents pour mieux informer le public et pour suivre les dernières évolutions sur le plan national et international.

En revanche, la version papier fait face à une baisse du tirage. Entre 2005 et 2008, le nombre de magazines vendus a chuté de 38000 exemplaires à 33 exemplaires par semaine (Association pour le Contrôle de la Diffusion des Médias. Rapport de 2005, 2006, 2007, 2008). La question se pose de savoir si la version papier va survivre le succès énorme des plateformes de musique en ligne gratuits, qui peuvent s'adapter plus facilement à l'actualité.

En 2009, 'les Inrockuptibles' a été racheté par Mathieu Pigasse, un personnage puissant dans le paysage médiatique français. Comme il était conseiller de Ségolène Royal aux présidentielles de 2007 et a des relations étroites avec le parti socialiste français, certains craignent que 'les Inrocks' devienne son plateforme politique et adhère un courant plutôt de gauche.

## 2.2. Oor

Oor, le magazine de musique le plus connu aux Pays-Bas, a été fondé par Barend Toet en 1971 à Amsterdam. Le nom du magazine renvoie à l'album de Robert Wyatt, intitulé 'The End of an Ear'. Le but était de créer un équivalent néerlandais des magazines de musique britanniques 'Rolling Stone' et 'Melody Maker', qui sont fortement ancrés dans l'histoire de la musique rock. Le premier exemplaire avait un tirage de 20 000 exemplaires et portait encore le nom 'Muziekrant Oor', parce que le magazine était imprimé comme un journal en noir et blanc au début. Les articles donnaient des informations sur la musique pop, classique et jazz. En 1980, 'Oor' a été publié comme un véritable magazine pour la première fois, après que la rédaction a décidé de réduire le format (Wikipedia, (22.07.2010). Muziekrant Oor. [5pp.]. [online].[http://nl.wikipedia.org/wiki/Muziekrant\\_OOR](http://nl.wikipedia.org/wiki/Muziekrant_OOR). [02.08.2010]) . Pendant les premières années du magazine, les fondateurs ont voulu prouver que la musique populaire est (nous traduisons) « une expression d'art d'haute qualité qui est très intéressante » (Oor 1, 1976).

En 1977, la première édition de 'Oor's Pop-encyclopedie' a été publiée. Le but était de mieux informer les lecteurs sur l'histoire de la musique populaire et de créer un médium qui pouvait donner de la publicité au magazine. Dans l'encyclopédie, les artistes sont catégorisés alphabétiquement et les articles parlent de l'histoire de l'artiste et de sa discographie.

Actuellement, l'encyclopédie existe toujours, 'Oor' fait une réédition tous les deux ans pour adapter le contenu aux divers changements de la musique populaire, qui se renouvelle sans cesse.

'Oor' n'a jamais eu des concurrents qui ont pu menacer la position forte du magazine, mais le lancement du magazine 'Vinyl' en 1981 a cependant mené à une baisse des chiffres de vente et un recul du nombre d'abonnés. A la fin des années 80, 'Vinyl' faisait face à beaucoup de problèmes financiers, ce qui a entraîné la disparition du magazine et le renforcement de la position de 'Oor' sur le marché. L'émergence du 'compact disc' pendant les années 80 a positivement influencé le tirage du magazine, qui a voulu également intégrer des sujets non musicaux comme la littérature ou le cinéma. Cet essai a échoué en raison des réactions négatives des lecteurs, qui considéraient 'Oor' comme un magazine de musique et non pas comme une revue culturelle. Suivant Steensma (2009), c'est pourquoi la rédaction a décidé d'écrire seulement des articles sur la musique à partir de ce moment-là, par crainte de perdre trop de lecteurs.

Depuis 1971, 'Oor' a été racheté de nombreuses fois : en 1977 par 'Jongerenmedia BV', en 1978 par 'Folio Groep', puis par le 'Telegraaf Tijdschriften Groep' et en 2002 par le 'Nederlandse Tijdschriften Groep'. Depuis 2005, 'Oor' est dirigé par le 'Argo Media Groep', qui a décidé au moment du rachat de réunir les magazines 'Oor' et 'Aloha' dans une seule revue, intitulée 'Oor'. Actuellement, 10 personnes font partie de la rédaction fixe du magazine. Suivant Steensma (2009), une équipe d'une quarantaine de pigistes complète l'équipe de 'Oor'.

En 2004, le magazine a lancé son site web suite à la demande des lecteurs, qui voulaient consulter les articles également en ligne. Le site web 'www.oor.nl' contient des chroniques d'album et des chroniques de concert, des biographies d'artistes connus, des concours pour les lecteurs et un forum de discussion. Les interviews qui se trouvent dans le magazine ne figurent pas sur le site web, parce que la rédaction ne veut pas que la version imprimée disparaisse. Une partie du site web ne peut être consultée que par les abonnés afin de convaincre plus de lecteurs de s'abonner à la version imprimée.

Actuellement, 'Oor' fait face à des chiffres de vente décevants et le nombre d'abonnés baisse également. Selon les statistiques de 'Het Oplage Instituut', le tirage a diminué de 22742 exemplaires en 2005 à 17083 exemplaires en 2009. Le nombre d'abonnés a baissé de 13923 en 2006 à 9996 en 2009. Au total, le nombre d'abonnés et le tirage ont tous les deux baissé d'environ 25%.

La rédaction a décidé en 2010 d'établir un nouveau site web afin de rendre le magazine plus populaire sur Internet et d'attirer plus de lecteurs qu'avant. Le magazine a également ajouté une page de 'Oor' sur les réseaux sociaux 'Twitter' et 'Facebook' pour s'adapter aux des dernières tendances et pour se rapprocher des lecteurs.

### 2.3. La définition et les caractéristiques de la chronique d'album

Le Petit Robert (2008) définit une chronique comme "Article de journal ou de revue, émission de télévision ou de radio qui traite régulièrement d'un thème particulier".

Cette définition ne suffit pas dans le contexte de notre étude, car le but de la chronique d'album n'est pas mentionné. Ce genre de textes journalistiques ne sont écrits par hasard, mais ils constituent un lien précis entre l'auteur et l'artiste en question. La définition de Pires (1998: 16) nous paraît plus spécifique:

"The fundamental purpose of a record review is to publicize a recording, situating it with respect to other musics of the moment and to the past production of the group or artist. As such it is a textual practice akin to many journalistic review types, of concerts, of books, of cars or of any purchasable commodity or service. "

En outre, Lindberg (2005) y ajoute que la chronique d'album fait partie du journalisme musical, qu'elle est en quelque sorte une 'subdivision' du genre. Il s'agit de textes qui ont des ambitions argumentatives et qui doivent être interprétés par le lecteur. Leur caractère est plutôt journalistique et non pas académique. Evans (1998: 49), qui a étudié un corpus de chroniques dans la presse australienne, ajoute qu'une chronique contient des éléments fondamentaux qui reviennent toujours, c'est à dire l'analyse musicale de l'album, l'analyse des paroles, une comparaison avec d'autres artistes et la biographie de l'artiste lui-même.

En pratique, il est possible qu'une chronique ne contienne pas un de ses éléments ou que le chroniqueur donne plus d'informations, comme la vie privée de l'artiste ou une description de la couverture du disque. L'analyse musicale ne vise pas à informer les spécialistes en matière de musique, bien au contraire, elle sert à rendre la musique plus accessible au lecteur et à lui donner une image du son de l'album. Etant donné que les magazines de musique se concentrent sur un public cible non spécialisé, ils tentent de limiter le jargon spécifique et les termes musicaux compliqués dans les chroniques d'album. En général, les lecteurs ne sont pas des musiciens ou des gens qui travaillent dans l'industrie musicale, mais des personnes qui s'intéressent tout simplement à la musique ou qui aiment bien acheter des albums, ou en d'autres mots, des amateurs de musique. C'est pourquoi on ne trouve presque jamais d'explications sur les accords, la manière dont les artistes jouent ou le type d'instruments dans les chroniques. (Pires 1998 : 63)

La chronique d'album est un genre journalistique qui a une forme stable. La rédaction limite le nombre de mots que le chroniqueur peut écrire et il n'a pas le droit de dépasser cette limite. En outre, le sujet de la chronique est toujours le même, il s'agit d'un album produit par un artiste ou plusieurs artistes. Le disque doit toujours être critiqué peu après la sortie de l'album dans les magasins, sinon la chronique n'est plus actuelle et donc sans valeur. (Pires 1998 : 65)

En ce qui concerne les magazines de musique de notre corpus, 'Oor' et 'Les Inrockuptibles', la longueur des chroniques se limite respectivement à 311 mots et à 415 mots. Cette différence remarquable est probablement due à la périodicité des magazines. 'Oor' se trouve une fois par mois dans les kiosques, tandis que 'Les Inrockuptibles' est un hebdomadaire. Par conséquent, 'Oor' doit critiquer un grand nombre d'albums dans une seule publication et a donc plus de limites que 'Les Inrocks'. Ils peuvent probablement faire une sélection plus large et ont plus de place pour entrer dans les détails, ce qui peut mener à des articles plus approfondis et plus longs. En outre, il est remarquable que les artistes les plus célèbres, qui sont dans la majorité des cas originaires de la Grande-Bretagne ou des Etats-Unis, retiennent plus d'attention que d'autres artistes en raison de leur popularité.

Suivant Buwalda (2009), c'est pourquoi les chroniques de leurs albums sont nettement plus longues et le rédacteur en chef s'occupe en général de ces textes en raison de leur importance.

Le style spécifique de la chronique d'album, qui est également le sujet de ce mémoire, est un moyen de se différencier des autres chroniques connues, comme la chronique d'un film ou d'un livre. Selon Pires (1998 : 17) , l'emploi de bon nombre de figures de style et l'intégration d'éléments ironiques caractérisent le ton et le style d'une chronique d'album. Il insiste également sur l'importance de ses éléments, car ils servent d'outil pour le chroniqueur, qui doit écrire un texte sur la musique afin d'informer le lecteur de la sonorité et la tonalité de l'album. Les lecteurs sont incapables d'entendre la musique pendant qu'ils lisent le texte, l'aspect oral n'est pas présent, donc le chroniqueur doit essayer de combler cette lacune à l'aide de figures de style ou de phrases ironiques. Les métaphores ont une grande importance dans ce contexte : "It is the predominance of such characterizations that gives the comparative realm such importance in these reviews, and comparative, metaphorical tangents can occupy the whole review. (Pires 1998: 18).".

Concernant la forme, les deux magazines du corpus se ressemblent très fort. En haut, la rédaction met l'artiste et le titre de l'album, suivi de la maison de disque et de l'indication d'un genre de musique. Tout en bas, le nom du chroniqueur est mentionné ou dans le cas des chroniques courtes, il suffit de mettre des initiales. Comme l'Internet gagne de l'importance de nos jours et que les lecteurs vont d'abord à la recherche de l'album sur Youtube ou Myspace, 'Les Inrocks' met parfois les meilleures chansons en bas de page pour aider le public cible à faciliter leur recherche.

En ce qui concerne le texte de la chronique, 'Les Inrocks' a inventé une nouvelle façon d'écrire. Le magazine aime publier des chroniques d'album qui sont un mélange d'une interview avec l'artiste et la critique de son nouvel album. Les idées et jugements du chroniqueur alternent avec la citation des paroles de l'artiste. 'Oor' par contre, n'applique pas cette méthode, le magazine se limite toujours à la critique d'un album. Cette façon d'écrire permet au chroniqueur d'élaborer un texte personnel, sans intervention des paroles de l'artiste.

#### 2.4. Le chroniqueur

La tâche du chroniqueur consiste à décrire, interpréter et classer l'objet de la chronique, c'est à dire l'album de l'artiste (Lindberg 2006). La plus grande difficulté du chroniqueur est le maintien d'une attitude objective, tandis que la chronique doit pourtant faire preuve d'une certaine sélection, notamment la distinction des meilleurs albums de ceux qui sont moins bons. A cette fin, le chroniqueur doit trouver un équilibre entre son goût personnel et une argumentation plus au moins objective qui vise à conseiller le lecteur. C'est pourquoi le chroniqueur reçoit le statut de 'gatekeeper', il se trouve entre les consommateurs de musique et l'industrie musicale. En d'autres mots, le chroniqueur conseille l'acheteur d'un album en fournissant de plus amples informations sur l'objet de sa chronique, qui est produite par la maison de disque (Jones, 2002). Cette position centrale donne au chroniqueur une réputation d'autorité, ses articles peuvent influencer les chiffres de vente et la popularité des artistes. Jones (2002) met l'attention sur la relation étroite entre les magazines de musique et l'industrie musicale, qui peut mener à des chroniques d'album trop positives, qui peuvent influencer les chiffres de vente.

Cette coopération ébranle la position indépendante du chroniqueur. Les rédactions de 'Oor' et 'Les Inrocks' admettent qu'ils collaborent beaucoup avec les maisons de disques, mais elles nient que l'industrie musicale exerce une grande influence sur le contenu des articles et elles tentent de sauvegarder une attitude indépendante vis-à-vis des distributeurs et des artistes. La baisse du tirage en raison du succès de l'Internet et les plateformes de musique qui peuvent être consultés gratuitement en ligne menacent toutefois cette position indépendante, parce que les magazines ont besoin des moyens financiers que les maisons de disques leur offrent sous forme d'annonces publicitaires.

En ce qui concerne les conditions de travail d'un chroniqueur, il n'y a pas de grande différence avec celles d'un journaliste qui travaille dans les autres médias. Lindberg (2006) indique que les chroniqueurs doivent toutefois travailler sous une grande pression : ils sont obligés d'écrire des articles qui suivent la ligne éditoriale du magazine, la compétition entre les chroniqueurs est énorme parce que le nombre d'employés est limité dans le secteur, les chroniques doivent satisfaire à la fois les lecteurs, le rédacteur en chef et la maison de disques et ils sont pressés par le temps.

En outre, Sullivan (2005) pose que la profession du chroniqueur n'est pas toujours si positive. Ils sont parfois très mal payés, les heures de travail sont longues et asociales, les voyages vers l'étranger pour faire des interviews les poussent dans la solitude, leurs recherches sont limitées à cause des dates butoirs,...En d'autres mots, le chroniqueur aime tellement sa profession qu'il est prêt à faire des sacrifices.

Concernant le sexe du chroniqueur, la presse musicale a toujours été monopolisée par les hommes. Selon le 'Village Voice's Pazz & Jop poll', effectué entre 1997 et 1998, seulement 15 pour cent des chroniqueurs qui ont contribué à ce poll étaient des femmes, une hausse d'environ 7 pour cent comparé à 1980. Selon Sullivan (2005), la raison pour laquelle les femmes n'arrivent pas à s'intégrer dans le secteur de la presse musicale, c'est qu'elles ont du mal à s'identifier avec le discours typique, qui est marqué et dominé par les hommes.

Elle pose également que « one reason why there are so few women in the trade has to do with the deterrent effect of a critical discourse that reeks of male bonding and footie references. » Negus (1992) a étudié l'emploi des femmes dans les magazines de musique américains. Il pose que les femmes travaillent plutôt pour des magazines qui se focalisent sur un public cible féminin ou pour des revues qui se concentrent sur les jeunes, comme 'Seventeen' ou '19'. Comme les sujets de ces magazines mélangent la musique avec des sujets qui correspondent plus aux intérêts des femmes, c'est à dire la mode, la santé ou les relations sociales, elles peuvent mieux s'identifier avec le discours typique de la presse musicale. La musique n'est pas analysée d'une manière exhaustive, mais ces magazines aiment utiliser des anecdotes pour rendre le discours plus accessible aux lecteurs.

La rédaction de 'Oor' nous a confirmé qu'aucune femme n'écrit actuellement des chroniques d'album pour le magazine. 'Les Inrocks' par contre, n'a pas pu fournir des chiffres exacts, mais 25% des chroniques d'album de notre corpus des 'Inrocks' ont été écrites par des femmes. Nous n'avons pas trouvé une raison pertinente pour la différence entre ces deux magazines en ce qui concerne l'emploi des femmes.

Sullivan (2005) insiste toutefois sur l'importance d'une attitude ouverte du management à l'égard des femmes et d'une prospection rigoureuse des écoles de journalisme, qui pourrait aider à attirer plus de femmes dans le secteur du journalisme musical.

### **3. CADRE THÉORIQUE**

Comme Jones (2002) l'indique, le domaine du journalisme musical a été peu étudié dans le passé. Cette forme culturelle a toujours dû se battre avant d'acquiescer une position importante dans le monde du journalisme et surtout dans le domaine académique. C'est pourquoi nous avons trouvé peu d'études qui se concentrent sur le sujet spécifique des chroniques d'album. Premièrement, l'étude de Mat Pires (1998) contient toutefois assez d'éléments importants et des résultats pertinents pour le présenter dans le cadre de cette étude. Dans le chapitre suivant, nous traiterons les résultats de l'analyse synchronique et de l'analyse diachronique de Mat Pires (1998). Nous nous sommes surtout concentrés sur les parties qui sont les plus importantes dans le contexte de notre analyse, c'est-à-dire ceux qui donnent de plus amples informations sur 'Les Inrocks' ou l'emploi des figures de style.

Deuxièmement, nous traiterons l'étude de McLeod, qui a recherché l'emploi des expressions métaphoriques dans des chroniques d'album de 'Rolling Stone', un magazine de musique anglais. Cette étude est divisée en deux parties. La première partie vise à présenter les métaphores qui sont employées par les chroniqueurs pour décrire la musique de l'album d'une manière favorable. La deuxième partie donne un aperçu des métaphores employées pour critiquer la musique de l'album d'une manière défavorable.

#### 3.1 La thèse de doctorat de Pires (1998)

La thèse de doctorat de Mat Pires (1998) peut être considérée comme la première analyse exhaustive d'un corpus de chroniques d'album qui se concentre sur le style du genre journalistique. Pires (1998) insiste sur l'importance d'une telle étude, car le style et la façon d'écrire des journalistes de musique a toujours été un point de discussion. Il a divisé son étude en deux parties: la première traite d'une analyse synchronique, la deuxième est consacrée à une analyse diachronique.

Dans chacune de ces parties, les journaux français ‘Le Monde’ et ‘Libération’, ainsi que les hebdomadaires français ‘Rock & Folk’ et ‘Les Inrockuptibles’ sont analysés à l’aide de différents critères. Nous avons décidé de seulement discuter les résultats qui concernent ‘Les Inrockuptibles’, puisque les autres médias ne font pas partie de notre corpus.

L’analyse synchronique vise à étudier comment le style spécifique d’une chronique d’album se manifeste dans (1) le lexique, (2) la syntaxe, (3) les figures de style et (4) le temps verbal et les pronoms. Dans cette partie, Pires (1998) accentue le caractère ‘multiaccentual’ de la chronique, c’est-à-dire un genre journalistique qui suppose une relation étroite entre le lecteur et l’auteur, car le langage spécifique demande une certaine connaissance du domaine. Cette relation se voit dans l’utilisation de l’argot, de métaphores filées et de phrases écrites au passé simple (Pires 1998:15).

En outre, l’étude synchronique envisage également d’analyser la coexistence d’éléments oraux et écrits dans la chronique d’album. Le genre de texte est bien entendu lié à la forme écrite, mais la culture dans laquelle ces articles apparaissent est plutôt liée à une forme orale. La musique elle-même est orale, ainsi que les canaux par lesquels les artistes tentent de promouvoir leurs chansons, notamment la télévision et la radio. Les journalistes doivent toujours essayer de décrire les émotions et sons de la musique dans un article écrit, le lecteur doit être capable de se créer une image de l’album sans qu’il l’ait entendu. Le style typique de la chronique d’album est né dans ce contexte.

Dans ses conclusions de l’analyse synchronique, Pires (1998: 349) parcourt les quatre médias du corpus (‘Le Monde’, ‘Libération’, ‘Rock & Folk’ et ‘Les Inrockuptibles’ à l’aide de ses critères (1), (2), (3) et (4).

L’analyse synchronique a démontré que le discours journalistique des ‘Inrocks’ est analogue à son look, le magazine désire appliquer une écriture moderne et innovatrice. En revanche, cette approche fait également preuve d’une attitude commerciale et parfois simpliste. Les journalistes des ‘Inrocks’ aiment utiliser le passé simple, un procédé qui rend le discours du magazine parfois historique et romanesque. Cette tendance est destinée à légitimer les paroles du journaliste et à quitter l’étiquette du discours marginal.

Comme le magazine adopte une façon d'écrire plutôt difficile et contient des articles approfondis, les chroniques d'album sont par conséquent plus longues que celles de ses concurrents.

En ce qui concerne le lexique, le magazine utilise un langage harmonisé, qui vise à repousser les influences des langues étrangères. Dans les articles, les journalistes évitent les mots anglais et les remplacent par des mots français.

Concernant les figures de style, 'Les Inrocks' a tendance à beaucoup utiliser des métaphores filées, ce qui rend le discours encore plus littéraire. Dans la conclusion générale de l'analyse synchronique, Pires (1998:31) qualifie le discours journalistique des 'Inrocks' comme "a version of pop in a cultural no-man's-land between in-group marginality and institutional legitimacy". En d'autres mots, les journalistes supposent que les lecteurs ont l'habitude de lire leurs articles et qu'ils ont donc une connaissance préalable du discours spécifique. En outre, Pires insiste sur le fait que les textes contiennent toujours des éléments employés dans le but de légitimer le discours et de donner le texte une certaine valeur institutionnelle, même si le genre textuel existe déjà depuis les années 50 et le journalisme musical jouit d'une réputation bien établie.

En ce qui concerne l'analyse diachronique, Pires (1998: 16) examine l'évolution des caractéristiques stylistiques en parcourant l'histoire de la chronique d'album en France. Tous les textes du corpus diachronique ont été publiés dans les médias français entre 1956 et 1996, la période de l'analyse.

Pires (1998:18) souligne que le genre journalistique de la chronique d'album est un sujet de recherche tellement intéressant, parce que deux types d'expression (l'oral et l'écrit) se mélangent dans un seul article. Il compare ce genre de textes et leur niveau stylistique à des reportages ou articles publiés dans la presse de sport, notamment sur le foot ou la boxe. Une comparaison avec les billets d'humeur dans 'Charlie Hebdo' ou 'Le Canard enchaîné' est également faite, car ces textes doivent aussi faire face à une certaine marginalité culturelle ou idéologique, tout comme la chronique d'album.

En ce qui concerne les conclusions de l'analyse diachronique, Pires (1998 : 356) pose que la chronique d'album a beaucoup évolué au niveau stylistique entre 1956 et 1996. Au début, elle pourrait être comparée à une chronique d'un film ou d'un livre, parce que le genre en était à ses premiers balbutiements.

Au fil du temps, le discours devait changer en raison de l'émergence de la musique populaire, qui était accélérée par l'invention du transistor, de la radio et l'apparition des premières stars musicales.

Pires (1998 : 357) a démontré que le niveau stylistique de la chronique d'album a été soumis à quelques changements importants depuis la naissance de la presse musicale vers 1956.

Premièrement, les chroniques d'album actuelles contiennent beaucoup plus d'éléments ironiques que les anciennes, qui se limitaient plutôt à un discours sérieux afin de défendre la position du journalisme musical dans la presse culturelle. De nos jours, les satires humoristiques sont très courantes dans les chroniques négatives pour souligner la distance entre le journaliste et l'artiste, en d'autres mots, l'humour sert à donner au chroniqueur une position indépendante vis-à-vis l'industrie musicale. Les allusions à d'autres formes culturelles du passé reçoivent un caractère différent, c'est-à-dire une comparaison entre un album et un film d'horreur n'est plus faite pour élever le niveau de la chronique, bien au contraire, elle sert à critiquer l'album ou à attirer l'attention sur l'équivalence des deux domaines culturels d'une façon ironique.

Deuxièmement, le discours des journalistes de musique est devenu très oralisé, les paroles sont analogues à celles utilisées dans une émission radiophonique. L'argot de métier des chroniqueurs contient bon nombre d'éléments oraux afin d'établir une relation étroite avec les lecteurs, qui doivent être capables de s'identifier avec les paroles du journaliste. Pires (1998 : 359) attribue cette évolution à la coopération entre les chaînes radiophoniques et la presse musicale dans les années 60. Johnny Hallyday par exemple, était à la fois présentateur de l'émission 'Salut les copains' et chroniqueur du magazine de musique du même nom.

### 3.2. L'étude de McLeod (2002)

L'étude de McLeod (2002) vise à analyser les expressions métaphoriques utilisées dans les chroniques d'album de 'Rolling Stone', un magazine de musique anglais.

Il a divisé les métaphores en champs sémantiques que les chroniqueurs utilisent pour émettre un jugement de valeur sur la musique.

Le but de cette étude est également de démontrer que le discours du journalisme musical est dominé par des expressions qui sont typiquement employées par des hommes. Surtout les champs sémantiques du ‘violence’ et ‘agressive intensity’ font preuve d’un tel discours qui mène parfois à l’exclusion des femmes du secteur (Jones, 2002 : 98).

McLeod a divisé son étude en deux parties. La première partie contient les champs sémantiques qui aident le chroniqueur à décrire la musique d’une manière favorable. Les différentes dimensions de cette partie sont ‘agressive intensity’, ‘violence’, ‘rawness’, ‘simplicity’, ‘personal expression’, ‘seriousness’, ‘tradition’, ‘authenticity’ et ‘originality’. La deuxième partie présente les champs sémantiques qui sont employés par le chroniqueur afin de décrire la musique de l’album d’une manière défavorable. Les différentes dimensions de cette partie sont ‘softness’, ‘sweet sentimentalism’, ‘blandness’, ‘slickness’, ‘formulaic unoriginality’ et ‘commercialism’.

Dans la première partie, le champ sémantique de ‘agressive intensity’ démontre que les chroniqueurs emploient régulièrement des termes qui qualifient la musique comme ‘puissante’, ‘agressive’ ou ‘furieuse’. En ce qui concerne le champ sémantique de ‘violence’, McLeod insiste sur le fait que la musique n’a pas de caractéristiques qui font preuve d’une certaine violence, mais que les chroniqueurs aiment toutefois décrire la musique comme ‘violente’. McLeod considère l’emploi de telles expressions comme typiquement masculin. Il pose que « rock ‘n roll is often correlated with masculinity, and the favorable adjectives and metaphors in these reviews invoke characteristics traditionally associated with men » (McLeod in Jones, 2002 : 98).

Dans le contexte des deux champs sémantiques présentés ci-dessus, McLeod pose que les expressions métaphoriques sémantiquement liées à l’armée s’emploient régulièrement dans les chroniques d’album de ‘Rolling Stone’ (Jones, 2002 : 98). En ce qui concerne le champ sémantique de ‘rawness’, les chroniqueurs décrivent la musique en utilisant des expressions métaphoriques liées aux termes ‘brutal’ ou ‘rude’. Dans ce contexte, McLeod fournit un exemple : « Horses is an extreme record, a raw collection of epiphanies » (Jones, 2002 : 98).

Le champ sémantique de ‘simplicity’ renvoie à l’usage d’expressions qui font l’éloge des artistes qui ont produit un album ‘simple’, qui évite l’ornement auditif.

En ce qui concerne le champ sémantique de ‘personal expression’, les chroniqueurs emploient des termes tels que ‘honnête’ ou ‘sincère’ pour décrire les artistes, qui n’utilisent pas de ‘clichés’ dans leur musique. Dans ce contexte, McLeod fournit l’exemple suivant : « That arrogant severity and unflinching honesty, however, are the very qualities that make Reed’s fourteenth Lp one of the singer-guitarist’s most powerful solo statements. » (Jones, 2002 : 101) Le champ sémantique de ‘seriousness’ est employé par les chroniqueurs afin de référer à l’intelligence musicale des artistes. Cette critique positive contraste avec des termes tels que ‘insipidité’, qui s’utilisent dans le contexte d’une description négative des artistes. Dans le cas des champs sémantiques ‘traditionalism’ et ‘authenticity’, les chroniqueurs emploient des expressions métaphoriques qui décrivent d’une manière favorable le caractère authentique de la musique. Cette musique « construit une liaison avec l’histoire du rock’n roll » (Jones, 2002 : 104) et est considérée comme ‘vraie’. En ce qui concerne le champ sémantique de ‘originality’, des termes tels que ‘original’ ou ‘expérimental’ sont régulièrement employés par les chroniqueurs. Dans ce contexte, l’exemple suivant est donné par McLeod : « Like Dylan and the rest of her influences, she is an original » (Jones, 2002 : 105).

Le premier champ sémantique de la deuxième partie est celui de ‘softness’. McLeod (2002) démontre que les chroniqueurs ont tendance à décrire la musique comme ‘douce’, ‘faible’, ‘légère’ ou ‘molle’. En ce qui concerne le champ sémantique de ‘sweet sentimentalism’, McLeod pose que les expressions métaphoriques liées au terme ‘sentimental’ sont surtout employées pour dévaloriser la musique d’une femme ou d’un groupe qui est composé exclusivement de femmes. McLeod ajoute que ce champ sémantique s’oppose à l’emploi des termes tels que ‘puissant’, qui sont en général utilisés pour évaluer la musique d’un homme d’une manière favorable. Les champs sémantiques de ‘blandness’ et ‘slickness’ s’opposent aux champs sémantiques de ‘rawness’ et ‘agressive intensity’ selon McLeod. Dans ce cas, le chroniqueur utilise des termes comme ‘superficielle’, ‘ennuyeuse’ ou ‘monotone’ pour éreinter l’artiste. Dans le contexte de ‘blandness’, McLeod fournit l’exemple d’une chronique d’album de ‘Aha’ : « they have birthed a whole new era in which vast numbers of humans

actually seem to prefer the bland and puny to the huge and filthy » (Jones, 2002 : 101). Le champ sémantique de ‘formulaic unoriginality’ montre que beaucoup d’artistes créent de la musique en utilisant toujours la même ‘formule’.

Ce champ sémantique s’oppose à celui de ‘originality’. McLeod fournit l’exemple d’une critique d’album de ‘Prince’ : « Prince’s rock & roll is as authentic and compelling as his soul, and his extremis mis endearing in an era of play-it-safe record production and formulaic hitmongering » (Jones, 2002 : 107). Le dernier champ sémantique de la deuxième partie est celui de ‘commercialism’. Bien que l’industrie musicale reste très commerciale et distribue la musique en masse, les chroniqueurs utilisent ce champ sémantique pour dévaloriser un artiste dans des chroniques d’album. Dans ce contexte, McLeod donne l’exemple d’une chronique d’album de Paul Evans : « Jefferson Starship chorse survival by means of sheer commercialism » (Jones, 2002 : 105).

### 3.3 La métaphore

Dans ce chapitre, il est notre but d’expliquer d’une manière très détaillée la figure de style de la métaphore. Ce trope a été le sujet de bon nombre d’études, qui sont faits dans le cadre d’une approche traditionnelle ou qui adhèrent la théorie cognitive sur la métaphore.

Premièrement, l’explication du terme sera traitée à l’aide de quelques définitions. Deuxièmement, la métaphore morte et la métaphore créative seront expliquées selon l’étude de Knowles & Moon (2006). Troisièmement, nous donnerons les résultats de l’étude de Lakoff & Johnson (1980), qui peut être considéré comme l’étude la plus exhaustive et connue dans le domaine des métaphores. Quatrièmement, nous regarderons la classification des métaphores selon Lakoff & Johnson (1980) de plus près, suivi d’une explication du trope ‘la métonymie’.

Comme l’analyse de notre corpus consiste à trouver les métaphores dans les chroniques d’album et les classer selon champs sémantiques, il est très important de savoir ce que c’est une métaphore et quelle définition sera notre point de départ. En outre, les études de Lakoff & Johnson (1980) et Knowles & Moon (2006) peuvent aider à décider quelles métaphores seront analysées.

### 3.3.1 *L'explication du terme*

Selon le Petit Robert 2008, la métaphore est “un procédé de langage qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique, sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison. “

Le Gradus (1984) y ajoute que « bien qu'il s'emploie aussi dans un sens élargi, le mot 'métaphore' n'est pas, au sens strict, synonyme d'image littéraire : il en est la forme la plus condensée, réduite à un terme seulement.»

En analysant ces deux définitions, nous pouvons conclure que la métaphore et la comparaison se ressemblent en quelque sorte, mais il y a toutefois une différence importante. Dans le cas de la comparaison, deux éléments ou entités sont comparés l'un à l'autre dans une phrase dans laquelle le mot 'comme' fonctionne comme liaison. En revanche, la métaphore ne contient qu'un élément ou entité, notamment l'élément avec lequel on compare quelque chose, mais le deuxième élément est absent.

Cette absence doit être comprise par le lecteur lui-même, il doit interpréter la phrase et employer ces expériences afin de trouver ce deuxième élément, qui n'est pas explicité dans la phrase dans laquelle la métaphore figure. Le lecteur va donc à la recherche du sens figuré de la phrase.

Selon la définition du Petit Robert, la métaphore s'emploie dans un contexte abstrait et aide à le rendre plus clair en fournissant des termes plus concrets. Ce processus est basé sur une analogie, donc le terme concret et le contexte abstrait doivent correspondre d'une manière ou d'une autre. La métaphore a donc une fonction explicative, elle sert à rendre les choses plus claires et concrètes.

### 3.3.2 *La métaphore morte et la métaphore créative*

Selon Knowles & Moon (2006), il existe deux types de métaphores: la métaphore morte et la métaphore créative. La différence entre les deux se situe au niveau du langage. La métaphore morte est tellement intégrée dans le langage de tous les jours qu'elle n'est plus perçue en tant que métaphore, mais comme une expression courante. La métaphore créative, par contre, se caractérise par sa nouveauté.

Elle ne s'emploie pas couramment et n'est pas du tout intégrée dans le langage de tous les jours. Grâce à l'usage fréquent de cette métaphore, qui réfère toujours à une chose particulière, tout le monde ne la perçoit plus comme une figure de style. Un exemple de ce type est 'le trou d'une aiguille' (Knowles & Moon 2006).

La métaphore créative ou romanesque s'emploie dans un contexte particulier pour exprimer une idée ou émotion particulière. Le lecteur doit interpréter ou 'déconstruire' cette expression métaphorique afin de comprendre le sens figuré de la phrase en raison de sa nouveauté.

Ces métaphores ne sont pas intégrées dans le langage qu'on parle ou écrit tous les jours. Selon Knowles & Moon (2006), la métaphore créative s'associe surtout avec la littérature, mais elle apparaît également dans des textes touristiques.

### 3.3.3 *La théorie de Lakoff & Johnson (1980)*

Depuis des siècles, la métaphore a été recherchée par bon nombre d'académiciens, ce qui a mené à de différentes théories sur le sujet. La théorie qui nous paraît la plus intéressante, développée et actuelle est celle de Lakoff & Johnson, comme elle a été publiée dans leur oeuvre 'Metaphors We Live By' (1980). Leur théorie a été élaborée dans le domaine de la linguistique cognitive.

Leur livre sert de base à la "théorie conceptuelle de la métaphore", qui s'oppose à la théorie traditionnelle décorative. La différence principale entre ces deux approches se manifeste très clairement. La théorie décorative voit la métaphore comme 'un mécanisme qui sert à combler les lacunes d'une langue et qui ne joue aucun rôle dans notre pensée' (Deignan 2005:4).

En revanche, la théorie conceptuelle de Lakoff & Johnson (1980) considère la métaphore comme un élément essentiel de notre pensée et de notre langue qui aide à structurer notre vie, et non pas seulement comme un élément qui fait partie de notre langue. Une autre différence entre ces deux théories, c'est que les adhérents de la théorie cognitive prétendent qu'une métaphore ne se base pas toujours sur une similarité.

Un des aspects négatifs de la théorie décorative est qu'elle nie l'existence d'un réseau de métaphores qui sont liées sémantiquement. Selon cette théorie, chaque métaphore reste une figure de style individuelle qui n'a aucune liaison avec une autre figure un autre mot dans le contexte ou dans la langue. Lakoff & Johnson (1980) insistent sur l'existence d'un réseau conceptuel qui unit les différentes métaphores à l'aide des groupes sémantiques. En outre, les académiciens prétendent que les métaphores font partie de notre système conceptuel que nous utilisons tous les jours afin d'appréhender les choses, nos expériences et nos actions.

Autrement dit, la fonction de la métaphore n'est pas seulement communicative, mais elle nous aide également à penser, agir et réagir dans la vie quotidienne. Lakoff & Johnson (1980) fournissent un exemple concret afin d'expliquer cette hypothèse, notamment la métaphore conceptuelle 'Argument is war' ('dispute est guerre').

*I demolished his argument.*  
*I've never won an argument with him.*  
*You disagree? Okay, shoot!*

Cet exemple démontre que le locuteur se base sur une métaphore pour communiquer et pour structurer son discours dans une conversation normale de tous les jours. Il parle des disputes en utilisant des termes de guerre, ou bien il essaie d'expliquer ou de comprendre une chose en termes d'une autre. Les mots 'demolished', 'won' et 'shoot' sont des expressions métaphoriques qui concrétisent le domaine conceptuel 'argument'. Cet exemple indique parfaitement la définition de la métaphore selon Lakoff & Johnson. Dans leur théorie conceptuelle, la métaphore est vue comme « conceptual domain (A) is conceptual domain (B) » (Kövesces 2002 : 4)

Une métaphore conceptuelle héberge deux domaines conceptuels et le domaine A est compris en termes du domaine B. Lakoff & Johnson (1980) dénomment le premier domaine 'target domain' (ou bien domaine cible), représenté par 'dispute' dans notre exemple. Le domaine conceptuel B est appelé 'source domain' (ou bien domaine source), représenté par 'guerre' dans notre exemple. Le domaine cible est traditionnellement plus abstrait et moins physique que le domaine source.

C'est pourquoi on utilise des expressions métaphoriques liées au domaine source afin d'expliquer le domaine cible, qui est parfois difficile à appréhender et à comprendre.

Kövecses (2002) met l'attention sur le fait que ce principe n'est pas réversible. En général, des locuteurs ou écrivains n'utiliseront jamais des expressions métaphoriques liées au domaine source pour mieux expliquer le domaine cible. Le processus de la métaphore évolue toujours des termes concrets aux termes abstraits, et non pas à l'inverse.

Un élément important de la théorie de Lakoff & Johnson (1980) est l'existence de correspondances conceptuelles, ou autrement dit la liaison entre domaine cible et domaine source. Il est impossible de constituer une métaphore ayant deux domaines conceptuels sans qu'il y a une connexion entre les éléments conceptuels de la cible et les éléments physiques de la source. Lakoff & Johnson (1980) voient cette correspondance comme un ensemble de 'mappings', sans lequel une métaphore conceptuelle ne pourrait pas fonctionner.

Kövecses (2002) utilise la métaphore conceptuelle 'love is a journey' pour expliquer ce réseau de correspondances entre la cible et la source. Dans ce cas, le locuteur se sert d'éléments concrets, comme 'voyageur', 'destination' ou 'distance' pour expliquer 'l'amour', un concept plus abstrait. Ces mots ont une correspondance implicite, car on peut lier le voyageur à l'amoureux, la destination au but de la relation et la distance au progrès de la relation (Kövecses 2002 :7). Autrement dit, le concept abstrait d'amour devient plus clair en utilisant des éléments physiques du domaine cible. Si on veut dévoiler une métaphore dans un texte ou dans une conversation, le défi consiste à reconnaître ces correspondances entre les deux domaines conceptuels qui ne sont pas à la surface, mais que vous pouvez découvrir inconsciemment à l'aide de votre raison.

### *3.3.4 La classification des métaphores*

Les métaphores peuvent être classifiées à l'aide de différents critères. La théorie de Lakoff & Johnson (1980) a opté pour la classification par fonction cognitive. Cette classification tient donc compte des manières dont une métaphore peut aider une personne à mieux comprendre et voir le monde autour de soi.

Selon la théorie cognitive, les métaphores peuvent être classifiées en trois catégories : la métaphore structurelle, la métaphore d'orientation et la métaphore ontologique.

Une métaphore structurelle explique un domaine conceptuel (A) en termes d'un autre domaine conceptuel (B). Le domaine source concret fournit des structures afin d'expliquer le domaine cible, qui est beaucoup plus abstrait. Pour rendre une métaphore structurelle compréhensible, il faut avoir une correspondance entre le domaine source et le domaine cible. Si les éléments conceptuels de la cible et les éléments physiques de la source correspondent d'une manière cohérente, la métaphore peut être dénommée structurelle.

Exemple : la métaphore structurelle 'argument is war' ('dispute est guerre')

Une métaphore d'orientation n'explique pas un domaine conceptuel en termes d'un autre, mais tente d'organiser un réseau total de concepts de sorte que ses concepts se respectent (Lakoff & Johnson, 1980 :15). La métaphore donne au concept une orientation dans l'espace, comme par exemple 'en haut- en bas', 'devant-derrrière', 'central-périphérique', ... Les concepts ne sont pas orientés d'une façon particulière au hasard, mais les métaphores conceptuelles ont leur origine dans notre culture et nos expériences.

En général, les expressions métaphoriques liées à 'en haut' sont utilisées pour exprimer une chose positive, comme par exemple 'I'm feeling up today'. (Lakoff & Johnson, 1980 :16) En revanche, les expressions métaphoriques qui sont caractérisées par un mouvement en bas sont souvent utilisées pour exprimer des choses négatives, comme par exemple 'He's really low these days' (Lakoff & Johnson, 1980 :16). Ces expressions servent à construire et structurer les concepts dans notre esprit et à créer une certaine cohérence. En donnant au domaine conceptuel cible une orientation particulière, l'esprit arrive à mieux comprendre le concept et à lui donner une place dans son esprit.

La métaphore ontologique consiste à parler d'un domaine conceptuel cible abstrait (comme l'esprit, une idée, des émotions,...) en termes d'une substance ou un objet.

Cette ‘transformation’ nous permet de donner des caractéristiques réelles à un concept qui se laisse difficilement expliquer. Si on attribue des éléments reconnaissables à un concept, on arrive à mieux comprendre, catégoriser et identifier ce concept (Lakoff & Johnson : 26). Une métaphore ontologique utilise notre connaissance de substances et d’objets physiques qui a été construite à l’aide des expériences et reflète les caractéristiques de ces choses réelles sur un concept moins concret. Un exemple d’une métaphore ontologique est la suivante : ‘the mind is a machine’ (‘l’esprit est une machine’), qui se manifeste dans des expressions métaphoriques telles que ‘ I’m a little *rusty* today’ (Lakoff & Johnson, 1980 :18)

Une autre figure de style, la personnification, peut aussi être considérée comme une métaphore ontologique. Dans ce cas, la métaphore donne des caractéristiques et motivations humaines à un concept non humain. Ce trope s’utilise facilement, car il est tellement pratique d’expliquer et de comprendre un concept abstrait en le comparant au comportement d’un être humain, comme le point de référence est soi-même. La théorie cognitive insiste sur le fait que toutes les personnifications ne sont pas uniformes, ce processus dépend des caractéristiques de l’être humain qu’une personne choisit afin de les comparer à un domaine conceptuel cible (Lakoff & Johnson 1980 :33). La forme de la personnification dépend de la situation, la culture à laquelle cette personne appartient et le concept abstrait qui doit être expliqué.

### 3.3.5. *La métonymie*

Selon la théorie cognitive de Lakoff & Johnson (1980), la métonymie a la même définition de base que la métaphore. Les deux figures de style ont des fonctions pareils : elles aident à structurer notre système conceptuel, elles ne sont pas uniquement un phénomène linguistique, mais une partie inhérente de l’esprit humain. En outre, elles permettent de mieux comprendre et interpréter des concepts abstraits. En revanche, il y a également un point de différence : la métaphore a une fonction de compréhension, elle doit concrétiser un domaine conceptuel en termes d’un autre. La métonymie, par contre, utilise une entité pour référer à une autre et a donc une fonction référentielle. En général, les deux entités d’une métonymie sont étroitement liées.

Pour expliquer qu'une métonymie n'est pas forcément un phénomène linguistique, Lakoff & Johnson (1980 : 38) fournissent l'exemple du portrait d'une personne. Ce portrait peut fonctionner comme la métonymie 'la partie pour l'ensemble'. L'exemple démontre également que chaque culture a des métonymies fortement ancrées, qui sont utilisées par tout le monde. Le portrait, par exemple, montre toujours le visage d'une personne, et non pas seulement ses jambes ou ses bras. Cette tradition remonte à la photographie ou l'art. La métonymie représente donc une partie importante d'une culture et peut varier en raison des différentes traditions et coutumes.

Selon la théorie cognitive, les concepts métonymiques peuvent être classifiés en différentes catégories, qui reviennent systématiquement dans toutes les cultures. Ces catégories ne sont que les exemples les plus importants.

- 1) La partie pour l'ensemble ou l'inverse (Lakoff & Johnson 1980: 38)
- 2) Le producteur pour le produit/ L'auteur pour l'œuvre (Kövesces 2002: 144)
- 3) L'objet pour l'utilisateur (Lakoff & Johnson 1980 : 38)
- 4) Le contrôleur pour la chose contrôlée (Lakoff & Johnson 1980 : 39)
- 5) L'institution pour les personnes responsables (Lakoff & Johnson 1980 : 39)
- 6) L'endroit pour l'institution (Lakoff & Johnson 1980 :39)
- 7) L'endroit pour l'action (Kövesces 2002 : 145)

Ces exemples n'ont pas un caractère arbitraire, mais ils représentent la manière dont nous essayons d'organiser et structurer nos actions et nos pensées. Ces concepts métonymiques sont nés à l'aide de nos expériences (Lakoff & Johnson 1980 : 39).

Kövesces (2002) a donné un nom aux deux entités d'une métonymie. Si nous prenons l'exemple d'une métonymie 'la partie pour l'ensemble' ('Je suis en train de lire Shakespeare'), l'entité véhicule est celle sur laquelle l'autre entité tire l'attention. Dans ce cas, 'Shakespeare' représente l'entité véhicule. L'entité cible est celle à laquelle l'entité véhicule réfère. Dans cet exemple, l'œuvre de Shakespeare peut être considérée comme l'entité cible. Ces deux entités ont une relation étroite au niveau du réseau conceptuel.

Selon Deignan (2005 : 57), deux types de métonymies peuvent être différenciés. Le premier type est dénommé la métonymie non-conventionnelle, ce qui renvoie au caractère contextuel de ce type. Le locuteur et l'interlocuteur doivent comprendre le contexte de la situation parfaitement afin de comprendre cette forme de métonymie. La métonymie non-conventionnelle 'The ham sandwich is sitting at table 20' (Nurnberg 1979 :149) par exemple, dans laquelle la personne à la table est appelée comme sa commande, ne serait pas possible si le locuteur et l'interlocuteur ont une compréhension parfaite de la situation et du contexte spécifique.

Le deuxième type de Deignan (2005 :58) est appelé la métonymie conventionnelle, parce que ces figures de style ont réussi à s'intégrer dans notre système du langage et dans notre lexique au fil du temps. Quelques bon exemples sont : parler du 'White House' au lieu du président des Etats-Unis, dire 'palace' au lieu de l'administration de la famille royale anglaise etc.

Ces deux types métonymiques se différencient donc au niveau de leur conventionalité. Deignan (2005 :58) met l'attention sur la frontière floue entre ces deux types, surtout quand il s'agit d'un registre de langage concret. Une métonymie qui s'utilise parfois dans un contexte médical par exemple, peut être connu pour les infirmières et les docteurs, mais totalement incompréhensible pour un non initié.

#### **4. LA COMPOSITION DES CORPUS**

Cette étude vise à comparer les métaphores utilisées dans des chroniques d'albums, plus spécifiquement celles qui ont été publiées dans les magazines de musique 'Oor' et 'Les Inrocks' (cfr. infra). L'analyse des chroniques s'effectue à l'aide d'un corpus que nous avons rédigé. Les chroniques d'albums du corpus ont été sélectionnées rigoureusement par le biais de quelques critères précis.

La sélection des médias dans la presse musicale en France et aux Pays-Bas était le premier critère pour composer le corpus de cette étude. Il est notre but de focaliser sur des médias ayant une ligne rédactionnelle innovatrice, jeune et actuelle qui était fortement présente dans le paysage médiatique des deux pays en question.

Après avoir fait appel à quelques spécialistes et avoir visité les deux rédactions, il s'est avéré que les magazines 'Oor' et 'Les Inrocks' répondent très bien à ces conditions.

Le deuxième critère de sélection du corpus était la forme de publication. Les chroniques d'album sont publiées aussi bien dans le magazine que sur le site web. Dans le cadre de cette étude, nous avons opté pour les chroniques d'albums publiées dans la version imprimée. Le site web du magazine 'Les Inrocks' existe depuis 1994, celui de 'Oor' a vu le jour en 2004.

Les versions imprimées des deux magazines ont été fondées antérieurement aux sites web, notamment en 1971 ('Oor') et 1986 ('Les Inrocks'). C'est pourquoi nous donnons préférence à la version imprimée, parce que son histoire est plus riche et les articles en ligne sont parfois plus courts et resserré comparé à ceux publiés dans le magazine même.

Un troisième critère de sélection est la période de publication des chroniques d'albums. Pour faire une analyse la plus actuelle possible, des chroniques d'albums publiées entre 2005 et 2009 font partie du corpus. Comme Pires (1998) a déjà analysé bon nombre de chroniques d'album publiées entre 1956 et ,il nous semble plus utile de faire une analyse des chroniques parues au fil des années 2000.

La classification par genre de musique est le quatrième critère de sélection. Il est évidemment impossible d'analyser toutes les chroniques publiées entre 2005 et 2009. C'est pourquoi nous avons décidé de nous baser sur l'indication du genre de musique.

Dans le cas des deux magazines mentionnés, cette classification est en général indiquée par le chroniqueur ou par le rédacteur en chef en haut de chaque chronique. La façon de classer la musique est souvent considérée comme un acte subjectif. Chaque magazine applique ses propres critères en ce qui concerne la classification des groupes par genre de musique. Cette classification fait partie de la ligne rédactionnelle du magazine. En choisissant les chroniques qui peuvent figurer dans le corpus, il s'est effectivement avéré que les classifications concernant le genre de musique dans 'Oor' et 'les Inrocks' ne correspondent pas toujours. C'est pourquoi les chroniques d'album des deux magazines ont été sélectionnées d'une façon différente.

En ce qui concerne 'Oor', les chroniques d'album sélectionnées s'attachent aux genres de musique 'rock', 'pop', 'funk', 'dance', 'électronique', 'hip hop' et 'auteur-compositeur-interprète', qui se divisent à leur tour en sous-genres comme par exemple 'progrock', 'avant-garde' ou 'noise'. Quant aux 'Inrocks', la sélection a été faite selon les genres de musique 'rock', 'électro', 'soul', 'pop' et 'rap'. La classification par genre de musique de 'Oor' se révèle beaucoup plus détaillé, car les chroniqueurs hollandais choisissent d'utiliser des sous-genres, tandis que 'les Inrocks' choisissent de classer la musique de l'album critiqué de façon plus générale.

Après avoir suivi ce critère de sélection, nous avons choisi les chroniques des albums qui faisaient partie de la liste des meilleurs disques de l'année, établie par les deux magazines en question. Par an, nous avons choisi 8 à 10 chroniques pour la composition du corpus. Ainsi le corpus contient 40 à 50 chroniques d'album par magazine. Comme les résultats de l'analyse des deux magazines doivent être comparables, nous avons opté pour un nombre de caractères égal par magazine. C'est pourquoi le nombre de chroniques d'album par magazine peut varier, car les chroniques des 'Inrocks' contiennent en général plus de caractères que celles de 'Oor'.

Le chroniqueur lui-même représente notre cinquième critère de sélection du corpus. Il critique l'album toujours en détail en ajoutant ses réflexions et idées personnelles pour finalement arriver à un jugement de valeur. Etant donné le caractère subjectif de ce genre textuel, le corpus contient des chroniques écrites par différents chroniqueurs. Ayant la période 2005-2009 et les autres critères en tête, la sélection a été faite d'une telle manière que la plupart des chroniqueurs, qui ont travaillé pour les magazines en question pendant la période 2005-2009, sont représentés dans le corpus.

Un facteur qui a aidé à intégrer suffisamment de chroniqueurs différents dans le corpus, c'est que la plupart d'entre eux exercent cette profession en tant que pigiste, ce qui entraîne qu'ils changent régulièrement d'employeur, ou autrement dit, de médias pour laquelle ils travaillent. C'est pourquoi le corpus contient un nombre de chroniqueurs variés.

## 5. L'ANALYSE

Dans ce chapitre, il est notre but de présenter les métaphores que nous avons trouvées dans le corpus de 'Oor' et des 'Inrockuptibles'. La liste de toutes les métaphores se trouve dans le chapitre 'annexe'. Lors de l'analyse, il est impossible de présenter toutes les métaphores trouvées et de faire une comparaison entre toutes les métaphores du corpus français et néerlandais. C'est pourquoi nous avons décidé de diviser les métaphores en différents champs sémantiques. Pour cela, nous nous basons sur la définition et la théorie cognitive sur la métaphore de Lakoff & Johnson (1980) et l'étude de McLeod (2002). En ce qui concerne la définition de la métaphore, nous renvoyons au chapitre 3.3.3., dans lequel nous expliquons quelle théorie sur la métaphore est utilisée dans le cadre de cette étude.

Cette étude focalise sur les métaphores non conventionnelles ou créatives, et non pas sur les métaphores mortes. Pour vérifier si la métaphore s'utilise fréquemment, nous avons recherché les expressions dans les dictionnaires Van Dale (2008) et Petit Robert (2008). Si les expressions métaphoriques du corpus figurent dans ces dictionnaires, elles n'ont pas été ajoutées à la liste des métaphores (annexe).

### 5.1 L'analyse du corpus de 'Oor'

Dans ce chapitre, nous présenterons une partie des métaphores que nous avons trouvées dans le corpus de 'Oor'. Dans un premier temps, nous traiterons les champs sémantiques de la naissance, de l'histoire et du voyage, qui sont expliqués à l'aide de la définition de Lakoff & Johnson (1980). Le champ sémantique de la violence et de l'agressivité sera présenté à l'aide de l'étude de McLeod (2002). En dernier lieu, nous expliquerons les champs sémantiques de la primitivité et du cinéma.

Au total, nous avons trouvé 567 métaphores dans notre corpus de 'Oor'. Il est notre but de présenter une partie de ces métaphores, qui sont divisées en champs sémantiques. Par champ sémantique, nous donnerons chaque fois quelques exemples trouvés dans le corpus de 'Oor'. Les métaphores sont indiquées en italique et en gras.

### 5.1.1. La sortie d'un album est une naissance

La première métaphore qui revient régulièrement dans notre corpus, est celle qui compare la sortie d'un album à la naissance d'un bébé. Dans notre corpus, nous avons trouvé sept expressions métaphoriques de ce type.

«... als magnum opus van bijna tachtig minuten was het **uit één opwelling geboren** Mezmerize/Hypnotize, in zijn relatieve eenvormigheid, onverantwoord overdadig geweest én terloops zijn doel voorbij geschoten.» (Oor, 2005, System Of A Down-Hypnotize)

«Terwijl de muzikwereld vol spanning wacht op het beloofde nieuwe album van The Strokes, **ziet** Casablanca's solodebuut **toch eerder het levenslicht.**» (Oor, 2009, Julian Casablanca- Phrases For The Young)

Nous pouvons voir ces métaphores en termes de la définition de Lakoff & Johnson (1980), qui distingue un domaine conceptuel A (domaine cible) et un domaine conceptuel B (domaine source). Dans ce cas, la sortie d'un album représente le domaine cible, la naissance est le domaine source. Selon la classification, cette métaphore est structurelle, parce que les éléments physiques du domaine source aide à rendre les éléments conceptuels du domaine cible plus compréhensibles. Elle peut également être vue comme une personnification, parce que le domaine source donne des caractéristiques humaines au domaine cible à l'aide des expressions métaphoriques situées dans le champ sémantique de la naissance.

Ce type de métaphore ne peut pas fonctionner dans une phrase si les éléments physiques de la cible ne se correspondent pas aux éléments conceptuels de la source. Dans ce cas, cette correspondance est présente, car nous pouvons comparer l'artiste à la mère, l'album au bébé, la période de grossesse à la période de la production d'un album. Cette comparaison ne repose pas sur rien, parce que l'artiste voit un album comme une représentation de soi-même, qui vise à montrer son amour pour la musique et ses talents musicaux au monde. La mère et le père d'un bébé voient la naissance également comme la confirmation de leur amour qui peut être montrée à tout le monde.

Le premier exemple ainsi que le deuxième exemple comparent la sortie de l'album à la naissance d'un bébé. Dans la phrase, la sortie est représentée comme un événement qui a été attendu impatiemment. Les métaphores de la naissance renforcent cette aspiration.

### 5.1.2. *L'album est une histoire*

La deuxième métaphore structurelle que nous avons trouvée dans notre corpus de 'Oor', est 'l'album est une histoire'. Dans notre corpus, nous avons trouvé sept expressions métaphoriques de ce type. Dans ce contexte, l'album est le domaine cible et le domaine source est représenté par l'histoire.

« Dat **verhaal- E's verhaal dus-** is even glashelder als mysterieus, even donker als hilarisch, even ontroerend als droogkomisch, en even luchtig als angstwekkend. »  
(Oor, 2005, Eels- Blinking Lights And Other Revelations)

« In de vorige OOR vroeg Grohl zich hardop af **wat nou eigenlijk het verhaal van Echoes, Silence, Patience And Grace is.**

...En **onthult** daarmee alsnog **het verhaal** achter de zesde Foo Fighters.»

(Oor, 2007, Foo Fighters- Echoes, Silence, Patience And Grace)

Selon la définition de Lakoff & Johnson (1980), les deux domaines conceptuels doivent correspondre d'une manière ou d'une autre. Dans ce cas, l'artiste représente le narrateur, la musique est vue comme l'histoire et les chansons sont considérées comme les différents chapitres de l'histoire. Cette métaphore est liée au fait que la chronique d'album doit décrire par écrit une forme artistique qui est à la base exprimée oralement. A l'aide des figures de style comme la métaphore, le chroniqueur tente de rendre cet aspect oral plus concret pour le lecteur, qui n'a pas toujours encore écouté la musique de l'album quand il lit la chronique (Pires 1998). Grâce à ce principe, le chroniqueur peut attribuer des caractéristiques à la musique de l'album ; caractéristiques qui sont comparables aux celles d'une vraie histoire. Ensuite le lecteur peut se faire une image de l'album.

Dans le premier exemple, le chroniqueur représente l'album comme une histoire, ce qui l'aide à donner des caractéristiques à l'album sous forme d'adjectifs qualificatifs. Grâce à l'emploi de ces adjectifs, le lecteur peut s'imaginer comment l'album sonne sans l'avoir écouté. Le deuxième exemple démontre que l'histoire a été créée par l'artiste lui-même et qu'il est le seul à raconter cette histoire. Cette métaphore du champ sémantique de l'histoire renforce l'idée de l'artiste dans le rôle du narrateur.

### 5.1.3. *L'album est un voyage*

Lors de notre analyse, nous avons trouvé une troisième métaphore structurelle qui est conçue comme la définition de Lakoff & Johnson (1980), notamment celle qui compare l'album à un voyage. Dans le corpus entier, nous avons trouvé quinze expressions métaphoriques de ce type.

« Voor dit grootse cd- en dvd-project heeft de groep de diepe, zilte zucht van de zoute Zeeuwse zee de rug toegekeerd en ***is de wijde, woeste wereld ingetrokken voor een muzikale verkenningsstocht.***» (Oor, 2006, Blof – Umoja)

« De ***muzikale reis*** begint met zijn geboorte en eindigt met de man E die terugblijkt op zijn leven » (Oor, 2005, Eels- Blinking Lights and Other Revelations)

Le domaine cible reste toujours l'album, le domaine source est cette fois-ci représenté par 'un voyage'. Les correspondances entre les éléments physiques de la source et les éléments conceptuels de la cible sont dans cette métaphore structurelle également présentes. L'artiste peut être comparé au voyageur, la production de l'album est vue comme un voyage et la destination est la sortie de l'album ou la dernière chanson de l'album. Tout comme un voyage, l'album est représenté comme un long chemin avec des directions et des chemins à suivre qui a un certain but, à savoir arriver à son point de destination. Cette métaphore structurelle peut être classifiée dans la même catégorie que la métaphore 'life is a journey', trouvée par Lakoff & Johnson (1980). Cette expression métaphorique s'emploie fréquemment dans le langage de tous les jours pour parler de la vie d'une manière plus concrète.

Dans le premier exemple, le chroniqueur emploie la métaphore structurelle ‘l’album est un voyage’ pour indiquer que la production d’un album est toujours une aventure. Il est probable que le chroniqueur utilise les mots ‘de wijde, woeste wereld ingetrokken’ pour montrer que bon nombre d’artistes doivent souvent partir à l’étranger pour faire mixer leur disque ou pour l’enregistrer. Cet exemple focalise surtout sur l’artiste lui-même, tandis que le deuxième exemple voit l’album comme une sorte de voyage, qui commence avec la première chanson et qui est terminée à la fin de l’album.

#### *5.1.4. Le champ sémantique de la violence et de l’agressivité*

Nous avons trouvé deux champs sémantiques de McLeod qui sont très présentes dans notre corpus, à savoir celui de la violence et celui de l’intensité agressive. Selon McLeod, ces champs sémantiques sont typiquement employés par des journalistes masculins. Dans notre corpus de ‘Oor’, nous avons trouvé quinze d’expressions métaphoriques qui sont liées à la violence ou à l’agressivité. Dans ce contexte, le domaine cible est représenté par l’album, le domaine source est l’agression ou la violence.

En outre, nous avons recherché les métaphores qui réfèrent à l’armée. McLeod a posé que ce genre de métaphores s’emploie souvent dans le contexte des deux champs sémantiques mentionnés ci-dessus. Nous avons trouvé seulement trois expressions métaphoriques qui se situent dans le champ sémantique de l’armée.

Les expressions métaphoriques liées sémantiquement à la violence ou à l’agressivité s’emploient beaucoup dans deux contextes. Le premier contexte est celui des musiciens du groupe. Les mouvements, le caractère ou la présence sur scène des musiciens sont décrits par le chroniqueur d’album en termes de la violence ou de l’agressivité. Dans les deux premiers exemples, les musiciens du groupe en question sont représentés comme des êtres agressifs. Dans le premier exemple, le chroniqueur réfère surtout au caractère du chanteur et à la façon dont il chante. Dans le deuxième exemple, la métaphore a été utilisée pour renvoyer aux mouvements du batteur sur scène.

Le deuxième contexte est celui du combat. Les expressions métaphoriques représentent la musique de l'album critiqué comme un combat ou un 'clash' (deuxième exemple). Les différents éléments de la musique, comme le ton, le son ou les instruments sont dans ce contexte parfois comparés à une explosion ou une bombe (premier exemple).

Les exemples du premier contexte :

« Want ook op Hypnotize staat de vocale en instrumentale virtuositeit van de heren buiten kijf (al wekt de prominente vocale rol van gitarist en matig zanger Daron Malakian enige verbazing, zeker met een *geweldenaar* als Serj Tankian binnen handbereik), verveel je je geen seconde en zigzag je ongewild maar onbedaarlijk mee met de moodswings van de dag.» (Oor, 2005, System Of A Down- Hypnotize)

« De heren keken op hun twee eerdere albums al niet op een schijnbeweginkje meer of minder en ook Humbug volgt die lijn: de drumpatronen *van de woest om zich heen slaande* Matt Helders gaan zelden recht vooruit...»(Oor, 2009, Artic Monkeys-Humbug)

Les exemples du deuxième contexte:

« Ook de geweldige, orgastische afsluiter It's Over is niet meteen karakteristiek voor The Cure: een *opgefokte, met veel effecten aangestuurde heavy rocker die in complete gekte explodeert.* » (Oor, 2008, The Cure-4:13 Dream)

« Vooral qua totaalgeluid: we horen synthesizers, loops, discobeats en glamgitaren tegenover het nasale, quasi-verveelde stemgeluid van Julian zelf. *Een clash* die nummers als Left & Right In The Dark en River Of Brakelights erg spannend maakt...» (Oor, 2009, Julian Casablancas-Phrases For The Young)

#### 5.1.5. *Le champ sémantique de la primitivité*

Lors de notre analyse, nous avons trouvé onze expressions métaphoriques qui peuvent être situés dans le champ sémantique de la primitivité. Dans ce contexte, le domaine cible reste l'album, le domaine source est représenté par la primitivité.

« Er gaat een ongelofelijk stuwende kracht van uit. *Een oergevoel*. Rock & roll. Grainger *brult* er stoere teksten overheen (*Go Home, Get Down*) en geselt zijn cymbals en hi-hats.

...Het mag, het geeft zelfs een zekere *authenticiteit aan deze primitieve bak herrie*. »

(Oor, 2005, Death From Above 1979- You're a woman, I'm a machine)

«Wie zijn rock & roll kaal, rauw en *primitief* wil hebben, moet 01011001 links laten liggen.» (Oor, 2008, Ayreon- 01011001)

« Ik moet mij sterk vergissen of energieke prijsnummers My Girls en Brother Sport werden die avond in de Melkweg reeds uitgevoerd, in *kolkende oerversies* die weinig aanpassing behoeften. » (Oor, 2009, Animal Collective- Merriweather Post Pavillion)

Ces expressions peuvent également faire partie des champs sémantiques du traditionalisme ou de l'authenticité, qui sont deux champs sémantiques de McLeod. Elles décrivent surtout le ton de l'album. En outre, ces expressions réfèrent également à des temps préhistoriques et représentent les artistes de l'album comme des hommes ou des femmes primitifs. . Ce genre de métaphores a été utilisé beaucoup au moment de l'émergence de la musique rock, qui était considéré comme un genre 'primitif' (Lindberg, 2006). Actuellement, les chroniqueurs emploient le champ sémantique de la primitivité toujours pour évaluer l'album d'une manière favorable. Dans le deuxième et troisième exemple, le chroniqueur utilise ces métaphores pour mettre l'attention sur la simplicité de la musique.

En ce qui concerne le premier et le quatrième exemple, la métaphore est utilisée pour indiquer le sentiment de la musique, qui est évoqué par l'artiste lui-même.

#### 5.1.6. *Le champ sémantique du cinéma*

Dans notre corpus de 'Oor', nous avons trouvé des expressions métaphoriques qui réfèrent au champ sémantique du cinéma. Au total, nous avons trouvé 7 métaphores de ce type dans notre corpus de 'Oor'. Dans ce contexte, le domaine cible est l'album, le domaine source est représenté par 'le film'.

« Melodieuze, licht onrustige popliedjes met een knappe spanningsopbouw (Blue Light, This Modern Love, So Here We Are, Plans) kunnen ze ook aan. Of, bij wijze van *aftiteling*, iets ballad-achtigs. » (Oor, 2005, Bloc Party-Silent Alarm)

« We All Float lijkt *weggelopen uit een remake van de film Bonnie & Clyde en Music Box kan dienen als de sleutelstuk van een nieuwe Tarantino-film tijdens de hartverscheurende slotscène* waarin twee geliefden noodgedwongen afscheid van elkaar moeten nemen op Kennedy Airport. » (Oor, 2006, Hooverphonic-No More Sweet Music)

Dans le premier exemple, la dernière chanson de l'album est comparé au générique d'un film, ce qui rend la musique plus visible pour le lecteur. Le deuxième exemple compare deux chansons de l'album à deux films, notamment le film 'Bonnie & Clyde' et un film de Quentin Tarantino. Ces films évoquent un certain sentiment et ont leurs propres caractéristiques, ce qui rend les chansons de l'album plus reconnaissables pour le lecteur.

Pires (1998) a posé que les chroniqueurs renvoient beaucoup à d'autres domaines culturels, comme la littérature, le théâtre ou le cinéma. Cette façon d'écrire était très courante à l'époque de l'émergence des premières revues de musique. La raison pour laquelle ils font ces références, c'est que le discours du journalisme musical avait encore une réputation marginale au début, et les journalistes ont cherché des moyens pour élever le niveau de leur discours en renvoyant aux domaines culturels connus. Actuellement, les magazines de musique ont acquis une réputation positive dans le secteur culturel, mais les références aux autres cultures n'ont pas vraiment disparu, bien au contraire, elles se sont intégrées dans le discours des chroniqueurs. Les métaphores du champ sémantique du cinéma sont utilisées pour aider le lecteur à se faire une image du son de l'album. Les références au cinéma rendent les phrases du chroniqueur également plus reconnaissables et claires pour le lecteur.

## 5.2. L'analyse du corpus des 'Inrockuptibles'

Dans ce chapitre, nous présenterons une partie des métaphores que nous avons trouvées dans le corpus des 'Inrockuptibles'. Dans un premier temps, nous traiterons les champs sémantiques de la naissance, du voyage et de l'espace, qui sont expliqués à l'aide de la définition de Lakoff & Johnson (1980).

Le champ sémantique de la violence et de l'agressivité sera présenté à l'aide de l'étude de McLeod (2002). Nous présenterons également le champ sémantique de la lumière. Ensuite, nous expliquerons les champs sémantiques de la métaphore filée, à savoir le champ sémantique de la religion, du cosmos et de la nourriture. En dernier lieu, nous présenterons quelques autres champs sémantiques de la métaphore filée.

Au total, nous avons trouvé 677 métaphores dans notre corpus des 'Inrockuptibles'. Il est notre but de présenter une partie de ces métaphores, qui sont divisées en champs sémantiques. Par champ sémantique, nous donnerons chaque fois quelques exemples trouvés dans le corpus des 'Inrocks'. Les métaphores sont indiquées en italique et en gras.

### 5.2.1. *La sortie d'un album est une naissance*

La métaphore structurelle 'la sortie d'un album est une naissance' est également présente dans le corpus des 'Inrocks'. Selon la définition de Lakoff & Johnson (1980), la sortie de l'album représente le domaine cible et la naissance est le domaine source. Pour de plus amples informations sur cette métaphore structurelle, nous renvoyons au chapitre 5.1.1. Dans notre corpus, nous avons trouvé dix expressions métaphoriques de ce type.

« Découverts grâce à une poignée de singles autoproduits, **le groupe accouche aujourd'hui d'un premier album** intitulé *With Love and Squalor*. » (Les Inrockuptibles, 2005, We Are Scientists- With Love and Squalor)

« Ne l'annoncer que quelques jours avant **sa mise au monde** -retrouver la surprise, l'instantanéité, l'excitation collective explique Kele. » (Les Inrockuptibles, 2008, Bloc Party-Intimacy)

Dans le premier exemple, le chroniqueur utilise la métaphore structurelle de la naissance pour insister sur le fait que c'est le premier album du groupe. La sortie de l'album est comparé à la naissance d'un premier bébé dans une famille. Dans le deuxième exemple, la métaphore 'mise au monde' est employée pour référer à la date de la sortie de l'album.

### 5.2.2. *L'album est un voyage*

Lors de notre analyse, nous avons trouvé une deuxième métaphore structurelle, à savoir 'l'album est un voyage'. Ce type de métaphore est également présent dans le corpus de 'Oor'. Suivant la définition de Lakoff & Johnson (1980), l'album représente le domaine cible et le voyage est le domaine source. Pour de plus amples informations sur cette métaphore structurelle, nous renvoyons au chapitre 5.1.3. Dans notre corpus des 'Inrockuptibles', nous avons trouvé douze métaphores structurelles du type 'l'album est un voyage'.

« Celui-ci a gardé dans *sa besace* les sessions des types de Bill Withers, auxquelles il décide d'en ajouter d'autres, le tout constituant une sorte de banque de données pour la réalisation de *The Information*. » (Les Inrockuptibles, 2006, Beck-The Information)

« Leurs textes ressemblent à *des carnets de voyage, mais dans des contrées à l'écart de la civilisation, des bruits de moteur et des touristes.* » (Les Inrockuptibles, 2008, Fleet Foxes-Fleet Foxes)

Dans le premier exemple, le chroniqueur compare quelques chansons enregistrées par le producteur à une besace. Cette métaphore évoque l'image de l'artiste et du producteur qui entreprennent un voyage, mais en réalité ils ont enregistré l'album ensemble dans un studio. Dans ce contexte, la production et l'enregistrement de l'album est représenté comme un voyage grâce à la référence à la besace. Dans le deuxième exemple, les textes des chansons sont comparés à des carnets de voyage. Les mots 'dans des contrées à l'écart de la civilisation, des bruits de moteur et de touristes' peuvent référer à la tonalité de l'album.

### 5.2.3. *L'album est un espace*

Dans notre corpus des 'Inrockuptibles', nous avons trouvé une troisième métaphore structurelle, à savoir 'l'album est un espace'. Dans notre corpus des 'Inrockuptibles', nous avons trouvé cinq expressions métaphoriques de ce type.

«Le bazar, on le trouve surtout dans les vidéos désopilantes de We Are Scientists (sur *The Great Escape*, les trois filous ne font plus qu'un : ils dorment, prennent une douche, draguent une fille et font pipi ensemble, et c'est beaucoup plus rigolo que Shirley et Dino) ou lors de leurs concerts impeccables, où le trio s'amuse à offrir des versions cocasses du *Be My Baby* des Ronettes avec, **à l'intérieur**, plein de chœurs chouettes pour tomber amoureux Parlons-en, des amours du groupe, parce que c'est du propre. » (Les Inrockuptibles, 2005, We Are Scientists- With Love and Squalor)

« Bref, The Information est un disque **dans lequel on s'amuse vraiment à déambuler, qui n'est pas accueillant ou déroutant pour de faux**, comme certains pourraient encore le croire. » (Les Inrockuptibles, 2006, Beck – The Information)

« **On pouvait craindre une maison témoin ou un caprice d'architecte ; on entre dans une demeure confortable, vivante, au luxe discret, à la décoration moderne et raffinée.** » (Les Inrockuptibles, 2009, Miike Snow- Miike Snow)

Le domaine cible reste toujours l'album, le domaine source est représenté par une espace. Comme la définition de Lakoff & Johnson (1980) l'exige, il y a des correspondances entre les éléments physiques de la source et les éléments conceptuels de la cible. L'artiste est vu comme le créateur d'une espace, les différentes parties de l'espace représentent les chansons de l'album et la manière dont l'espace est créée peut être considérée comme les instruments des artistes ou le son de l'album.

Dans ce cas, le chroniqueur tente de donner à l'album une dimension réelle qui peut aider le lecteur à s'orienter et à mieux comprendre comment l'album de l'artiste est conçu. Il représente l'album comme une espace dans laquelle le lecteur peut se promener et il fournit des détails sur cette espace qui peuvent aider le lecteur à se faire une image de la tonalité de l'album. Nous aimerions insister sur le fait que l'emploi de cette métaphore structurelle n'est pas si courant.

Dans le premier exemple, la métaphore structurelle évoque l'image d'un espace. En utilisant les mots 'à l'intérieur', le chroniqueur représente l'album comme un espace qui est rempli de différents éléments, et dans ce cas précis de chœurs. En ce qui concerne le deuxième exemple, l'album est représenté comme une espace dans laquelle le lecteur peut se promener. Cette espace est présentée comme 'accueillant' et 'déroutant' par le chroniqueur.

Ces adjectifs qualificatifs aident le lecteur à se faire une image du son de l'album. Le troisième exemple est une métaphore filée qui se situe dans le champ sémantique de l'espace. Dans ce contexte, le domaine cible est l'album et le domaine source est représenté par une maison. L'album est comparé à une maison, dont l'artiste est l'architecte. Le chroniqueur décrit cette maison à l'aide des adjectifs qualificatifs, mais en réalité il donne une évaluation de l'album.

#### 5.2.4. *Le champ sémantique de la violence et de l'agressivité*

Dans notre corpus des 'Inrockuptibles', nous avons également recherché quelles expressions métaphoriques correspondent aux différents champs sémantiques de McLeod, qui sont utilisés par les chroniqueurs pour décrire la musique de l'album d'une manière favorable ou défavorable. Les champs sémantiques de la violence et de l'agressivité sont beaucoup employés dans le corpus des 'Inrocks'. Nous avons trouvé quinze expressions métaphoriques qui se situent dans ce champ sémantique. Dans ce contexte, le domaine cible est l'album et le domaine source est représenté par la violence ou l'agressivité.

« **Des déflagrations** comme *Do You Believe in Rapture*, *Incinerate*, *Lights out*, *Sleepin' around* ou *Turquoise Boy* peuvent facilement figurer parmi les morceaux les plus enivrants de l'année, toutes catégories confondues. » (Les Inrockuptibles, 2006, Sonic Youth- Rather Ripped)

« Car c'est bien à des exercices pervers que se livre ce couple torride, l'Américaine mimant l'innocence pendant que l'Anglais brandit **un fouet électrique**. » (Les Inrockuptibles, 2005, The Kills-No Wow)

« Il y a douze ans, Joey Starr et Kool Shen se demandaient ce qu'on attendait pour **foutre le feu**. Les années ont passé et, avec elles, **un cortège de pyromanes inspirés**. Ces derniers semestres en particulier, le rock, ravi de fêter son retour, **a connu autant d'incendies qu'un champ andalou au mois d'août** (Hard-Fi, Kaiser Chiefs, The Cinematics...). [...] A New York, ils allaient rapidement imposer une quantité de gros refrains frimeurs semblables à ceux qu'avaient déballés, à Las Vegas, les Killers, **allumant ainsi ce qui aurait pu ne rester qu'un sympathique feu de paille**. [...]

*C'est encore le bal des pompiers* et plus que jamais on y danse.» (Les Inrockuptibles, 2007, The Bravery-The Sun and the Moon)

En général, les métaphores 'violentes' ou 'agressives' sont dans le corpus des 'Inrocks' régulièrement employées pour décrire la manière dont les artistes chantent ou pour caractériser les chansons de l'album. Dans ce contexte, les paroles de l'artiste deviennent des 'cris de guerre' ou les lignes de basse sont des 'explosions'. En ce qui concerne le corpus des 'Inrocks', 80% des expressions métaphoriques de ce type sont employées pour rendre clair au lecteur comment les chansons de l'album sont interprétées par les artistes. Dans le premier exemple, quelques chansons de l'album sont représentées comme des déflagrations pour renvoyer au son grandiloquent du groupe. En ce qui concerne le deuxième exemple, le chroniqueur emploie la métaphore 'fouet électrique' pour référer au son de la guitare de James Hince, le guitariste du groupe.

Le troisième exemple est une métaphore filée qui se situe également dans le champ sémantique de la violence. Le thème du feu est employé quatre fois par le chroniqueur. La première métaphore (premier paragraphe) est utilisée pour indiquer que le groupe a longtemps attendu pour sortir un album. Dans ce contexte, la sortie de l'album est le domaine cible et 'foutre le feu' représente le domaine source. Pendant la période avant la sortie de l'album de 'The Bravery', bon nombre d'autres groupes qui jouent à peu près le même genre de musique ont connu beaucoup de succès ('a connu autant d'incendies qu'un champ andalou au mois d'août').

Dans ce contexte, ces groupes sont représentés par 'les pyromanes', qui est le domaine source de cette métaphore. La métaphore 'allumant ainsi ce qui aurait pu ne rester qu'un sympathique feu de paille' renvoie au fait que l'album pourrait être un grand échec, parce que le groupe faisait face à la concurrence des autres artistes. A l'aide de cette métaphore, le chroniqueur dit que cela n'est pas le cas.

McLeod a posé que les champs sémantiques de la violence et de l'agressivité s'expriment parfois par l'emploi de métaphores qui sont liées à l'armée. Dans notre corpus des 'Inrockuptibles', nous avons trouvé que les chroniqueurs décrivent les artistes de temps en temps comme 'une troupe', ou bien un ensemble de soldats qui doivent partir au combat. Ce type d'expression métaphorique a été employé cinq fois dans le corpus des 'Inrocks'. Voici deux exemples :

« Et *Rather Ripped*, le nouvel album de la **troupe**, est une véritable petite renaissance musicale. » (Les Inrockuptibles, 2006, Sonic Youth-Rather Ripped)

« Certains crieront au scandale, reprochant à la petite **troupe** de n'être que le simple pastiche de beaucoup d'autres, mais peu importe. » (Les Inrockuptibles, 2005, We Are Scientists- With Love and Squalor).

#### 5.2.5. *Le champ sémantique de la lumière*

Lors de notre analyse, nous avons trouvé des expressions métaphoriques qui sont situées dans le champ sémantique de la lumière. Au total, nous avons trouvé 18 expressions métaphoriques de ce type. Dans ce contexte, le domaine cible est toujours l'album et le domaine source est représenté par la lumière.

« *Steady as She Goes*, le morceau qui ouvre l'album, nourrit immédiatement le disque **de sa belle luminosité** et fixe l'alchimie trouvée par White et Benson...» (Les Inrockuptibles, 2006, The Raconteurs-Broken Boy Soldiers)

« *Un disque qui brille (fluo) d'entrée avec Ce jeu*, titre jouissif et d'une rare élégance, qui d'emblée fixe l'ambition de *Pop-up* : inventer tout en marchant une pop moderne, interstitielle et poreuse, qui emprunterait autant au hip-hop et à l'électro qu'aux ritournelles synthétiques de Jacno ou d'Alain Chamfort, **dont tout une génération redécouvre aujourd'hui le bel éclairage au néon** (la reprise d'*A cause des garçons*, écrit par Chamfort, n'est pas là par hasard). » (Les Inrockuptibles, 2007, Yelle-Pop Up)

En général, les métaphores de ce champ sémantique sont employées pour présenter les chansons de l'album d'une manière positive. Elles sont considérées comme des 'perles' ou des 'bijoux', en d'autres mots, elles sont comparées à des objets qui brillent ou qui reflètent la lumière.

En outre, les chroniqueurs emploient également bon nombre d'adjectifs qualificatifs liés au champ sémantique de la lumière, comme par exemple 'rayonnant', 'illuminé' ou 'ensoleillé'. Ce genre de métaphores peut être vu comme une sorte de synesthésie, car il s'agit d'un mélange de l'ouïe et la vue.

Dans le premier exemple, la métaphore ‘sa belle luminosité’ renvoie à la chanson ‘Steady as She Goes, qui est l’ouverture de l’album. A l’aide de ces mots, le chroniqueur évalue cette chanson d’une manière favorable en utilisant le champ sémantique de la lumière. Le deuxième exemple représente l’album de Yelle comme un objet brillant, qui est caractérisé par des couleurs fluo. La première métaphore de cet exemple renvoie à la culture techtonic, qui a été lancée par Yelle en France. Les jeunes qui aiment cette culture portent toujours des vêtements fluo, c’est pourquoi le chroniqueur utilise cette métaphore pour faire référence à la première chanson de l’album, intitulée ‘Ce jeu’. La deuxième métaphore renvoie au fait que les clubs techtonic à Paris se caractérisent par l’éclairage au néon.

#### 5.2.6. *Le champ sémantique de la religion*

Lors de notre analyse des chroniques d’album des ‘Inrocks’, nous avons trouvé deux métaphores filées qui se situent dans le champ sémantique de la religion. Une métaphore filée a la même fonction d’une métaphore régulière, mais elle est constituée d’une suite de métaphores dans la suite du texte qui sont toutes liées au même champ sémantique. Dans le contexte des exemples, le domaine cible reste l’album et le domaine source est représenté par la religion.

« Quarante minutes, parce que *la messe est dite et que la messe est noire*. D’ailleurs, signe que ces incurables fanatiques de rock'n'roll *n'ont pas sacrifié leur passion sur l'autel de la modernité obligatoire*, leur disque est conçu comme un vinyle, avec une progression patiente mais en deux chapitres : une face A électrique et rêche, qui culmine sur le single inouï *The Good Ones*. » (Les Inrockuptibles, 2005, The Kills- No Wow)

« Où, dans la bonne vieille tradition du blues, *les métaphores bibliques*, vaguement retournées sexuellement, s'enfilent comme des perles. Dave Gahan *chante divinement bien*, avec sa voix de petit marquis écorché, de cygne noir.» (Les Inrockuptibles, 2005, Depeche Mode-Playing The Angel)

Dans le premier exemple, la métaphore de la messe renvoie au fait que l’album ne dure pas longtemps et elle est employée pour concrétiser l’atmosphère de l’album. ‘La messe est noire’ évoque l’image d’un album qui est un peu obscure.

Le chroniqueur utilise la métaphore ‘la messe est dite’ pour rendre clair que l’album ne devait pas durer plus longtemps et que l’ensemble suffit pour lui. La métaphore ‘ces incurables fanatiques de rock’n roll n’ont pas sacrifié leur passion sur l’autel de la modernité obligatoire’ veut dire que ‘The Kills’ n’ont pas adapté leur musique aux tendances modernes. Bien au contraire, ils ont décidé de garder leur son rêche, qui est typique pour les groupes rock’n roll. En ce qui concerne le deuxième exemple, ‘les métaphores bibliques’ renvoie au fait que le chanteur Dave Gahan aime employer des références à la religion dans ces textes, tout comme les artistes blues dans les années 20. ‘Dave Gahan chante divinement bien’ est utilisé pour évaluer le chant de l’album d’une manière favorable.

### 5.2.7. *Le champ sémantique du cosmos*

Dans notre corpus des ‘Inrockuptibles’, nous avons trouvé quatre métaphores filées qui se situent dans le champ sémantique du cosmos. Dans ce contexte, le domaine cible est représenté par l’album et le domaine source est le cosmos.

« Car la langue française a ses limites, mais pas celle de MGMT : comme leurs copains de Yeasayer, Vampire Weekend ou Ra Ra Riot (***Brooklyn est décidément une terre d’astronautes***), ***c’est quelque part dans les étoiles***, peut-être artificielles, que les deux jeunes Américains ont appris leur grammaire et leur vocabulaire.[...][...] ***Annoncé par une pluie de tubes météoriques***, clamé par les blogs et déjà croisé sur scène, leur terrain de jeu favori, leur premier album, *Oracular Spectacular* donc, est une somme musicale où synthétique et musculeux s’embrassent mutuellement [...] Un truc indescriptible, ultrapop et clinquant, une collection de morceaux Superglu aux propriétés hilarantes et/ou fortifiantes, des œuvres épiques qui donnent envie de grimper l’Annapurna sans les mains (l’ouverture *Time to Pretend*), des chansons à tiroirs ***où quatre refrains étoilés*** compétent au sang pour une prise de pouvoir totalitaire dans des neurones enfumés » (Les Inrockuptibles, 2008, MGMT- *Oracular Spectacular*)

« Car *Intimacy* est, effectivement, un brûlot terrible, et une immense surprise ; ***c’est le coup d’un soleil atomique que l’on n’attendait pas***. [...] Le précédent *Weekend In The City* était excellent, ***Intimacy est deux stratosphères au-dessus*** : c’est, pour le

groupe comme pour ses auditeurs, une formidable renaissance. » (Les Inrockuptibles, 2008, Bloc Party- Intimacy)

Dans le premier exemple, la première métaphore renvoie au fait que Brooklyn est un endroit où beaucoup d'artistes du même genre ont leur résidence. La métaphore 'c'est quelque part dans les étoiles' réfère à cette ville, où 'MGMT' a appris à créer leur musique à l'aide des influences des artistes qui sont mentionnés au-dessus. La troisième métaphore veut dire que MGMT a déjà sorti quelques singles qui ont eu beaucoup de succès avant la sortie de l'album. La métaphore 'quatre refrains étoilés' évalue les refrains de quelques chansons de l'album d'une manière favorable, à l'aide d'un adjectif qualificatif qui se situe dans le champ sémantique du cosmos.

En ce qui concerne le deuxième exemple, la métaphore 'c'est le coup d'un soleil atomique que l'on attendait pas' renvoie au fait que la sortie de l'album 'Intimacy' était une vraie surprise, parce que le groupe ne l'a pas annoncé dans la presse. La métaphore 'Intimacy est deux stratosphères au-dessus' veut dire que la qualité de cet album est meilleure par rapport à l'album précédent.

#### 5.2.8. *Le champ sémantique de la nourriture*

Lors de notre analyse du corpus des 'Inrocks', nous avons trouvé deux métaphores filées qui se situent dans le champ sémantique de la nourriture. Dans ce contexte, le domaine cible est représenté par l'album et le domaine source est la nourriture.

«L'album du groupe, enregistré en trois semaines dans le nouveau studio perso de Jack White, **sonne comme ça, comme un carré de côtes de porc cuit à point : braisé, les graisses fondues, brûlant, servi nappé d'une savoureuse sauce au goudron, dans un nuage de fumée acre. La recette est simple**, c'est celle que préfèrent les White Stripes, les Kills et même Queens Of The Stone Age : le bon vieux diable du blues, saisi à vif et ravi d'être torturé sur la grille de l'after-punk.» (Les Inrockuptibles, 2009, The Dead Weather- Horehound)

« Un premier album qui ne se contente pas de garantir un moment agréable à son récepteur : comme ceux de Ben Kweller ou des Canadiens d'Islands, **il vient confirmer le chouette, si ce n'est grand, cru de cette année 2006 : douze mois drôlement riches en délices pop.**»

(Les Inrockuptibles, 2006, I'm From Barcelona- Let Me Introduce My Friends)

En ce qui concerne le premier exemple, la métaphore est utilisée pour évaluer l'album d'une manière favorable à l'aide du champ sémantique de la nourriture. La deuxième métaphore focalise sur l'ensemble des groupes de l'année 2006. La première métaphore compare l'album à 'un carré de côtes de porc cuit à point'. Dans ce contexte, l'album est toujours le domaine cible et le carré de côtes de porc représente le domaine source. Cette métaphore évoque surtout l'ambiance de l'album. La métaphore 'la recette est simple' renvoie au fait que les groupes 'The White Stripes', 'The Kills' et 'Queens of The Stone Age' font tous le même genre de musique, qui contient toujours les mêmes éléments.

Les métaphores du deuxième exemple veulent dire que la sortie de l'album de 'I'm from Barcelona' est la première d'une série d'albums d'haute qualité, qui devraient sortir dans la suite de l'année 2006. Cette métaphore exprime en quelque sorte l'espérance du chroniqueur.

#### 5.2.9. Les autres champs sémantiques de la métaphore filée

Dans cette partie de notre analyse, nous présenterons les autres champs sémantiques de la métaphore filée dans le corpus des 'Inrocks' à l'aide de quelques exemples.

« Pour donner suite à l'indigeste Heathen Chemistry, ***il aura fallu un marathon long de plus de deux ans, et une poignée de faux départs***, notamment dûs à la nomination, au poste d'arbitres/producteurs, de Death In Vegas. » (Les Inrockuptibles, 2005, Oasis- Don't Believe The Truth)

Cette métaphore filée se situe dans le champ sémantique du sport. Une métaphore de ce type a été trouvée une fois dans notre corpus. Dans ce contexte, le domaine cible est l'album et le domaine source est représenté par un marathon. Le chroniqueur compare la production de l'album à un marathon. L'artiste est donc représenté comme la personne qui participe au marathon et qui a fait quelques faux départs. Cette métaphore renvoie au fait que les frères Gallagher de Oasis ont dû recommencer la production de l'album plusieurs fois, parce qu'ils n'étaient pas contents du producteur.

« *Le désir est grossièrement surjoué sous une loupe, le plaisir devient une suante gymnastique, un sport de combat* : rutilante machine à tubes internationaux, *Show Your Bones* est *un album de porn-pop qui commence, avant tout, par montrer ses formes les plus putassières*. [...] Lourdemment radiophonique, *il choisit d'effacer la fine frontière séparant sex-appeal élégant et racolage salope : la vulgarité*, assumée, conceptuelle et revendiquée, est aussi un art et les New-Yorkais, décidés à surpasser les vertigineux chiffres de vente de leur premier album (2 millions environ dans le monde), en font un très subversif cheval de Troie. [...] Mais, entre art punk pour les masses (l'excellent single *Gold Lion*) et hard-rock pour fashionistas, entre acidité d'un groupe sans basse et grandes mélodies bubble-gum, *que les morceaux soient des pénétrations en coups de butoir* (*Fancy*, le très eighties *Phenomena*) *ou qu'ils palpent un peu moins brutalement les chairs* (l'agile *Cheated Hearts*, les très beaux *Dudley* ou *Turn Into*), surgit pourtant toujours une certaine jouissance, un peu gênée. [...] Très subversif, *Show Your Bones* tient un équilibre précaire et passionnant entre deux mondes : *honteux comme la masturbation, mais tout aussi bon*.» (Les Inrockuptibles, 2006, Yeah Yeah Yeahs- Show Your Bones)

Cette métaphore filée se situe dans le champ sémantique du porno. Ce type de métaphore a été trouvé une fois dans notre corpus. Le domaine cible est l'album et le domaine source est représenté par le porno. Dans cet exemple, l'album est décrit comme un acte sexuel. Les chansons sont représentés comme des pénétrations, parfois violentes. En utilisant des termes violents et vulgaires, le chroniqueur veut évoquer l'image d'un album qui a un son rêche. Il veut également insister l'attention sur la vulgarité des textes. La chanteuse de 'Yeah Yeah Yeahs' se présente parfois d'une manière vulgaire sur scène, donc c'est peut-être la raison pour laquelle le chroniqueur a choisi le champ sémantique du porno pour évaluer cet album.

« C'est bien connu, qui fait l'ange fait la bête, et *nous voilà avec ce disque comme précipités dans une de ces infernales machines à remonter le temps ; lesquelles sont toutes aussi et surtout, comme chacun le sait, d'infernales machines à démonter le temps*. [...] Et celle-ci est garantie : *Playing the Angel* est certes *un disque fait avec des machines, mais avec de vieilles machines*. [...] Avec *Playing the Angel*, *Depeche Mode effectue un saut dans le temps digne d'Austin Powers : mojo, baby!*»

Dans cet exemple, la métaphore filée se situe dans le champ sémantique d'une machine à remonter le temps. Ce type de métaphore a été trouvé une fois dans notre corpus. Le domaine cible est toujours l'album, le domaine source est représenté par cette machine.

La première métaphore explicite la comparaison de l'album à la machine. Avec cette métaphore, le chroniqueur veut rendre clair que Depeche Mode utilise des éléments dans l'album qu'ils ont déjà employé au début de leur carrière. Il veut dire que l'album évoque l'image des années 80 grâce aux vieux instruments qu'ils ont utilisé. Ces instruments sont représentés comme 'des vieilles machines' dans la troisième métaphore. La dernière métaphore renvoie au fait que 'Depeche Mode' effectue une sorte saut dans le temps avec cet album en raison des références aux années 80. C'est pourquoi le chroniqueur compare les artistes à Austin Powers, un personnage de cinéma célèbre qui a fait une machine à remonter le temps dans un de ses films.

## 6. CONCLUSION CONTRASTIVE

Le but de notre mémoire était de comparer l'emploi de la métaphore dans les magazines de musique 'Oor' et 'Les Inrockuptibles' et d'indiquer les différences et les ressemblances. En ce qui concerne l'emploi de la métaphore par les deux magazines de musique, nous avons constaté que notre corpus de 'Oor' contient 567 métaphores et le corpus des 'Inrocks' 677 métaphores. Nous pouvons donc conclure que le style des 'Inrocks' est plus métaphorique.

Lors de notre analyse, nous avons découvert que l'emploi des métaphores structurelles du type 'domaine conceptuel (A) est domaine conceptuel (B)' est très courant. Les métaphores structurelles 'la sortie d'un album est une naissance' et 'l'album est un voyage' sont utilisées par 'Oor', ainsi que par 'Les Inrockuptibles'.

Il y a toutefois une différence de fréquence par champ sémantique: nous avons trouvé sept métaphores du type 'la sortie d'un album est une naissance' et quinze métaphores du type 'l'album est un voyage' dans le corpus de 'Oor', tandis que le corpus des 'Inrockuptibles' contient respectivement dix et douze expressions métaphoriques de ces types. Une autre différence entre les deux corpus, c'est que 'Oor' emploie la métaphore structurelle 'l'album est une histoire (trouvée sept fois) et les 'Inrocks' utilise celle de 'l'album est une espace' (trouvée cinq fois).

En ce qui concerne les champs sémantiques de McLeod (2002), nous avons constaté que ‘Oor’ et ‘Les Inrockuptibles’ emploient tous les deux le champ sémantique de la violence et de l’agressivité. La fréquence est également pareille, le nombre de ce type de métaphore s’élève à quinze dans les deux corpus. Dans le corpus de ‘Oor’, nous avons trouvé dix expressions métaphoriques qui peuvent être situées dans le champ sémantique de la primitivité. Ce champ sémantique correspond aux champs sémantiques de l’authenticité et du traditionalisme de McLeod. Ce genre de métaphore n’a pas été trouvé dans le corpus des ‘Inrocks’.

En ce qui concerne les autres champs sémantiques qui reviennent régulièrement dans les corpus, nous avons constaté que les chroniqueurs aiment utiliser des métaphores dans le domaine du cinéma, tandis que les ‘Inrocks’ emploient souvent des expressions métaphoriques dans le domaine de la lumière. Nous avons trouvé 7 métaphores qui renvoient au cinéma dans le corpus de ‘Oor’. Le nombre de métaphores qui réfèrent à la lumière s’élève à 18 dans le corpus des ‘Inrocks’. Nous pouvons donc constater que le champ sémantique de la lumière est beaucoup plus fréquent dans les ‘Inrocks’ en comparaison avec l’emploi du champ sémantique du cinéma dans ‘Oor’.

En outre, l’emploi du champ sémantique du cinéma dans ‘Oor’ confirme que les chroniqueurs renvoient toujours aux autres formes culturelles dans leur discours. Pires (1998) a posé que ce genre de références étaient fait dans le passé pour donner au journalisme musical une valeur institutionnelle et pour légitimer les articles du chroniqueur. Actuellement, la presse musicale a déjà établi une réputation positive, mais les journalistes utilisent toujours des références au cinéma, au théâtre ou à la littérature dans leur discours.

La plus grande différence entre les deux corpus est l’emploi de la métaphore filée. Dans notre corpus de ‘Oor’, nous avons seulement trouvé sept métaphores filées, tandis que le nombre dans les ‘Inrocks’ s’élève à 22. Cette constatation confirme l’étude de Pires (1998), dans laquelle les ‘Inrocks’ a été présenté comme un magazine de musique qui emploie beaucoup de figures de style dans son discours. Pires (1998) a présenté la métaphore filée comme la trope préférée des chroniqueurs des ‘Inrocks’, ce qui a été également démontré dans cette étude.

## 7. BIBLIOGRAPHIE

### Livres et articles

- Andrews, C. The Social Ageing of Les Inrockuptibles. *French Cultural Studies*. 11/2. (32). 238-248.
- Cameron, L & Cavalcanti, M. & Zanotto, M.S. (2008). *Confronting Metaphor in Use. An applied linguistic approach*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Canon, S. & Dauncey H. (2003). *Popular music in France from chanson to techno: culture, identity and society*. London: Ashgate Publishing.
- De Bleeckere, N.& De Clerq, M. & Reymenants, G. (2000). *Gezocht: M/V in het nieuws. De invloed van gender als productievevariabele op de vrouw-en manbeelden in de media*. Gent: RUG.
- Deignan, A.(2005). *Metaphor and Corpus Linguistics*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Dekerck, T. (2004). *Rockjournalisten en het spektakel in recensies: een inhoudsanalyse*. Brussel: VUB.
- Dorleijn, G. & Van Boven, E. (1999). *Literair Mechaniek*. Bussum: 1999.
- Dudignac, C. & Muger, F. (2008). *La musique assiégée*. Montreuil: Editions L'Echappée.
- Dupriez, B. (1984). *Gradus. Les procédés littéraires*. Paris: Editions 10/18.
- Evans, M. (1998). Quality Criticism: Music Reviewing in Australian Rock Magazines. *Perfect Beat* 3/4 (2). 38-50.
- Firth, S. & Goodwin, A. (2000). *On record: rock, pop and the written word*. London: Routledge.
- Firth, S. (2004). *Popular music and society*. London: Routledge.
- Gallagher, M. (1997). *L'emploi des femmes dans les medias: une histoire inachevée*. Paris: Editions Unesco.
- Gibbs, R.W. & Steen, G.J. (1997). *Metaphor in Cognitive Linguistics*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.

Goodall, H.L.Jr. (1991). *Living in the Rock 'n Roll Mystery: Reading in Context, Self, and Others as Clues*. Carbondale: Illinois University Press.

Le Hir, M-P & Strand, D. (2000). *French Cultural Studies: criticism at the crossroads*. New York: State University of New York Press.

Jones, S. (2002). *Pop music and the press*. Philadelphia: Temple University Press.

Keunen, G. (2002). *Pop!*. Tielt: Lannoo.

Knowles, M. & Moon, R. (2006). *Introducing Metaphor*. London: Routledge.

Kövecses, Z. (2002). *Metaphor: A Practical Introduction*. New York: Oxford University Press.

Lemieux, E. (2003). *Pouvoir intellectuel: les nouveaux réseaux*. Paris: Editions Denoël.

Lindberg, U. (2005). *Rock criticism from the beginning*. New York: Lang.

McKay, J. (2006). *The Magazine Handbook*. Oxon: Routledge.

McLeod, K. (2002). Between Rock and a Hard Place: Gender and Rock Criticism. In Steve Jones (Ed.) *Pop Music and the Press*. (pp. 93-113). Philadelphia: Temple University Press.

Negus, K. (1992). *Producing Pop: Culture and Conflict in the Popular Music*. London: Edward Arnold.

Negus, K. (1996). *Popular Music in theory*. Cambridge: Polity Press.

Ortony, A. (1993). *Metaphor and Thought*. Cambridge: Cambridge University Press.

Pires, M. (1998). *Popular music reviewing in the French press 1956-1996: a stylistic study*. Doctoraatstudie, University of Surrey (Great-Brittain).

Sullivan, C. (1995). *The Joy of Hacking: Women Rock Critics*. In Cooper.

### Sources en ligne

Wikipedia,(01.05.2010).Les Inrockuptibles,  
[3pp.].[online].[http://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Inrockuptibles](http://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Inrockuptibles). [07.07.2010]

Wikipedia, (22.07.2010). Muziekkrant Oor. [5pp.].  
[online].[http://nl.wikipedia.org/wiki/Muziekkrant\\_OOR](http://nl.wikipedia.org/wiki/Muziekkrant_OOR). [02.08.2010]

### Interviews

Frans Steensma, redacteur Oor, Amsterdam, interview 12 juillet 2009.

Yorick Buwalda, redacteur Oor, Amsterdam, interview 12 juillet 2009.

Johanna Seban, rédactrice Les Inrockuptibles, interview 13 septembre 2009.

## **8. ANNEXES**

### 8.1 Le corpus de ‘Oor’

METAL/POP

#### **SYSTEM OF A DOWN**

***Hypnotize*** (AMERICAN/COLUMBIA/SONY BMG)

“**RETOURTJE ROETSJBAAN**”

Van de vele acts die dit jaar, al dan niet in twee worpen, een dubbelaar uitbrachten (Bright Eyes, Eels, Ryan Adams, Foo Fighters, Kate Bush), wint System Of A Down wat mij betreft alsnog de voorspelbaarheidsprijs.

Met afstand. Want wie na de cartooneske woede van Mezmerize meer – maar dan ook véél meer – van precies hetzelfde wil, koopt het hooguit iets grimmiger Hypnotize blind. En doof.

De inwisselbaarheid van de twee zusteralbums maakt overigens meteen duidelijk waarom ze gescheiden zijn uitgebracht en, belangrijker nog, waarom er enkele maanden tussen de releases zat: als magnum opus van bijna tachtig minuten was het uit één opwelling geboren *Mezmerize/Hypnotize*, in zijn relatieve eenvormigheid, onverantwoord overdadig geweest én terloops zijn doel voorbij geschoten. Nogmaals, gedoseerd werkt SOAD prima, zeker zolang je niet op de puberaal verwoorde Politieke Boodschap let en malle refreinen als 'gonorrhoea gorgonzola gonorrhoea gorgonzola' en 'banana banana banana terracotta banana terracotta terracotta pie' naast je neerlegt. Dan wordt SOAD namelijk amusement: geestig, ironisch, onderhoudend, vindingrijk. Dat laatste vooral qua muziek. Want ook op *Hypnotize* staat de vocale en instrumentale virtuositeit van de heren buiten kijf (al wekt de prominente vocale rol van gitarist en matig zanger Daron Malakian enige verbazing, zeker met een geweldenaar als Serj Tankian binnen handbereik), verveel je je geen seconde en zigzag je ongewild maar onbedaarlijk mee met de moodswings van de dag: boos, melig, nerveus, vrolijk, opgefokt, droevig, euforisch, energiek, mistroostig, onstuimig – nee, het echte leven is nooit ver weg. Maar om nu, amper een paar maanden na een plaat die menigeen netjes aan z'n jaarlijkse maximaal behapbare hoeveelheid SOAD hielp, alweer veertig minuten in de roetsjbaan te moeten? Na u graag.

ERIK VAN DEN BERG

NEDERHOP

## **OPPOSITES, THE**

***De Fik Er In*** (TOPNOTCH/PIAS)

Big 2 en Willy beleven hun finest moments. Eerst die dikke hit met de Party Squad (Wat Wil Je Doen) en nu zelfs hun debuut op het hipste label van Nederland.

Het duo uit Noordeinde en Heiloo heeft met *De Fik Er In*

een verdienstelijke plaat neergelegd. The Opposites – zo genoemd omdat Willy klein en donker is en Big 2 lang en blank – begonnen eigenlijk in het Engels, maar beseften al snel dat er met Nederlands meer te halen viel. Tekstuele talenten zijn The Opposites zeker, met prachtig beschreven situaties in tracks als Ik Heb Geen Do, Slaap en Drank Vannacht. Maar ook het boasten en braggen hebben de heren aardig onder de knie, in opruiende nummers als Wat Staar Je?!, Wat Moet je Van Mij?, Oew Oew (Neptunes-rip-off, dat dan weer wel) en D'r Lekker Aan (waarin wraak wordt genomen op de middelbare school). Humor doet het ook altijd goed, bijvoorbeeld in de single Fok Jou!, waarin de twee elkaar tekstueel afmaken vanwege hun huidskleur. De producties, bijna allemaal afkomstig van Big 2, zitten superslick in elkaar. En dat is jammer. Want het is een monotone plaat geworden, met diepe baslijnen en slimme breaks. Het biedt echter geen uitdaging voor de echte luisteraars onder ons. De muzikale verschillen tussen pakweg Jij Denkt en Geen Blad Voor De Mond zijn minimaal. En waarom er dan een remix van Want Meisje op staat is een raadsel: de tracks zijn muzikaal bijna hetzelfde. Die met reggae doordrenkte song vormt trouwens wel een leuke afwisseling op de plaat. Goed, een ruime voldoende dan voor deze schoolhaters, mede omdat ze Katja Schuurman aan het grienen hebben gekregen. ROY PEREIRA

GLAMROCK

## **LOUIS XIV**

***The Best Little Secrets Are Kept***(ATLANTIC/WARNER)

Nee, ik wil helemaal niet weten dat zanger en gitarist Jason Hill – frontman van Louis XIV uit San Diego – zijn

muziek bloedserieus neemt, zoals was te lezen in OOR 11.

Want zo klinkt *The Best Little Secrets Are Kept* gewoonweg niet. Hill vindt zijn muziek meer Chuck Berry dan T.Rex, meer Muddy Waters dan Bowie. Het zal wel. Dit majordebuut van Louis XIV is gewoon een ouderwetse glamrockplaat met wat hippe Strokes-injecties en hier en daar een blueslick. Driewerf T.Rex. En driewerf seks. Letterlijk elk nummer heeft er wel iets over te vertellen. Per ongeluk, piept Jason Hill in dit blad. Niet vooropgezet. Niet meer praten, Jason Hill. Louis XIV heeft een ranzige seksplaat gemaakt, die trots het Parental Advisory-stickertje mag dragen. Klassiekers als 'bang me like the girls in Hong Kong!' en 'who's your daddy!' vliegen je om de oren. Alle songs zijn voorzien van een fijne T.Rex-beat, waarop je zo lekker je hoofd nuchterig heen en weer kan wiegen, en nasale Strokes-arrogantie. Het geheel is lekker luchtig en tongue in cheek. En grappig, door het Britse dandy-accent dat Hill opzet. Een handvol smeüige nachtclubhits als Paper Doll en Hey Teacher zijn top, de wat minder geslaagde pogingen tot serieuze ballads (*All The Little Pieces*) vergeten we maar even. Best lekker, zolang het duurt. Want flinterdun is het allemaal wel. Snoepje van de week dus, maar niet van de maand. Een plaat als een goede one night stand. JOHN DENEKAMP

DANCE

## AUDIO BULLYS

### **Generation** (SOURCE/EMI)

Net als *The Streets* en *Dizzee Rascal* komen de Audio Bullys relatief snel met een tweede album. Een uitstekend tweede album. En dat terwijl de meeste dancegiganten al jaren geen fatsoenlijke plaat meer hebben gemaakt.

Wisseling van de wacht? De nieuwe generatie lijkt er klaar voor. 'Let me take you in a new direction,' verkondigt Simon Franks aan het begin van *Generation*.

Dat is wat overmoedig, want Franks en producer Tom Dinsdale gaan verder waar ze met Ego War waren gebleven. Niks meer en zeker niks minder. Er zit nog absoluut geen sleet op hun mix van hiphop, house, breakbeat, garage, ska en die typisch Britse lads-cultuur. Franks brabbelt nog steeds op zijn karakteristieke, onderkoelde wijze over de alledaagse dingen des levens. 'Young loves, young flames' en andere zaken die de jeugd bezighouden. Zijn eigen carrière is een ander geliefd onderwerp, zonder zich al te veel illusies te maken. 'We've made a few tracks for mankind to play.' Meer stelt het niet voor. 'Some dirty fucked-up shit.' Gewone jongens. Ze groeiden op met clubmuziek en piratenstations, maar scoorden tijdens de pubquiz evengoed punten met oer-Britse instituten als The Kinks, Squeeze en Madness, wier Suggs meezingt in This Road, een van de meer poppy momenten op Generation. Suggs, nog zo'n held van het gewone volk. Simon Franks strijdt met The Streets om zijn troon. Dat legt hij af, maar hij heeft Dinsdale. En die heeft De Beat. Dinsdale maakt 'm zo groot en zo vet en zo dirty als hij wenst. Bewijs: EQ-ing, dat ze al twee jaar live spelen. Het blaast zoals The Chemical Brothers ooit bliezen. Ze pikken zelfs dezelfde Schoolly D-beat. Doen ze niet moeilijk over. Voor de single Shot You Down pikten ze een compleet couplet en refrein van Nancy Sinatra. 'Bang bang, my baby shot me down.' Het begon als een bootleg voor in hun dj-set, de sample werd gecleard, het nummer prompt hun grootste hit tot nu toe. Generation telt meer potentiële hits, vooral de lievige liedjes waarin Franks zich van zijn romantische kant laat horen: I'm In Love, Take You There en I Won't Let You Down. Die vrolijke housepianootjes in I Won't Let You Down, dat is nog zo'n kracht van de Audio Bullys. House-nostalgie in een nieuw jasje. Minder gelikt, stoerder, mannelijker – vergelijkbaar met de house van Daft Punk en die op hun Roulé-label, geven Simon en Tom een van de invloeden voor Generation prijs. Had ik al gezegd dat Roots Manuva een nummertje meerapt? Made Like That heet het duet, voor als het je toch allemaal iets te zoetsappig wordt. Dat is Generation niet. Het is het geluid van young England dat boos, verdrietig, opgewekt, verliefd en dronken van geluk is in één weekend en maandagmorgen zijn zonden overpeinst op de bank. KOEN POOLMAN

PUNKFUNK

## **BLOC PARTY**

### ***Silent Alarm*** (WICHITA/V2)

Als de bindende factor tussen de leden van een band desgevraagd 'rusteloosheid' heet, is het altijd oppassen geblazen met de bijbehorende muziekjes. Die kunnen dan nog wel eens doorslaan naar hypernerveuze, ongedresseerde hectiek met de ideeënteller vér in het rood. Niet altijd een genoeg.

Die veelgeroemde Futureheads-cd van vorig jaar was bijvoorbeeld kantje boord. De beoogde punkfunksensatie van dit jaar, het Londense Bloc Party, pakt het op dit albumdebuut efficiënter aan, door hun songs om te beginnen de ruimte en de tijd te geven. Zo mag de wild maar doeltreffend om zich heen meppende Matt Tong – had Keith Moon een zoon? – zich meestal eerst even uitleven vooraleer de dansende bas van Gordon Moakes en de nederige gitaarexperimenten van Russell Lissack in beeld komen en duurt het vervolgens ook weer even voordat Kele Okereke (een zwarte zanger die van veraf klinkt als The Cure's Robert Smith) inhaakt en men gevieren op zoek gaat naar doolhoven, valkuilen, smalle steegjes en ander prikkelends. Jawel, dit is popmuziek voor lichaam en geest. Nooit gemakkelijk, altijd verrassend, nergens saai, soms opvallend kaal. Maar meestal onweerstaanbaar groovy.

Vergeeten we ondertussen niet de Gang Of Four te noemen? Uiteraard niet, de founding fathers en hun dungseden arbeidersfunk klinken ook hier luid en duidelijk door, inclusief scharende gitaren (Banquet, Price Of Gas) en politieke stellingnames, al ontkent Bloc Party zelf in alle toonaarden. Gelukkig blijken ze méér te beheersen dan alleen het punkfunktrucje. Melodieuze, licht onrustige popliedjes met een knappe spanningsopbouw (Blue Light, This Modern Love, So Here We Are, Plans) kunnen ze ook aan. Of, bij wijze van aftiteling, iets ballad-achtigs. Compliments heet het. Net als mijn voorgenomen slotconclusie. ERIK VAN DEN BERG

SINGER-SONGWRITER/POP

**EELS**

***Blinking Lights And Other***

## **Revelations**(VAGRANT/UNIVERSAL)

Er zijn de nodige gasten aanwezig gedurende deze ruim 93 minuten op twee cd's.

Naast de los-vaste Eels-ritmesectie onder anderen John Sebastian (autoharp), Tom Waits (één kreet) en E's hond Bobby Jr. (één huil). Maar sterker dan alle voorafgaande zes Eels-platen wekt dit magnum opus de indruk een soloplaat te zijn van Mark Oliver Everett. Het is in ieder geval zijn meest persoonlijke sinds *Electro-Shock Blues* en zijn beste sinds het debuut *Beautiful Freak*. Zelfs de songs die overduidelijk niet autobiografisch zijn, blijken dat uiteindelijk toch te zijn; zo scherpzinnig, indringend en hoogstpersoonlijk rijgt hij zijn woorden aaneen.

De muzikale reis begint met zijn geboorte en eindigt met de man E die terugblijkt op zijn leven. Daartussenin ontspint zich een niet-chronologisch verhaal, doorspekt met talloze korte instrumentals, waaronder het terugkerende Blinking Lights-themaatje, dat net zo'n lieflijke beklemming heeft als het thema van Polanski's griezelfilm *Rosemary's Baby*.

Dat verhaal – E's verhaal dus – is even glashelder als mysterieus, even donker als hilarisch, even ontroerend als droogkomisch en even luchtig als angstwekkend. Laat dit een indicatie zijn voor de kwaliteit van deze 33 in aanleg doodsimpele liedjes over liefde, dood, zelfmoord, hoop, vrees en geloof. Een boze droom, waarin de geesten van zijn overleden familieleden rondwaren. En waaruit hij op de valreep ontwaakt in het besef dat het leven toch de moeite waard is. HERMAN VAN DER HORST

DRUM & BAS/HARDROCK

## **DEATH FROM ABOVE 1979**

***You're A Woman, I'm A Machine*** (LAST GANG/679/WARNER)

Ruins. Godheadsilo. Rockduo's met een basgitaar en een drumstel. Ze vlogen graag door de geluidsbarrière.

Ze rockten als idioten. Ergens zat een steekje los. Hier is er nog zo één: *Death From Above 1979*, uit Toronto, Canada. Jesse F. Keeler (basgitaar, soms een synthesizer) en Sebastien Grainger (drums, zang) blazen in elf nummers alle collega-stoner/hardrock/punkbands van het podium. Met z'n tweetjes. En een batterij distortionpedalen.

Het basgeluid van Keeler is als een repetitiehok vol gitaristen op audiëntie bij Mudhoney. In *Romantic Rights* snerpt het ding als de cirkelzaag van Steve Albini, om vervolgens weer ronkend weg te scheuren. Er gaat een ongelofelijk stuwende kracht van uit. Een oergevoel. Rock & roll. Grainger brult er stoere teksten overheen (*Go Home, Get Down*) en geselt zijn cymbals en hi-hats. Alle rock & roll-clichés zijn van toepassing, en toch is *Death From Above 1979* helemaal van nu.

Net als The White Stripes blazen (neem dit dus letterlijk) de Canadezen de elementen nieuw leven in. Het is hoe sneller, hoe beter. *Going Steady. Cold War*. Te gek. In openingsnummer *Turn It On* gaat het duo zo driest van start dat Grainger op het einde een paar slagen moet laten lopen. Het mag, het geeft zelfs een zekere authenticiteit aan deze primitieve bak herrie. In Noord-Amerika is *You're A Woman, I'm A Man* al sinds oktober vorig jaar uit. Als goedmakertje krijgen wij er in Europa een bonus-cd met twee outtakes, drie remixen, een livetrack en twee video's bij. De trashy dancermixen door Justice en Erol Alkan onderstrepen de fysieke kracht van deze drum & bas-muziek. KOEN POOLMAN

ROCK

**QUEENS OF THE STONE AGE**

## ***Lullabies To Paralyze*** (INTERSCOPE/UNIVERSAL)

### “HET HALVE WERK”

Ruimschoots voor de officiële releasedatum (21 maart) stond ie al op internet, werd ie dus massaal gewikt en gewogen, mochten de Queens zelf hun analyse erop loslaten (zie de vorige OOR) en kregen we, half februari, ook nog eens een live-voorproefje in Paradiso.

Om maar te zeggen: *Lullabies To Paralyze* is bijna alweer ouwe koek. Van de voorpret die in 2002 rond *Songs For The Deaf* hing – ‘gaan we hier een rocksensatie à la *Nevermind* beleven?’ – is in elk geval geen sprake.

Het vierde QOTSA-album geeft er, om eerlijk te zijn, ook geen dringende aanleiding toe. Het is een krachtige, degelijke, goedgelukte, redelijk spannende rockplaat, die eigenlijk net zo goed vijf of tien jaar geleden gemaakt had kunnen zijn. Terwijl je, zo weet iedereen, vandaag de dag pas meetelt als je platen klinken alsof ze twintig jaar geleden gemaakt zijn! Nee, da’s flauw. Want wat zanger/gitarist Josh Homme en zijn maten doen, doen ze als geen ander. En ten opzichte van *Songs For The Deaf* hebben ze zich beslist ontwikkeld. In goede én slechte zin.

Om met het eerste te beginnen: ik weet dat ik de stichting *Vroeger Was Alles Beter* tegen de haren instrijk, maar laat voor eens en voor altijd gezegd zijn dat het vertrek van bassist/groepsgek Nick Oliveri tot de goede ontwikkelingen in QOTSA-land behoorde. Zijn misplaatste gekrijs wist per album toch altijd wel twee à drie songs om zeep te helpen; *Lullabies To Paralyze*, waarop de basverplichtingen keurig worden verdeeld tussen de bandleden, is vrij van ergerlijke gekte. Minstens zo positief is dat QOTSA anno 2005 meer dan ooit een hecht collectief is en ook zo klínt. Alleen aan de korte plaatopener *Lullaby* (waarin los/vast-lid Mark Lanegan nog even het daglicht in mag), het stompemde *Burn The Witch* (met gastgitaar van ZZ Tops Billy Gibbons) en het overigens verrukkelijk broeierig en sexy – om niet te zeggen geil – groovende *You Got A Killer Scene There, Man* (met vocale hulp van Shirley Manson, Chris Goss en Homme’s liefje Brody Dalle) dragen derden prominent

bij.

Voor de rest maken Homme, gitarist Troy Van Leeuwen en drumbeest Joey Castillo de dienst uit. Wat dan weer níet heeft geleid tot – en dan komen we bij de minder positieve ontwikkelingen – de cd die *Lullabies To Paralyze* had kúnnen zijn: de übergestroomlijnde, streng ingesnoerde, Spartaans uitgevoerde, kurkdroog vormgegeven en met louter verslavende staccato-gitaarriffs volgehangen rockplaat die de komende vijfentwintig jaar elke goedbedoelde zoektocht naar de essentie van de eenentwintigste-eeuwse gitaarrock overbodig had kunnen maken. Want ja, zoiets heeft QOTSA al sinds *Rated R* (2000) in zich.

Op de eerste helft van deze cd, met knallers als *Medication*, *Tangled Up In Plaid*, *Burn The Witch*, *In My Head* en *Little Sister*, stapelen de bewijzen zich weer op. Daarna vindt er, met het mooi ingetogen *I Never Came* als scharnierpunt, een kentering plaats en verdrijven lange, weerbarstige stukken als *Someone's In The Wolf*, *The Blood Is Love* en *Skin On Skin* nonherroepelijk de magie, die daarna dan ook prompt weigert terug te keren. Volgende keer dan maar? Ach, die eenentwintigste eeuw is nog jong. ERIK VAN DEN BERG

2006- OOR 1 (Februari 2006)- JAARGANG p. 82

ZUIDERZEEBALLADES

## **CAMPBELL, ISOBEL & MARK LANEGAN**

### ***Ballad Of The Boken Seas* (V2)**

Het lijkt de cover van de vorige OOR wel. The beauty & the beast. Het mooie meisje met het sirene stemgeluid en de junk met de krakende stoflongen.

Zij is in dit geval de Schotse zangeres Isobel Campbell (voorheen Belle & Sebastian), hij de Amerikaanse zanger Mark Lanegan (voorheen Screaming Trees en Queens Of The Stone Age). Zij vroeg hem voor dit project,

geïnspireerd op het pure geluid van de American Recordings van Johnny Cash vlak voor diens dood én dat van de klassieke duetten van Lee Hazlewood en Nancy Sinatra. Is die opzet geslaagd? Deels zeker. Want ondanks dat de songs grotendeels via internet-uitwisselingen tot stand kwamen, is het merendeel van de door Campbell geschreven composities bijzonder inspirerend te noemen. Vooral die waar het onheilspellende van zowel tekst als begeleiding (gitaar en cello) af druipt, zoals *The False Husband*, of die waarin de zaak ingetogen akoestisch wordt gehouden, zoals *The Circus Is Leaving Town*. De ketelmuziekversie van *Ramblin' Man*, een cover van Hank Williams, maakt weer eens duidelijk waarom Lanegan soms wel degelijk met Tom Waits vergeleken mag en kan worden. Ook openingstrack *Deus Ibi Est* bewijst dat schoonheid vaak verborgen zit in zaken als klankkleur, timing en gevoel, meer dan in de geschooldheid van een stem. Campbell zelf schittert vooral in *Black Mountain*, een folksong die zowel qua sfeer als melodie sterk aanleunt tegen *Scarborough Fair* van Simon & Garfunkel. Het idee voor deze duoplaat was mooi, de uitwerking blijkt vooral een verstandige. Want omdat de stemmen en stemmingen van de hoofdpersonen zo ver uit elkaar liggen, staan er niet eens zo heel veel klassieke duetten op deze cd. Vaak neemt een van beiden duidelijk het vocale voortouw en beperkt de ander zich tot een zucht, een fluisterkoortje of zelfs totale stilte. Hoogtepunt is het door Lanegan geschreven *Revolver*, een doorleefd duet dat op zijn nog altijd weergaloze soloalbum *Bubblegum* niet had misstaan. WILLEM JONGENEEL

AVANTPOP/ROCK

**CLAP YOUR HANDS SAY YEAH**

## ***Clap Your Hands Say Yeah*** (WICHITA/V2)

Het is gemakkelijk om cynisch te worden van een band als Clap Your Hands Say Yeah. Is het niet door de ietwat arrogante bandnaam, dan wel omdat de band wordt doodgeknuffeld door hipsters overal ter wereld.

Maar schijn bedriegt – hier zijn geen arrogante wijsneuzen aan het werk. Ook geen Brengers van de Blijheid als The Polyphonic Spree, trouwens. Dat laatste zou je op basis van opener Clap Your Hands inderdaad kunnen verwachten. Maar loop nu niet gelijk weg (of stop met juichen): wat volgt is een klein uur 'kunstacademierock door de jaren heen.' Denk Talking Heads en Velvet Underground, maar ook Wilco is een naam die te binnen schiet. Niet gek dus dat nu ook de critici al in hun, eh, handen klappen en yeah! roepen. Prachtige hooks en memorabele melodieën staan voorop bij CYHSY, gespeeld met gitaarlijntjes zo los dat je er mee kan touwtjespringen. Het levert stuk voor stuk klassongs op. Dan moet je je wel al over de grootste hindernis heen hebben gezet: De Stem. Zo moet het elke dag klinken in Jeruzalem, bij de Klaagmuur. Alec Ounsworth zingt hoog en af en toe behoorlijk vals. Het zorgt ervoor dat deze band evenveel haters als fans zal krijgen. 'Om emoties over te kunnen brengen' zegt hij zelf over zijn stemgeluid. In die missie is hij geslaagd: haat is tenslotte ook een emotie. Eenmaal gewend past Ounsworths stem wonderwel bij nummers als Over And Over Again (Lost And Found), dat nog dagenlang in je hoofd blijft zitten. Of neem The Skin Of My Yellow Country Teeth, het muzikale equivalent van een palindroom. Daar lijken de New Yorkers wel van te houden: liedjes die eeuwig door kunnen blijven gaan. In afsluiter Upon This Tidal Wave Of Young Blood lijkt het daar ook heen te gaan. Om niet eeuwig door te blijven gaan, helpen ze je zelf wel even. Die zelfkennis – en dat is niet per se arrogantie – hebben ze dan weer wel. Als er op basis van misvattingen al gesproken kan worden van arrogantie, dan zal Clap Your Hands Say Yeah die met dit debuut nog kunnen waarmaken ook. JASPER VAN VUGT

SINGER-SONGWRITER

## JOHNSON, JACK & FRIENDS

### ***Sing-A-Longs And Lullabies For The Film Curious George*** (BRUSHFIRE/UNIVERSAL)

Jack Johnson is dan eindelijk ook hier big. Tijd voor een tussendoortje net vóór de optredens in de HMH? Niets van dat alles.

Oké, het betreft hier dan een soundtrack van een kinder-animatiefilm over een aap, maar het album heeft alle kenmerken van een volledig nieuw album van de meester van de akoestische meezinger. De eerste cynici zijn al opgestaan, want als er zoveel mensen zijn die van die flauwe liedjes leuk vinden, dan kan dat toch niks zijn? Onzin. Bandjes die een akoestisch toertje inlassen, worden plots verweten een 'Jack Johnson' te doen, meeliftend op het akoestische succes. Bullshit. En die Jack Johnson zal nog meer losmaken. Ja, zelfs met een album met kinderliedjes. Omdat ik als volwassene daar ook van kan genieten, zijn zijn toon altijd goed is en ja, omdat hij geweldige liedjes uit zijn T-shirtje blijft schudden, steeds weer opnieuw. Die van Curious George hebben nog een opvoedkundige waarde ook, als hij in The Three R's – gebaseerd op The Magic Number van De La Soul – een liedje maakt over reduce, re-use en recycle. Milieuvriendelijk naar de top. En het kinderkoor en ondergetekende zingen mee met dit meest groovy nummer dat Johnson ooit opnam. Ook Upside Down en het prachtige We Are Going To Be Friends, een op het lijf van Johnson geschreven cover van The White Stripes, zijn pure hits. Voeg er een paar fraaie bijdragen van zijn vrienden Kawika Kahiapo, G. Love, Matt Costa en Ben Harper aan toe en je hebt wellicht zijn beste album ooit.

WILLEM JONGENEELLEN

INDIEROCK

## YEAH YEAH YEAHS

### ***Show Your Bones*** (DRESS UP/FICTION/UNIVERSAL)

Over ontwikkeling gesproken. Na de heftige, krijsende en krassende koortsdroom die, eh, Fever To Tell was, komen de Yeah Yeah Yeahs met een opvallend ingetogen opvolger.

Melodius en vooral gedurfd. Het was gemakkelijk geweest om het succesvolle debuut nog eens over te doen, maar het tekent de eigenzinnigheid van de twee heren en dame dat ze daar niet voor gekozen hebben. De verandering is wellicht het grootst voor übercoole frontvrouw Karen O. Ze laat op Show Your Bones horen niet alleen maar te kunnen kirren als Gogo en te krijsen als de beste riot grrrl van de Bowery, maar ook mooi te kunnen zingen. Luister maar eens naar Dudley, dat in de verte wel wat van een ingetogen Sonic Youth wegheeft, maar ook knipoogt naar de shoegazer-tijden. Mooie, gelaagde gitaarrock met af en toe wat snijdende gitaren. De invloed van technicus Alan Moulder (My Bloody Valentine, Ride, Swervedriver) is duidelijk te horen. In Phenomena rippen de Yeah Yeah Yeahs schaamteloos het refrein van LL Cool J's Phenomenon. Cheated Hearts is een ideale singlekandidaat en zal best eens uit kunnen groeien tot een livefavoriet. 'Sometimes I'm bigger than the sound,' zingt Karen in dat nummer. Haar coolheidsfactor is dat zeker, evenals haar lef. Show Your Bones? Show Your Guts! JASPER VAN VUGT

ROCK

## MOGWAI

**Mr. Beast** (ROCK ACTION/PIAS)

Mogwai heeft wat met de duivel en zijn helpers. De bandnaam verwijst al naar de kleine duivel uit Gremlins en de Schotten zelf zijn ook een stel pestkoppen.

Het ene moment lieflijk musicerend, om vervolgens

vanuit het niets de deur open te gooien voor een korte blik in de natuurlijke habitat van Satan. Niet voor niets verkopen ze bij concerten oordoppen met de bandnaam er op. Mogwai Fear Satan heette dit uitstapje door de hellepoort nog op het magnifieke debuut Young Team. Op Come On Die Young kwam hij in de gedaante van Puff Daddy met Punk Rock/Puff Daddy/ANTICHRIST en ook Rock Action en Happy Songs For Happy People verwezen naar de Gehoornde met respectievelijk You Don't Know Jesus en Moses? I Amn't. Deze keer kijkt Mogwai de duivel recht in de ogen, om hem vervolgens stevig bij de hoorns te pakken voor een allesverzendend gevecht. Ook in de rustigere songs waarbij de piano wordt ingezet, is er vaak wel een ziedende gitaar op de achtergrond te horen. De duivel proberen te verleiden met dromerige soundscapes à la Sigur Rós werkte ten slotte niet, zo liet voorganger Happy Songs For Happy People reeds horen. Nu gaat het weer regelmatig ouderwets hard tegen hard. Daarmee is Mr. Beast een back to forms-plaat geworden, die in songs als Glasgow Mega-Snake of We're No Here je equalizer ver in het rood doet uitslaan. En juist dan is Mogwai op zijn best. JASPER VAN VUGT

POP

## **MORRISSEY**

### ***Ringleader Of The***

***Tormentors***(ATTACK/SANCTUARY/ROUGH TRADE)

In vergelijking met You Are The Quarry heeft The Mozzer met Ringleader Of The Tormentors vooral een rockplaat gemaakt van bij tijd en wijle Reviaanse proopties.

De kracht – en de zwakte – zit 'm allereerst in het woord rockplaat. Er staan erg sterke rocknummers op, maar ze hebben over het algemeen hetzelfde voortjakterende tempo plus wat coupletten en een refrein, c'est tout. Producer Tony Visconti tuigt de liedjes telkens op driekwart op met een instrumentale solo. Nu eens

afkomstig van gitaar, dan van blazers of violen. Maar in wezen gebeurt er in veel songs ongeveer hetzelfde, inclusief een jodelende of da-da-do-ende Morrissey in de beste traditie van The Smiths. Een drietal nummers wijkt zeer af van dit procédé, met het zes minuten durende Dear God, Please Help Me (waarvoor Ennio Morricone de arrangementen deed) als barokke uitschieter en Life Is A Pigsty als groots scharnierpunt en klassieker van het album. Brengt ons vanzelf op de woorden 'Reviaanse properties'. Dat slaat op de teksten. Die zijn om te smullen. Morrissey's aforismes zijn larmoyant, maar o zo krachtig en humoristisch. Opener I Will See You In Far Off Places lijkt over Osama Bin Laden te gaan: 'if your god bestows protection upon you / And if the USA doesn't bomb you / I believe I will see you / Somewhere safe / Looking to the camera / Messing around and pulling faces.' In In The Future When All Is Well geeft hij toe: 'living longer than I intended, something must have gone right.' In de heerlijke midtempo-rocker I'll Never Be Anybody's Hero Now zingt hij: 'I am a ghost / And as far as I know / I haven't even died.' Terwijl hij in On The Streets I Ran natuurlijk best weet waar zijn kracht ligt: 'turning sickness into popular song.' Vervolgens vraagt hij God (of is het Osama Bin Laden?) hem toch vooral te sparen: 'the infirm, the newborn, the stillborn, take people from Pittsburgh, Pennsylvania, take anyone, just spare me.' Maar ja, Morrissey draait makkelijker dan welke willekeurige politicus om als een blad aan de boom, want in het ook al bijzonder geslaagde I Just Want To See The Boy Happy weet hij het zeker: 'Soon I will be dead / Let's face it / I just want the boy to be happy / With some hope in his pale eyes / Is that too much to ask?' Zijn eigen naderende dood, het besef dat de mensheid Morrissey alleen maar aanzet 'to puke', de machteloosheid van het opperwezen, moord en doodslag, maar toch ook Troost in Liefde, het komt allemaal langs op een vitale plaat die vooral een ferme glimlach op je lippen zal toveren. Om met Morrissey's woorden te eindigen: 'You can shoot me or you can kill me / I still maintain: life's a pigsty.' TOM ENGELSHOVEN

FILMISCHE POP

## HOOVERPHONIC

***(No) More Sweet Music*** (COLUMBIA/SONY BMG)

Zeg maar nee, dan krijg je er twee. Bij het nieuwe album van dit Vlaamse trio van meestercomponist Alex Callier kunt u naar gelang uw stemming kiezen uit een wat meer ingetogen versie voor in de huiskamer en een iets uitbundiger schijf met remixen.

Ook in het laatste geval vliegt de groep nooit uit de bocht en beperkt het dansen zich vaak tot het met het hoofd meebewegen met de extra beats, uitermate geschikt voor de vroege avond in een semi-chic grand café. CD1, *More Sweet Music*, begint zwaar met ingeblikte strijkers en een tekst weggelopen uit een aflevering van *Twin Peaks*: 'you love me to death, but death may love you more.' In het vervolg horen we bijzonder veel jaren zestig terug. Vooral het werk van Burt Bacharach moet vooraan in de platenkast van Callier staan. *We All Float* lijkt weggelopen uit een remake van de film *Bonnie & Clyde* en *Music Box* kan dienen als de sleutelsong van een nieuwe Tarantino-film tijdens de hartverscheurende slotscène waarin twee geliefden noodgedwongen afscheid van elkaar moeten nemen op Kennedy Airport. *You Hurt Me* is een droomsingle met een melodelijn waarvoor Dusty Springfield veertig jaar geleden een moord had gedaan. Daarna zakt de cd drastisch in en zorgen te veel strijkers voor een jaren vijftig-musicalgevoel. Maar dan wel in een versie van Joop van den Ende. In de ultieme draak van het album, *Dirty Lenses*, lonkt het trio veel te opzichtig naar plat hitparadesucces. Dat wordt wel weer grandioos goedge maakt in afsluiter *Ginger*, waarin gastzanger Daan Stuyven de beste Serge Gainsbourg in hem naar boven haalt. Het meest opvallend aan de tweede cd (*No More Sweet Music*) zijn de mixen van Callier, die klinken alsof ze door Asian Dub Foundation, Portishead of Buscemi zijn gedaan. WILLEM JONGENELEN

POP/ROCK

**BLØF*****Umoja*** (EMI)

Naakt onder de hemel omarmden zij de heldere watermakers van boven als een blauwe ruis in umoja.

Oftewel, het zevende album van Bløf is uit. Een wereldplaat. Letterlijk. Voor dit grootse cd- en dvd-project heeft de groep de diepe, zilte zucht van de zoute Zeeuwse zee de rug toegekeerd en is de wijde, woeste wereld ingetrokken voor een muzikale verkenningstocht. Dit leidde tot Bløfs meest avontuurlijke plaat tot nu toe. In de dertien verschillende landen brachten zij samen met plaatselijke muzikanten een nieuw mondiaal Bløf-geluid tot stand. Van de emotionele fado van de Portugese zangeres Cristina Branco en de indringende traditionele zang van de Keniaanse Harry Kimani tot het opzweepende tromgeroffel van de Japanse taikodrumgroep Kodo en (inmiddels huisvriend) Adam Duritz van Counting Crows. Met wie Bløf in 2004 een nummer 1-hit scoorde met *Holiday In Spain*. Umoja betekent in het Swahili saamhorigheid, eenwording en eenheid. En dat is goed terug te horen op het album. Muziek als universeel communicatiemiddel, de prettige samenwerking met diverse culturen, en dat alles met het behoud van het eigen geluid – de eenheid dus. Want hoeveel sitars, cymbals en tamboerijnen er ook aan te pas komen, je hoort, denkt en ziet Bløf. De achtergrond is telkens anders: nu eens het mystieke Ierland, dan weer 'Buena Social' Cuba of het dampende Argentinië. Deze mix van verschillende muziekstijlen is een mooie aanvulling op de prachtige liedjes van de Zeeuwse groep. Umoja klinkt in dat opzicht verrassender en ja, zelfs spannender dan de voorgaande platen. Met als hoogtepunten *Geen Tango* (met bandoneonist Carel Kraaijenhof en het Argentijnse tango-orkest Sans Souci) *Vreemde Wegen* (met Terry Woods van The Pogues) en *Een En Alleen* (met Indiase topmusici, waaronder Droeh Nankoe). Deze grensverleggende onderneming is buitengewoon geslaagd. Maar na de curry, de stew en de sushi krijg je spontaan zin in mossel-feesten. ANNEMARIE VAN LOOIJ

POP/ROCK

## **COSTELLO, ELVIS**

### ***My Flame Burns Blue - Live With The Metropole Orkest*** (DEUTSCHE GRAMMOPHON/UNIVERSAL)

Elvis Costello staat aan de vooravond van een even kleinschalige als prestigieuze tournee door de VS, waar hij en zijn vaste toetsenist Steve Nieve in een aantal steden zullen optreden met het plaatselijke symfonieorkest.

De avant-première van die reeks van acht concerten gaf de voormalige angry young man van de Britse new wave al een kleine twee jaar terug op het North Sea Jazz Festival, in samenwerking met het Metropole Orkest. Naast uiteraard veel bekende nummers uit zijn gestaag uitdijende oeuvre omvatte het repertoire een stel nooit eerder vertolkte stukken, aangevuld met een handvol van tekst voorziene composities van grootheden als Charles Mingus en Duke Ellingtons rechterhand Billy Strayhorn. Als eclecticus pur sang had Costello de diverse gerenommeerde arrangeurs meegegeven zich niet te beperken tot één specifiek idioom, zodat diverse jazzstijlen vrijelijk door elkaar heen liepen, terwijl er bovendien her en der invloeden uit latin, pop en filmmuziek opdoken. Afgezien van de in rock & roll-oren wellicht wat brave klank van het Metropole Orkest viel er het nodige muzikaal avontuur te beleven, zij het dat Costello in sommige liedjes de hoge noten slechts met moeite wist te halen en door het opgevoerde tempo van enkele andere nummers af en toe over de vele lettergrepen dreigde te struikelen. Ter gelegenheid van de zogeheten Symphony Tour is dit bijzondere concert nu onder de titel *My Flame Burns Blue* eindelijk op de markt gebracht. Het beeldschoon vormgegeven album gaat vergezeld van een bonusschijfje met tweederde van het

al eerder op plaat verschenen *Il Sogno*, dat tijdens zijn komende Amerikaanse tournee voor de pauze integraal zal worden uitgevoerd. Costello componeerde deze instrumentale muziek begin deze eeuw in opdracht van het Italiaanse balletgezelschap Aterbello voor een voorstelling geïnspireerd op Shakespeare's toneelstuk *A Midsummer Night's Dream*. Ook deze modern-klassieke suite met onverwachte stijlementen uit de jazz klinkt bij vlagen eigenzinnig, geen moment saai en over het algemeen overtuigend, al betekent zo'n mening natuurlijk helemaal niets uit de mond van een bescheiden popjournalist. GEERT HENDERICKX

POP/DANCE

## **FAITHLESS**

***To All New Arrivals*** (COLUMBIA/SONY BMG)

Britse grapjurken hebben het nog wel eens over 'Faceless' als ze de band van Rollo Armstrong, Sister Bliss en Maxi Jazz bedoelen.

Faithless zit dan ook in een knellende spagaat. Aan de ene kant zijn ze het dancelievelingetje op de popfestivals, terwijl de danceliefhebbers weinig op hebben met de in hun ogen 'als-dit-nog-lang-zo-doorgaat-ga-ik-dood-van-verveling'-muziek. Die laatste groep had hoop toen vorig jaar het gerucht ging dat Faithless na de verschijning van hun *Greatest Hits* het bijltje erbij neer zou gooien. Maar de wereldtournee ging maar door en het succes was zo groot dat stoppen geen optie was. Zeker nu zowel Sister Bliss als Rollo nageslacht op de wereld hebben gezet en de handen weer vrij hebben voor muziek. *To All New Arrivals* is dan ook een logische titel voor de trotse vader en de trotse moeder en de rapper die eens terugdenkt aan het verleden van zijn ouders. Dancekrakers zijn er nauwelijks nog te vinden op het nieuwe album. Er zijn er een paar die in de remix tot een festivalhoogtepunt

kunnen leiden, maar dat zijn vaak de nummers die maar niet de diepte in willen en met een langgerekte melodie en standaard-housebeat voortkabbelen. Het monotone rapgemompel van Maxi Jazz helpt daar ook niet bij. Beter en leuker wordt het wanneer Maxi zich op de achtergrond houdt en Harry Collier zingt, zoals in het titelnummer en op single Bombs. Cure-liefhebbers kunnen zich vermaken met Lullaby in een Faithless-jasje, leuker nog is het dubby The Man In You. Maar het hoogtepunt van het album is Last This Day, het nummer van Rollo, zus Dido en Sister Bliss. De dromerige stem van Dido wordt optimaal benut, bijgestaan door strijkers en een triphopgeluid, en werkt toe naar een prachtige brok in de keel. Hoe faceless je Faithless ook vindt, dat moet je mooi vinden. ALEX VAN DER HULST

POP

## **FRATELLIS, THE**

***Costello Music*** ( THE GUN/UNIVERSAL)

Van de vorige zijn we natuurlijk nog lang niet af, maar mocht 2007 nood hebben aan een nieuw modelletje Kaiser Chiefs, dan is dat er alvast.

Enter Jon, Barry en Mince Fratelli (geen familie natuurlijk), afkomstig uit Glasgow en makers van de meest zorgeloze, opgeruimde en catchy popplaat van dit jaar, period. En nee, natuurlijk gebeurt daarop niets aardverschuivends of diepzinnigs. Costello Music gaat over jongens versus meisjes – jongens als Jon, Barry en Mince, maar ook Vince The Loveable Stepper, en meisjes

vlees ze in de kuip hebben:

'Henrietta we got no flowers for you / Just these three miserable cunts.' Muzikaal winden The Fratellis er evenmin doekjes om. Het zigzagt van Supergrass (Henrietta) naar de Beatles (Whistle For The Choir, Doginabag, Ole Black 'N' Blue Eyes) en van T.Rex-glam (Chelsea Dagger) naar nerdy Fountains Of Wayne-pop (For The Girl), de refreinen gaan van 'do do do' en 'bara bab bara rara,' Baby Fratelli zou – gezien het gemankeerde Teen Spirit-intro – best wel eens op de hoes van Nevermind kunnen staan en als een liedje Whistle For The Choir heet, fluiten onze drie Schotse padvinders uiteraard een olijk deuntje voor zich uit. Zwakke momenten? Geen. Hits? Stuk voor stuk. En dan nu met z'n allen: 'I got my nuts from a hippy in a campervan on Saturday night!' ERIK VAN DEN BERG

DUBSTEP/ELEKTRONICA

## SKREAM

**Skream** (TEMPA/LOWLANDS)

De recente debuutalbums van Burial en Kode9 + The Spaceape beluister je het best vanuit de luie stoel, met een ferme kop kaneelthee en goede hoofdtelefoon.

Dubstep heeft echter ook die andere, nog veel belangrijkere kant: de dansvloer. En juist daar regeert Olli Jones, die als Skream de ene na de andere kraker uitbrengt op zijn label Tempa. Het grote verschil met de luistervariant? Jones schrijft het woord dub in dubstep in kapitalen. Dat betekent overigens niet dat je niet kunt dansen op Burial of Kode9, maar voor Skream is de club z'n natuurlijke habitat. Dat is te horen op dit gelijknamige debuut, dat eigenlijk niet meer is dan een verzameling 12-inches, waarmee Jones de laatste tijd de dansvloer van de hippe Londense clubs domineert. Meteen hét manco van dit debuut. In de woonkamer komt de door diepe, lage bassen gedreven muziek niet tot z'n recht.

Die moet je immers voelen. Die fysieke ervaring ervan is essentieel bij dubstep. Aan de andere kant biedt de plaat wel een fraai overzicht van de ontwikkeling én breedte van het genre. Jones haalt zijn invloeden niet alleen uit Jamaicaanse dub en ragga, maar meer nog uit het door velen zo verafschuwde UK garage. De energie is er niet minder om. Tip: alvast je dansspasjes oefenen en eind december naar Skream in de Melkweg om de fysieke ervaring van dubstep te ondergaan. Daar kan geen album tegenop. THEO PLOEG

ROCK

## **SMASHING PUMPKINS**

***Zeitgeist*** (WARNER BROS./WARNER)

'The world is a vampire', weet u nog? Over de tijdgeest gesproken: die heeft Smashing Pumpkins lang geleden ingehaald. Deze reünie komt véél te vroeg. *Zeitgeist* klinkt alsof de tijd heeft stilgestaan sinds 1995. Het over de top dichtgesmeerde grungegeluid van de band is niet meer van 2007. Zei ik trouwens band? Van de originele Pumpkins is naast Billy Corgan (40 inmiddels) alleen drummer Jimmy Chamberlin nog over. Met bassiste D'Arcy en gitarist James Iha heeft heethoofd Corgan nog steeds knallende ruzie. De nieuwe Pumpkins heten Jeff Schroeder (gitaar) en Ginger Reyes (bas). Laten we trouwens niet lullig doen over het belang van Smashing Pumpkins in de jaren negentig. *Gish* (1991) en *Siamese Dream* (1993) zijn klassiekers die net zoveel als

Mooie carrière en kappen nou. Zeitgeist valt op alle mogelijke manieren tegen. Buiten dat het album hopeloos gedateerd klinkt, is het qua songmateriaal de zwakste Smashing Pumpkins-plaat. Alleen uit single Tarantula spreekt nog enige urgentie. Bovenal stelt Billy Corgan me teleur. De man was toch een van de belangrijkste songschrijvers van de jaren negentig. Op het ondergewaardeerde Adore leek hij zich te ontwikkelen in een boeiende richting. Alles wat hij daarna uitbracht (inclusief de cd van het weinig om het lijf hebbende groepje Zwan en zijn soloplaat TheFutureEmbrace) stond in het teken van stilstand. Zo ook Zeitgeist, een politieke plaat waarop de inmiddels verlichte azijnpisser Corgan vrede en liefde predikt. Voor de diehards: het is een typische Pumpkins-plaat vol hard/zacht-dynamiek en er staat een lange psychedelische jam op (United States). Maar in elke categorie deed de band het al eens beter, veel beter. Zeitgeist is een fikse tegenvaller. Anno 2007 is Smashing Pumpkins compleet overbodig. JOHN DENEKAMP

GARAGEPOP

## GOSSIP, THE

***Standing In The Way Of Control*** (KILL ROCK STARS/BACKYARD/PIAS)

Standing In The Way Of Control werd vorig jaar behoorlijk onopgemerkt uitgebracht, waarom dan deze reissue? Omdat de Britten deze band uit Portland, en dan vooral zangeres Beth Ditto, helemaal de shit vinden, vandaag de dag. Met haar imposante uiterlijk (laten we maar zeggen dat ze niet de slankste is) en haar grote mond (ze was ooit 'de enige lesbienne van het dorp', heel zielig en dus genoeg reden tot klagen) haalde ze zelfs tot twee keer toe de cover van de NME, waarvan één keer naakt.

Logischerwijs moeten wij er hier dan ook aan geloven. Ditto mag vloeken en tieren wat ze wil in interviews, op

plaat is ze poeslief. Opener Fire With Fire en de titeltrack zijn bijvoorbeeld twee pakkende nummers die zó op de radio kunnen. Ditto is namelijk de trotse eigenaar van een paar stembanden waar menig gospel-Afro-Amerikaan stinkend jaloers op zou zijn. Het is dus ook faaaaijeeeuuur en hiiiijeeeuur met heel veel whoohooo's en zo. De bijgeleverde garagesoundtrack volgt heel kalmpjes, waardoor je heel snel en heel makkelijk mega-aanstekelijke 'deuntjes' krijgt. Succes gegarandeerd, zou je denken. Maar aan de andere kant: er zijn honderden van dergelijke bandjes – en die komen ook allemaal uit Portland (hét toevluchtsoord voor onbegrepen hipstertuig en andere losers). Maar misschien lukt het The Gossip ook wel juist doordat het zulke hap-slik-weg-muziek is. Het gáát verder eigenlijk helemaal nergens over. The Gossip heeft geen echte politieke boodschap, Ditto valt de luisteraar niet lastig met haar trauma's en er is ook geen sprake van spierballengerol of andere interessantdoenerij. Indiekids vinden dit dus ge-wel-dig. Of we over een jaar nog weten wie Ditto is valt moeilijk te zeggen, maar voor nu is Standing In The Way Of Control een degelijk en fijn plaatje zonder al te veel schokkends. Uw veertienjarige dochter wordt dus niet spontaan een lesbienne met vetzucht en okselhaar, mocht u haar betrappen met The Gossip op haar iPod. YORICK BUWALDA

FOLKPUNK

## O'DEATH

**Head Home** (CITY SLANG/COOPERATIVE MUSIC/V2)

Kijk op Myspace en je weet meteen wat voor vlees je in de kuip hebt. Dit ongeroerd uit New Yorkse klei getrokken zestal vindt zichzelf klinken als een stoomtrein, een kwade hond, opgedroogd bloed, 'blackgrass' en mannen met baarden. Ik mag dat wel, dit soort zelfrelativering en humor. En de door oude gospels uit de burgeroorlog, kerstmis met de Emmet Other's Jug Band, Appalachen-folk, punk en vooral veel whisky beïnvloede

muziek op hun tweede album is ronduit sensationeel, lekker, wreed, feestelijk, triest, absurd, teatraal en om heel erg dronken op te worden.

Omdat de vocalen van Greg Jamie oprecht onvast zijn, zijn boodschappen – en die in de traditionals – recht uit het hart komen en de ukelele, banjo, piano, viool, trombone, harmonica, drums en ander rammelend percussiespul uitnodigen tot inhaken, meeblèren, janken, nadenken, inschenken of feestelijk aftaaien. Vijftien songs die soms The Pogues in herinnering roepen, maar tevens de oerklanken van The Pixies, Bonnie 'Prince' Billy, Blood On The Saddle, 16 Horsepower, Tom Waits en, om dichter bij huis te blijven, die van ons onvolprezen Pigmeat. Je kunt zelfs aan deze op zich fantastische studio-opnamen horen dat dit naar een spiritual uit de film *O Brother, Where Art Thou* vernoemde vuilnisbakkengezelschap vooral op een podium thuishoort. Volgend jaar dan maar in de kroeg bij u om de hoek of in héél veel kleinere tenten op festivals?

WILLEM JONGENEELLEN

POP/ELEKTRONICA

## UNKLE

### ***War Stories*** (SURRENDER ALL/PIAS)

James Lavelle, waar ging het mis? Toen je Unkle begon leek het een prachtplan: dé man achter hét label (Mo'Wax) die zelf ook ging produceren. Maar al tijdens het maken van debuutalbum *Psyence Fiction* moest je de hulp inroepen van de man wiens legendarische debuutplaat je uitbracht en met wie je altijd verbonden zult blijven: DJ Shadow. 'We had access to too much money, too much equipment, and little by little we went insane,' samplede je Francis Ford Copolla. Dankzij Shadow werd *Psyence Fiction* alsnog een redelijk geslaagd album. De problemen ontstonden pas toen je niet inzag dat *Psyence Fiction* vooral het werk van Shadow was, en je nog een plaat maakte: *Never Never Land*. 'I'm going through changes,' liet je Ozzy Osbourne

zingen.

Een nooit opgehelderde ruzie met Shadow zorgde ervoor dat je Richard File in de arm moest nemen. Niet iemand die jouw muzikale ideeën en connecties wist te gebruiken om er liedjes van te maken. Never Never Land zwalkte alle kanten uit en was een plaat waar de songs met een lantaarntje gezocht moesten worden. Destijds focuste je nog op het elektronische pad, waar je beduidend meer verstand van hebt dan van de rockmuziek waar je je op War Stories mee inlaat. Ondanks mensen als Josh Homme, Ian Astbury en Chris Goss zwalkt de plaat werkelijk alle kanten op en is er nauwelijks een fatsoenlijk liedje op te vinden. Typerend is dat Lavelle zelf ook meent te moeten zingen. Misschien tijd om toch eens met een bloemetje in de hand aan te kloppen bij Josh? JASPER VAN VUGT

POP

## **BEIRUT**

### ***The Flying Club Cup*** (4AD/V2)

Vorig jaar verscheen het debuut van de Amerikaanse groep Beirut en dat sloeg in als... Nee, doe maar: dat sloeg aan. Terecht, want de onverwacht exotisch klinkende cd van de destijds pas 19-jarige zanger/componist Zach Condon, afkomstig uit Albuquerque, New Mexico, stond bol van de wereldse ritmepatronen en melodielijnen, vormgegeven met een voor westerse popbegrippen vaak minder alledaags instrumentarium. Samen met leden uit onder meer Neutral Milk Hotel en A Hawk And A Hacksaw richtte hij zich muzikaal op het oosten van Europa en niet zelden klonk zijn muziek als een mengeling van een zigeunerorkest uit de Balkan, een lo-fi Calexico en Talking Heads dat zonder gitaren verhuisd was naar Slowakije. De opvolger is iets minder speels, maar niet minder intrigerend.

Het iets tragere album is duidelijk wat meer uitgebalanceerd. Ook heeft Condon zijn niet altijd direct aanwijsbare inspiratiebronnen meer in Frankrijk en de muziek van Françoise Hardy, Charles Aznavour en Jacques Brel gezocht. Zo horen we een song gebaseerd op een riedeltje uit een draaiorgel, wordt er door de nog wel regelmatig als een zigeunerorkest klinkende achtmansformatie een Europees walsje ingezet en vormen de songs samen een fraai eerbetoon aan de Franse cultuur, mode, historie en muziek. De titel *The Flying Club Cup* verwijst naar een tijdens de opnamesessies opgehangen foto uit 1910 met daarop een naast de Eiffeltoren opstijgende luchtballon. Condon is een opvallend vroegrijp talent, dat er steeds opnieuw in slaagt culturele bakens te verzetten en heel traditionele muziek met precies waar nodig een Turkse vioollijn, een Franse accordeon, een klassieke piano en die opnieuw erg fraai gearrangeerde toeters en bellen altijd fris en smaakvol te laten klinken. Hij is ook veel beter gaan zingen. Er schuilt dan wel geen Antony in hem, hij waagt het wel om zijn stem in sierlijke lijnen te laten dansen. Hoewel iets minder spectaculair of verrassend is dit tweede, deels thuis en deels in de kerk van Arcade Fire opgenomen album toch een geweldige stap voorwaarts in de eigenlijk nu al schitterende carrière van deze jonge Amerikaan. WILLEM JONGENELEN

POP/ROCK

## **FOO FIGHTERS**

***Echoes, Silence, Patience And Grace***(RCA/SONY BMG)

Niet te stoppen. Onvermoeibaar. Alom aanwezig. 'Aaah yeah here we goo!!!' Dave Grohl. Zijn band: Foo Fighters. Zonder echte hit, zonder millionseller, maar met een handvol songs die bijna iedereen kent (zie de vijf die de band speelde op Live Earth) uitgegroeid tot een van de meest gewaardeerde (live)rockbands van de wereld.

Op het dubbelalbum *In Your Honor* stelde Grohl zichzelf – en daarmee de band – voor een keuze: gaan we links of gaan we rechts? Nóg harder rocken totdat we in de buurt van Motörhead komen of de rustige (semi-)akoestische kant verder uitdiepen? Het werd het middengebied. Of zoiets.

In de vorige OOR vroeg Grohl zich hardop af wat nou eigenlijk het verhaal van *Echoes, Silence, Patience And Grace* is. Conclusie: misschien is er wel geen verhaal. De Foo Fighters-plaat met de meest pretentieuze titel heeft geen duidelijke richting. De grenzen van het Foo Fighters-universum lijken na zes albums wel verkend. Nummer zes gaat vertrouwd van start met *The Pretender*, *Let It Die* en *Erase Replace*, allemaal volgens het bekende hard/zacht-recept dat we inmiddels kennen. Het luistert prima weg, maar een nieuwe stadionkraker als *All My Life* of *Everlong* zit er niet tussen. Op het minder beukende gedeelte van de plaat boekt de band meer winst: *Long Road To Ruin*, *Summer's End* en *Statues* zijn smaakvolle feelgood-popsongs met veel country- en folkinjecties. Voornaamste kritiek: Foo Fighters herhalen zichzelf in elk opzicht en dat is voor het eerst. Zoals collega Bemboom al schreef in de vorige OOR: de storm in Dave Grohl is wat gaan liggen. De kernsong van *Echoes, Silence, Patience And Grace* lijkt dan ook de afsluitende ballade *Home*, waarin Grohl zich schaamteloos sentimenteel laat gaan: 'The fear of my heart, absence of faith, all I want is to be home'. En onthult daarmee alsnog het verhaal achter de zesde Foo Fighters. Het beest lijkt getemd. En daarmee het vuur van Foo Fighters? JOHN DENEKAMP

POP/WAVE

## **CURE, THE**

**4:13 Dream** (GEFFEN/UNIVERSAL)

Het is met elk nieuw album altijd maar weer afwachten waar Robert Smith mee op de proppen zal komen.

Dompelt de zanger/gitarist ons weer 's in een donkere poel van misère of houdt ie het 'gezellig' en wordt de nadruk op zijn poppy songschrijverskwaliteiten gelegd? Deze keer is de keuze wat minder uitgesproken, hoewel 4:13 Dream op het eerste gehoor meer richting pop dan doem gaat. Laat je dan ook niet foppen door de duistere opener Underneath The Stars, die de plaat traag maar ook majestueus op gang trekt. Vanaf nummer twee, liefdesliedje The Only One, grijpt Smith vooral terug op het hitgevoelige werk uit de jaren tachtig.

Ook het psychedelisch funky Freakshow en het aan Cure-hitje Let's Go To Bed refererende Sleep When I'm Dead demonstreren een uitbundigheid die we vooral kennen uit de The Head On The Door/Kiss Me, Kiss Me, Kiss Me-periode (grotweg 1985-1988). Stuk voor stuk goeie songs, maar echt excelleren doet The Cure pas als er minder gangbare paden worden bewandeld. Zoals op Switch, een verbluffend fris klinkende adrenalinestoot die dezelfde energie en drive bevat als David Bowie's Look Back In Anger. Ook de geweldige, orgastische afsluiter It's Over is niet meteen karakteristiek voor The Cure: een opgefokte, met veel effecten aangestuurde heavy rocker die in complete gekte explodeert. Juist op die momenten komt het grillige 4:13 Dream tot volle bloei en maakt The Cure z'n grote naam voor de zoveelste keer waar.  
RAYMOND ROTTEVEEL

BREAKBEAT/ELECTRONICA

## **MR. SCRUFF**

### ***Ninja Tuna*** (PIAS)

Scruffy. Als een Brit dat tegen je zegt, moet je wat vaker in de spiegel kijken. Als Andy Carthy dat doet, ziet hij vooral een geslaagd illustrator en muzikant die de afgelopen jaren naam maakte als dj en remixer in de hoek 'maf & funky'. Maar de Brit heeft ook een paar heel behoorlijke albums op z'n naam staan. Op Ninja Tuna,

opvolger van het zes jaar terug verschenen *Trouser Jazz*, trekt Mr. Scruff een paar goede vrienden binnenboord. Waaronder stijlgenoot *Quantic*, toaster en smaakmaker *Roots Manuva* en zangeres *Alice Russell*. Die laatste is te horen op *Music Takes Me Up*, een frivool midtempo nummer dat halverwege een rokerige nachtclub en de studio van *The Young Disciples* lijkt opgenomen.

Een ander hoogtepunt is het nu-soul-pareltje *This Way*, waarop de van *Domu* bekende zanger *Pete Simpson* de show steelt. Mr. Scruff grossiert op *Ninja Tuna* in uiterst dansbare grooves, waarop soepele (break)beats haasje-over doen met een *Fender Rhodes*-piano, staande bas en allerlei grommend analogoos speelgoed. Meer dan ooit blijkt Mr. Scruff op *Ninja Tuna* een alleseter. Of het nou disco, jazzdance of drum 'n' bass is, alles gaat in de grote 'Scruffanizer'. Met als resultaat dertien gouden visjes. Zo 'fresh' vind je ze nergens. RENÉ PASSET

POP

## RAZORLIGHT

### *Slipway Fires* (VERTIGO/UNIVERSAL)

Van alle mannelijke diva's in de Britse popmuziek maakt *Razorlight*-voorman *Johnny Borrell* 't de criticasters misschien wel het gemakkelijkst: een ego van intergalactische afmetingen, ambities op stadionniveau en, in interviews, een ergerlijke neiging tot dikdoenerij op elk denkbaar gebied, maar óók – op *Slipway Fires* opnieuw – songteksten van schoolkrantniveau. Waarin *Borrell* bovendien graag zijn directe omgeving beschimpt (*Tabloid Lover*, *North London Trash*), maar vervolgens zelf als een haas in de slachtofferrol kruipt ('For telling my story / I have been crucified'). Dus ja, geen enkele moeite om die *Borrell* maar een vervelend, laf en zelfgenoegzaam etterbakje te vinden. Maar ondertussen merk je óók dat hij ermee speelt, met dat imago en die pose. Hij dolt met je. Soms, niet altijd. Maar als je niet uitkijkt, ga je 'm nog bewonderen ook.

Om z'n ongecompliceerdheid, z'n eerlijkheid en z'n naïviteit. En vooral, achterlangs, om z'n songschrijverschap. Want ook op Razorlights derde album toont Borrell zich een muzikale stilist van niveau, die niet alleen de broodnodige kunst van het goed jatten beheerst (daar hebben we Springsteen weer!), maar ook snapt welke sentimenten werken en welke niet, straks in die stadions. Tuurlijk, daar krijg je Grote Gebaren van, maar zolang die iets aandoenlijks behouden (net als Borrell zelf), komt Razorlight er triomfantelijk mee weg. Geen slechte song op Slipway Fires derhalve (Hostage Of Love, 60 Thompson en Burberry Blue Eyes mogen van mij zelfs wereldhits worden), al belandt Borrell met de licht pathetische ballade The House wat al te nadrukkelijk in de omgeving van Meat Loaf. Resteren dus die teksten. Ik bedoel, je kunt in interviews wel bewéren dat tenenkrommende passages als 'I've got a hardbody girlfriend / She helps me spend my cash / Then we roll on my floorboards / Like nouveau North London Trash' (North London Trash) over iemand anders gaan, maar ondertussen weet je als luisteraar beter. En met een simplistische observatie als 'These middle class kids are so strange / Get everything for nothing, nothing comes your way / Emotional, bored and self contained' (Tabloid Lover) kweek je ook geen bewonderaars. Maar dat zal een kwestie van nog wat extra growing up in public zijn. En gezien de commerciële potentie van Slipway Fires komt dat méér dan goed. ERIK VAN DEN BERG

ROCK/PSYCHEDELICA

## **BLACK MOUNTAIN**

***In The Future*** (JAGJAGUWAR/KONKURRENT)

Er is de laatste jaren erg veel goede popmuziek uit Canada komen oversteken en als mijn oren mij niet bedriegen, dient zich hier de zoveelste sensatie aan:

Black Mountain. De band stond na zijn naamloze debuut-cd uit 2005 al eens op Metropolis en ook in het Groningse Vera lusten ze er wel pap van. Black Mountain werd in 2004 in Vancouver opgericht en bestaat uit een aantal kunstenaars en muzikanten uit een bijzonder actief collectief. Enkele van de bandleden zijn tevens terug te vinden in The Pink Mountaintops, Blood Meridian, Jerk With A Bomb, Sinoia Caves en Orphan.

Maar nergens klinken ze zo retro als in Black Mountain, want lef en/of humor heb je natuurlijk wel als je een cd maakt waarop je nagenoeg alleen maar (en met succes!) terugblijkt op de rock, folk en psychedelica van de late jaren zestig en vroege jaren zeventig, en die dan In The Future doopt. Het geluid is bijzonder divers en erg veelzijdig. Dat is niet alleen te danken aan het feit dat de opnames uit verschillende sessies in drie verschillende studio's stammen. Naast de productie van negen songs door de band zelf is er ook nog een mix van John Congleton (Explosions In The Sky, Polyphonic Spree) en een door Dave Sardy opgenomen track (het van de soundtrack van Spiderman III bekende Stay Free). Hoe dat uiteindelijk allemaal klinkt? Er zijn lijntjes te trekken naar Wolfmother, Led Zeppelin, Black Sabbath, Pink Floyd, Buffalo Springfield en, als het vrouwelijke bandlid Amber Webber in Queens Will Play achter de microfoon plaatsneemt, Jefferson Airplane. Op dit album staan ook twee uiterst gewaagde, ultralange tracks. Zo zou je met een beetje fantasie het huzarenstukje Tyrants Black Mountains eigen Bohemian Rhapsody/Stairway To Heaven/Child In Time kunnen noemen. Vanwege de lengte en de opbouw in diverse, qua dynamiek erg uiteenlopende delen uiteraard. Nog straffer is het zeer lang uitgesponnen Bright Lights, dat bijna zeventien minuten lang diverse climaxen en lange psychedelische passages vol toetsen of luide gitaren telt. Monster Magnet meets Deep Purple, Gong, Fairport Convention en Colosseum? Ach, wat doet het er ook toe, al die hokjes. Black Mountain is een tikje vreemd, maar tevens bij vlagen erg subtiel en bijzonder sfeervol. Bij deze doop ik deze Canadezen tot de eerste retrorockers van 2008 die er met In The Future de komende jaren echt toe gaan doen. WILLEM JONGENELEN

SINGER-SONGWRITER

## CAT POWER

### ***Jukebox*** (MATADOR/V2)

Acht jaar geleden verscheen *The Covers Record*, het vijfde studioalbum van zangers Chan Marshall aka Cat Power en haar eerste vol interpretaties van anderen. In een naakte muzikale setting werkte ze zich daarop door songs van onder meer Bob Dylan, Nina Simone, Smog en The Rolling Stones. Ze liet het tempo drastisch zakken en ontdeed de liedjes van alle overbodigheden. Wat restte was warm en liefdevol. Het was vooral de vocale pracht

Cat Power om een soulvolle benadering met vet orgelspel schreeuwt, dan krijgt de song die ook. Net als dat de gospel Lord, Help The Poor And Needy van Jessie Mae Hemphill een meer down to earth-bluesbenadering ondergaat, Don't Explain van Billie Holiday ouderwets kaal wordt uitgetekend en ook de songs van Janis Joplin en Joni Mitchell van deze op een totaal andere manier minstens even krachtige vrouw de transformatie ontvangen die ze verdienen. Hoe sterk Cat Power zich momenteel moet voelen, blijkt uit het feit dat ze het deze keer aandurfde twee eigen songs (waarvan één remake van een track van Moon Pix uit 1998) in haar tijdloze Jukebox te stoppen. Gelijk heeft ze, ze passen perfect tussen deze tijdloze klassiekers. WILLEM JONGENELEN

HIPHOP

## EXTINCE

**Toch?** (TOP NOTCH/PIAS)

Het talent van Extince is zo groot dat het niet altijd eerlijk is om hem te vergelijken met andere Nederlandse rappers, maar hij moet al helemaal niet gemeten worden aan de mythe die er rond zijn naam hangt. Want laten we wel wezen, op Binnenlandse Funk stonden ook geen dertien Spraakwaters en op Vitamine E geen elf keer Grootheidswaan. Extince houdt zijn albums altijd erg breed, met voor elk wat wils. En dus staan er ook altijd nummers op die niet iedereen kunnen bekoren. Zo slaat ondergetekende Lois, Ik Weet Jij Houdt Van Hem en Witte Piet liever over. Maar dit kleine ongemak wordt ruimschoots gecompenseerd door prachtsingle Repper-De-Klep of de bijzonder scherpe bijdrage van MC Miker G op het sterke 5%.

Zoals gebruikelijk ruimt de Exter een plekje in voor jonge collega's. Op Nwe Lichting laten Lange Frans, Winne, Jiggy Djé, Kempfi en Nina horen dat het nieuwe bloed nog

veel goeds gaat brengen in de Nederlandse hiphop, waarbij het Winne is die de beste indruk achterlaat. Bijna tien jaar geleden was het Brainpower die nog een gastrol speelde (op Zoete Inval), maar hier krijgt hij voor de tweede maal op rij vocale billenkoek van de Oosterhouter. Op Wee Toch... bewijst Extince dat hij tot de beste tekstuele ingevingen komt als hij een rekening te vereffenen heeft. Het zijn zulke nummers die van Toch? een geweldig album maken. Extince heeft nog niks aan kracht ingeboet. ALEX VAN DER HULST

POP/ROCK

## **SONS & DAUGHTERS**

***This Gift*** (DOMINO/MUNICH)

Het minidebuut Love The Cup uit 2004 was al heel aardig, maar dat juist deze band uit Glasgow een kleine vier jaar later zou uitgroeien tot een van de boegbeelden van het altijd interessante label Domino lag niet zo voor de hand. Omdat de songs van dit kwartet net even pretentielozer, aardiger en braver klonken. Op hun eerste echte album The Repulsion Box werd het geluid van de twee dames en twee heren dankzij producer Victor Van Vugt (PJ Harvey, Nick Cave) al iets opgeschoven naar dat van de veel ruigere Kills, maar dan met een echte drummer.

Op dit tweede album valt alles nog veel beter in elkaar, omdat zangeres Adele Bethel nu nagenoeg alle leadvocalen verzorgt, maar vooral omdat de bijna schaamteloos lekkere liedjes nog beter en aantrekkelijker zijn. Producer Bernard Butler (ex-Suede) had geweldig goed door hoe je die songs moest laten klinken. Hij heeft het rauwe aspect van de rockkant van de band goed gevangen, maar vooral het poppy deel van de songs intact gelaten en waar mogelijk uitvergroot. Of het nu de pakkende refreinen, gitaarlijntjes, handclaps of aanstekelijke koortjes met hoge meebrulfactor zijn, alles lijkt even simpel als briljant. Het resultaat is een cd met

twalf tracks die staan als een huis en na het weergaloze Gilt Complex nagenoeg allemaal ook op single zouden kunnen verschijnen. Omdat Darling een van Motown geleende baslijn heeft, Split Lips aan de leukere songs van Magnapop herinnert, The Nest aan The Raveonettes refereert en we in Lodine een soort reïncarnatie van Mariska Veres horen. Eén minpuntje is er ook. Als ik Robbie van Leeuwen was, componist van hetzelfde Shocking Blue, zou ik Sons & Daughters aanklagen wegens plagiaat. Het 'nanananana nanana'-refrein van Rebel With The Ghost is compleet te vervangen door dat van Send Me A Postcard, de hit uit 1968. Of Van Leeuwen ook daadwerkelijk zover zal durven gaan is nog maar de vraag. Zelf bleek hij immers ook niet helemaal brandschoon bij het schrijven van de wereldhit Venus.

WILLEM JONGENELEN

PROGROCK

## AYREON

### **01011001** (INSIDE OUT/SPV/CNR)

Je loopt weg met de conceptalbums van Ayreon of je haat ze. Een tussenweg lijkt niet mogelijk. Eerste vereiste lijkt dat je je ervoor moet openstellen en vervolgens moeite doet om het concept te doorgronden en de progrock van Arjen Lucassen ruimschoots de tijd geeft om zijn geheimen prijs te geven. Wie dat doet, wordt rijkelijk beloond. Wie vluchtig luistert, zal zeggen dat al zijn cd's op elkaar lijken en een space opera niet meer van deze tijd is. En het sowieso een hele kluit vinden om deze dubbel-cd uit te zitten.

Aan de warme persoonlijkheid van Lucassen zelf is die haat/liefde-verhouding zeker niet te wijten. Als je er in slaagt de huidige crème de la crème van de internationale progrock aan jouw project mee te laten werken, moet je over uitzonderlijke contactuele eigenschappen beschikken. Waren op de vorige Ayreon-cd (Human Equation, 2004) o.a. James LaBrie en Devin Townsend te gast, op 01011001 doen zoveel progtoppers

mee dat je er een complete rockquiz van kunt maken. Het geniale van Lucassen is dat hij de capaciteiten van zijn gasten optimaal benut en de sterkste kanten naar voren haalt. Magnum bijvoorbeeld staat bekend om zijn refreinen, dus laat Lucassen in *The Fifth Extinction* Magnum-boegbeeld Bob Catley een hemels refrein zingen, dat prachtig contrasteert met de dreigende stemmen van Tom Englund, Steve Lee, Daniel Gildenlow en Jorn Lande. En de waanzinige synthsolo in datzelfde nummer kan alleen maar van Derek Sherinian afkomstig zijn. Instrumentaal krijgt Lucassen verder hulp van o.a. Stream Of Passion-gitarist Lori Linstruth, Tomas Bodin (toetsen) en oude getrouwe Ed Warby (drums). Ook slaagt hij er opnieuw in de vrouwelijke zangstemmen perfect neer te zetten: of het nu Anneke van Giersbergen, Floor Jansen, Liselotte Hegt, Magali Luyten, Marjan Welman of Simone Simons is, allen zullen enthousiast zijn over hoe hun bijdragen op 01011001 terecht zijn gekomen. Na het hoofdstuk met Stream Of Passion lijkt Lucassen zich dubbel gemotiveerd op dit volgende Ayreon-project te hebben gestort. De verhaallijn is sterk (zijn stokpaardjes – de waarschuwing voor de steeds voortschrijdende technologie en het verlies van menselijke emoties – ontbreken niet), de vijftien composities zijn memorabel en vol dynamiek en het oog voor detail is prijzenswaardig. Om (in *Unnatural Selection*) quotes van beroemde speeches te verwerken, getuigt van een drang naar perfectie die je weinig tegenkomt. Wie zijn rock & roll kaal, rauw en primitief wil hebben, moet 01011001 links laten liggen. Wie ervan houdt dieper te graven, mag zich dit verfijnde progmeesterwerk niet laten ontgaan. FRANS STEENSMA

METAL/HARDROCK

## **POLKADOT CADAVER**

***Purgatory Dance Party*** (ROTTEN/SONIC)

RENDEZVOUS)

De reïncarnatie van nu-metalband Dog Fashion Disco heeft u misschien al bij uw lokale tattooshop gehoord. En omdat de naald er net inzat, kon u niet weg en kent u de trip die ik heb mogen meemaken. Want Polkadot Cadaver is toch echt gewoon dezelfde band, maar deze band heeft een appeltje te schillen met u, metalfan, en met mij, kwibus die stiekum oude jaren-zeventig-meuk draait tijdens sentimentele buitjes. Zelden zo'n krankjoreme 'luisterplaat' voor de kiezen gehad. 'Mr. Bungle's even more fucked up, metal obsessed cousin,' las ik ergens. In het begin van dit debuut doet Polkadot Cadaver werkelijk alles om de metalfan weg te jagen.

What the fuck? Indierock? Huh? Symfonische Starcastle-crap uit grootmoeders knopenmandje?! Hèhè, eindelijk System Of A Down-riffs. Hela hola, lollig trapje-af doen op de keyboards? Fuck a duck, wel lachen, die lugubere loser lyrics! Of toch niet... Huiveren dan? Kut, die gasten hebben wél een groepsgeluid! En zo borrelt het brein maar door. Na tig keer draaien kan ik er dit van zeggen: de ene dag vind ik de plaat niet te trekken, de andere dag draai ik 'm zo tien keer achter elkaar. Het moet wel de meest vreemde 'nu-metal'-plaat zijn die op dit moment rondgaat. De muzikaliteit die in de composities verscholen ligt is niet voor de poes, de teksten zijn bruto maar geweldig, de metalriffs vallen perfect op hun plek en de plaat wordt steeds harder, muzikaler en gewaagder. Onder alle malligheid, beukpartijen, edelkitsch en superieure akkoordenwisselingen gaat een lugubere tendresse schuil, die je in de teksten terugvindt. Filmische nachtmerries zijn dat, en lezen tijdens het luisteren is bijna noodzaak. Eigenlijk valt er gewoon geen chocola van deze plaat te maken en dat lijkt me precies de bedoeling. Het bal eindigt met een meer dan twintig minuten (!) durende repeterende kreet. 'Satan!', volgens Wikipedia. Ik hoor 'Say ten!'. Nou u weer. NANNE TEPPER

SYNTHPOP/ROCK

## **CASABLANCAS, JULIAN**

### ***Phrases For The Young*** (RCA/SONY MUSIC)

Rockzanger goes electropop. Dapper dat iemand dat na Chris Cornells *Scream* nog aandurft, helemaal als diegene Julian Casablancas heet. Terwijl de muziekwereld vol spanning wacht op het beloofde nieuwe album van The Strokes, ziet Casablancas' solodebuut toch eerder het levenslicht. En nee, het is geen *Scream II* geworden, al is *Phrases For The Young* bij vlagen wel even schrikken.

Acht songs, die ieder op hun eigen manier de door Casablancas gepatenteerde jullie-kunnen-me-niks-maken-houding uitdragen. Vooral qua totaal geluid: we horen synthesizers, loops, discobeats en glamgitaren tegenover het nasale, quasi-verveelde stemgeluid van Julian zelf. Een clash die nummers als *Left & Right In The Dark* en *River Of Brakelights* erg spannend maakt – als Lou Reed eind jaren zeventig bij Sparks was gaan zingen, had het ongeveer zo geklonken. Zo gauw er gas wordt teruggenomen, zakt ook de aandacht. In *4 Chords Of The Apocalypse* en *Ludlow St.* slaat het zeurgehalte toe, al eindigen de overige zes songs wel aan de goede kant van de streep. *11th Dimension* doet terugdenken aan de discosound waar platenmaatschappij Casablanca (what's in a name) ooit groot mee werd, terwijl *Out Of The Blue* een klassieke Strokes-basis à la *Last Nite* kent. Denk eens terug aan *12.51*, de eerste single van de tweede Strokes-plaat, met die vette Casio naast de leadzang. Ook dat was even anders, even wennen, een beetje vreemd, maar wel lekker. De waarde van *Phrases For The Young* zit 'm echter vooral in wat zo'n beetje de heilige graal is van de vroeg 21ste-eeuwse muziekvolger: het begrijpen van The Strokes. Casablancas geeft namelijk een onverbloemd kijkje in de keuken van dit nagenoeg ondoordringbare vijftal. Hoe harder een band roept dat ze allemaal gelijkwaardige partijen zijn (Muse, Arctic Monkeys), hoe groter de waarschijnlijkheid van het tegendeel. Van Casablancas konden we eerder alleen de onderdelen stemgeluid, smoel en teksten ontleden. Maar zie hier, welhaast onder het elektronicatapijt geveegd:

puntige, uitgekiende gitaarpartijen, minimale doch dynamische drumbeats en donkere grotestadsmelodieën, verpakt in nauwkeurig afgemeten vierminutenliedjes en gebundeld in een curieuze, maar prima soloplaat. Het grote brein achter The Strokes? This is it! WILLEM BEMBOOM

POP

## **FLORENCE & THE MACHINE**

***Lungs*** (ISLAND/UNIVERSAL)

Het zal je waarschijnlijk niet zijn ontgaan: Florence & The Machine is de band van dit moment. Succesvol op Glastonbury en met haar debuutalbum *Lungs* hoog in de Britse albumlijst, tussen alle postume hits van Michael Jackson in. Helemaal uit de lucht vallen komt Florence Welch niet: begin dit jaar kreeg de 23-jarige redhead bij de Brit Awards al de Critics' Choice Award en haar debuutsingle *Kiss With A Fist* figureerde prominent in een reclamespot voor Nike. Vier tracks laten produceren door James Ford (o.a. Klaxons, Arctic Monkeys en Last Shadow Puppets) helpt natuurlijk ook bij het creëren van een momentum, maar alle gedachten aan een hype verdwijnen als sneeuw voor de zon bij het draaien van *Lungs*.

Florence & The Machine tekent namelijk voor een van de platen van dit jaar. Complex en tegendraads, maar o zo lekker! Als zangeres en bühnepersoonlijkheid roept Welch associaties op met Sinéad O'Connor, PJ Harvey en Amy Winehouse, van die ongeleide projectielen die bereid waren er helemaal voor te gaan. Net als zij schuwt ook Welch het grote gebaar niet: songs als *Dog Days Are Over*, *I'm Not Calling You A Liar* en *Hurricane Drunk* verhalen over een turbulent bestaan. Waarbij we niet de fout moeten maken alles letterlijk te nemen, zoals ze zelf benadrukt in interviews. *Kiss With A Fist* verhaalt over anderen dan haarzelf. Maar net als haar personages is Florence Welch gepassioneerd, voor de muziek, voor de

liefde en vooral het leven zelf. Die levenslust wordt op Lungs verpakt in inventieve ritmes en grootse orkestraties. Welch kijkt niet op een orkest, koor of harp meer of minder. Het resultaat laat de luisteraar verbluft achter. Hoogtepunten zijn er vele, maar zeker is dat ook de finale, de cover van Candi Statons You Got The Love. Lungs is zo'n plaat die je de komende tijd veel gaat horen en waar we het nog vaak over zullen hebben. Sterretje gezocht, ster gevonden! JAN VAN DER PLAS

GOTHIC FOLK/FEËRIEKE POP

## **BAT FOR LASHES**

***Two Suns*** (PARLOPHONE/EMI)

Fur And Gold, het debuutalbum van Natasha Khan alias Bat For Lashes, gaf nieuwe inhoud aan de notie 'vorm boven inhoud'. De Britse van Pakistaanse afkomst creëerde met haar extravagante outfits en podiumpresentatie moeiteloos een mediahype, maar vergat een plaat van enige substantie te maken. Voor haar nieuwe album Two Suns heeft Khan (alweer) een alter ego aangenomen: als u Bat For Lashes een beetje te braaf vond, kunt u op Two Suns kennismaken met de blonde vamp Pearl, die de extreme kant van Khans persoonlijkheid vertegenwoordigt. Sinds Beyoncé's Sasha Fierce niet meer zo'n briljant idee gehoord! Zelden zal ik een schijf met meer scepsis in de speler geduwd hebben, maar het moet gezegd: ten opzichte van Fur And Gold is Two Suns een flinke stap vooruit.

De plaat is opnieuw in een allesoverheersende somberheid gedompeld, terwijl de talrijke apocalyptische drumroffels vooral de goths onder ons zullen aanspreken. Maar met haar dwingende voordracht maakt Khan duidelijk dat de tijd van poses voorbij is: dit is om het echie. Two Suns is een uitermate consistent album, maar kent uitschieters in de beeldschone pianoballade Moon And Moon en de vlotte single Daniel. De grootste verrassing bewaart Khan voor het laatst: The Big Sleep is een opmerkelijk duet met levende legende Scott Walker.

MATTHIJS LINNEMANN

POP/ROCK

## FRANZ FERDINAND

***Tonight: Franz Ferdinand*** (DOMINO/MUNICH)

De tijd vliegt, mensen. Zo ben je de Britse band waar alles om draait, de band die een muzikale standaard zet waar de concurrentie zich op mag stukbijten, en zo nemen de Arctic Monkeys het stokje van je over en ben

spielerei, daar puilt Tonight van uit. In sluitstuk Katherine Kiss Me laat Alex Kapranos horen dat hij ook genoeg heeft aan een akoestische gitaar en een meisje om over te zingen. Want daar gaat Tonight over: meisjes, femme fatales, droomvrouwen en bitches, over scoren en blauwtjes lopen. Tonight is een rijke en gelaagde partyplaat die niet snel verveelt. Andermaal wereldheerschappij? Ik betwijfel het. Feit is dat Franz Ferdinand met Tonight het eigen muzikale universum heeft verbreed en verrijkt met een boeiende popplaat, die bovendien de deur naar de toekomst wijd open zet. Ik ben er nu al benieuwd naar. JOHN DENEKAMP

ELECTROPOP

## **EMPIRE OF THE SUN**

### ***Walking On A Dream*** (EMI/VIRGIN)

Down under is het Australische electropopduo Empire Of The Sun groot nieuws – met het debuut *Walking On A Dream* sleepten Luke Steele en Nick Littlemore al twee gouden platen in de wacht. Ook hierboven slaan de catchy deuntjes langzaam maar zeker aan. In BBC's *Sound Of 2009* staat de band op een niet onverdienstelijke vierde plaats en ons eigen 3FM heeft eerste single *Walking On A Dream* met liefde omarmt. Terechte hype? Ja en nee. Ja, omdat Empire Of The Sun op knappe wijze het melodieuze van de jaren zeventig en tachtig (zelf noemen ze Fleetwood Mac, Talking Heads en John Lennon als inspiratiebronnen) met futuristische beats en elektronica combineert, en nee, omdat de kwaliteit van de nummers te wisselend is.

De eerste helft van het album bevat vooral lekker in het gehoor liggende maar ietwat gezapige electropop. *Walking On A Dream* en *We Are The People* zijn de positieve uitschieters. Vanaf het instrumentale *Country* slaan de Australiërs een andere weg in. *The World* is een trage, sfeervolle klaagzang op Moeder Aarde, *Swordfish*

Hotkiss Night funkt de pan uit door de bonkende bassdrum en Tiger By My Side klinkt de eerste minuut als Bowie in een futuristisch jasje, maar ontwikkelt zich tot een wat saaie danstrack. Afsluiter Without You is een geslaagde ballad in de trant van Prince' Purple Rain, zij het met een minder melodramatische apotheose. Wat uiteindelijk het meest beklijft zijn Steele's karakteristieke stem, de zompige computerbeats en de galmende elektronica, die soms vanachter glas opgenomen lijkt te zijn. Maar of dat alles genoeg is om Europa te veroveren? Ik betwijfel 't. TOM SPRINGVELD

AVANT-GARDE/POP

## **DIRTY PROJECTORS**

***Bitte Orca*** (DOMINO/MUNICH)

Dirty Projectors, de band van Dave Longstreth, is al jaren een gerespecteerde speler in de New Yorkse artscene. Hoe hun muziek te omschrijven? Als 'ontoegankelijke popmuziek' misschien? Geen wonder dat ze in mei en juni het voorprogramma van die andere rare, iets beroemdere New Yorkers van TV On The Radio verzorgen. Bovendien kreeg Dirty Projectors dit jaar de kans om een nummer op te nemen met David Byrne voor het compilatiealbum Dark Was The Night, waarop ook Grizzly Bear, Antony en Sufjan Stevens te horen zijn. Bitte Orca is het vierde Dirty Projectors-album en getuigt wederom van Longstreths compositorische kwaliteiten. Maar het is ook weer zware kost.

Niet zozeer door de thematiek of muzikale uitwerking, als wel door experimentele componeermethode die Longstreth zich eigen gemaakt heeft. Zijn liedjes wekken de suggestie een eenheid te vormen, maar niet meer dan dat. Het geluid wordt bepaald door willekeurig aandoende drumfills, drie kwelende vrouwenstemmen, handclaps, spastisch getokkel en, hier en daar, strijkersarrangementen. Die combinatie is genoeg om op z'n zachtst gezegd een beetje zenuwachtig van te worden. TOM SPRINGVELD

POP/ROCK

## ARCTIC MONKEYS

### *Humbug* (DOMINO/MUNICH)

Termen als 'veelbelovend' en 'talent' kun je anno 2009 eigenlijk niet meer op Alex Turner loslaten. Na met z'n Arctic Monkeys zowel in 2006 als in 2007 de Plaat van het Jaar te hebben afgeleverd (althans, volgens een gezonde hoeveelheid critici en popliefhebbers) en zelfs van een 'tussendoortje' als *The Last Shadow Puppets* (2008) iets ontzagwekkends te hebben gemaakt, mag de pas 23-jarige zanger/gitarist/songschrijver gerust gelden als – en u mag me citeren – het grootste muzikale genie dat het Groot-Brittannië van de 21ste eeuw tot dusver heeft voortgebracht. Om maar meteen terzake te komen: *Humbug* verandert daar niets aan. En het is maar de vraag in hoeverre de inbreng van Queens Of The Stone Age-voorman Josh Homme, onder wiens productionele leiding het grootste deel van de plaat werd opgenomen, daar iets mee te maken heeft gehad.

Ik vermoed dat ie weinig grip had op de eigenzinnige Turner en zijn maten. De aanvankelijk verwachte en zelfs aangekondigde 'hard rockende plaat vol stoner- en Black Sabbath-invloeden' is *Humbug* dan ook niet geworden. De nadruk ligt zelfs meer op bas, drums en toetsen (!) dan op gitaren. Nee, áls Homme al iets van z'n habitat (de Californische woestijn) in de plaat heeft kunnen leggen, moet je dat zoeken in hogere sferen: psychedelica, surrealisme en andere zinsbegoocheling. In muzikale zin vertaalt zich dat keurig op z'n Arctic Monkeys. De heren keken op hun twee eerdere albums al niet op een schijnbeweginkje meer of minder en ook *Humbug* volgt die lijn: de drumpatronen van de woest om zich heen slaande Matt Helders gaan zelden recht vooruit, songs maken de merkwaardigste U-turns (let op de zwierige Bowie-pastiche aan begin én eind van *Secret*

Door of de geestige glamrockgedaante die het lekker staccato hakkende Potion Approaching uiteindelijk aanneemt!) en het wemelt van de onverwachte breaks, stops, orgeltjes en koortjes. Nee, aan ideeën en variatie andermaal geen gebrek. Ook liet Turners Last Shadow Puppets-flirt met pseudo-kitscherige sixtiespop hier en daar sporen na: Cornerstone en Dance Little Liar, tezamen een welkom rustpunt halverwege het album, zijn nog nét niet cheesy. Daarna gaat 't overigens meteen de achtbaan in, met wat we gerust de meest opwindende botsing van deeltjes en impulsen in de nog jonge Arctic Monkeys-historie mogen noemen: Pretty Visitors. Progrock? Psychedelica? Mini-rockopera? Jeugdige onbezonnenheid? Horen is geloven. En ja, dat geldt eigenlijk voor de hele plaat, die qua impact, potentie en – ach, waarom niet – langdurige amusementswaarde (want hier kom je de maanden tot de eindejaarslijstjes wel mee door) nergens onderdoet voor z'n twee voorgangers. Moeten we 't nog hebben over de poëet in Alex Turner? Dat scherpzinnige, welbespraakte en nu al met de Ironie Der Groten (van Davies tot Morrissey tot Cocker tot Albarn) gezegende kereltje dat op Humbug met veel flair en humor vorm geeft aan z'n langzaam scherper wordende blik op én begrip van all things human? 'My propeller won't spin and I can't get it started on my own,' zingt hij nog plagerig in opener My Propeller. Om vervolgens een album lang het tegendeel te bewijzen. Magnifiek. ERIK VAN DEN BERG

FREAKFOLK/AVANT-GARDE/ELEKTRONICA

## **ANIMAL COLLECTIVE**

***Merriweather Post Pavilion*** (DOMINO/MUNICH)

Op 23 oktober 2007 speelde Animal Collective in de Oude Zaal van de Melkweg. Ze hadden een maand daarvoor hun zevende studioplaat Strawberry Jam uitgebracht en voor het eerst de lof van de 'serieuze muziekers' ontvangen. De cultband uit New York leek klaar voor de volgende stap. Op het podium stond echter een compleet andere band te spelen. St, bepaalden het geluid, de

psychedelische folksfeer van Strawberry Jam en – de minstens zo sterke – voorgangers Sung Tongs (2004) en Feels (2005) was ver te zoeken. In plaats van met melodie en tribale ritmes speelden ze met volume en bijna machinale herhaling – tot de hypnose erop volgde.

Een verblindend lichtorgel versterkte het effect van onthechting. Wisten wij veel dat de heren in hun hoofd alweer een plaat verder waren! Die bonkende liveset vormde het fundament voor Merriweather Post Pavilion, dat nu anderhalf jaar later op cd verschijnt. Ik moet mij sterk vergissen of energieke prijsnummers My Girls en Brother Sport werden die avond in de Melkweg reeds uitgevoerd, in kolkende oerversies ....die weinig aanpassing behoefden. Het platencontract bij Domino en succes van voorganger Strawberry Jam stonden garant voor een fatsoenlijk opnamebudget, en dat geld is welbested aan de meerstemmige samenzang van Panda Bear, Geologist en Avey Tare, die steeds beter en zuiverder gaan zingen. Pet Sounds, Beach Boys, het bejubelde soloalbum Person Pitch van Panda Bear – het zijn terugkerende referenties bij het 'nieuwe' Animal Collective, waarin het liedje voor de improvisatie gaat en geen plek meer is voor ontregelend geschreeuw of kakofonisch getetter. Merriweather Post Pavilion is een dromerige, feeëriek plaat zonder zwakke momenten. Maar ik had 'm nog beter gevonden als ze het aangedurfd hadden om de geluidsmix van de liveshow aan te houden en de beats en bassen knalhard over de samenzang heen te gooien in plaats van de liedjes ermee te stutten. Dan had Animal Collective nu al een gooi naar de Plaat van het Jaar (welk jaar eigenlijk?) gedaan, nu is het 'gewoon' de vierde hele goede plaat van Animal Collective en misschien, op termijn, wel hun beste. Het is zeker hun toegankelijkste. KOEN POOLMAN

ARTPOP

## **WILD BEASTS**

Two Dancers (DOMINO/MUNICH)

Wild Beasts is vooral berucht door de falset van zanger Hayden Thorpe. Debuutalbum *Limbo*, Panto (2008) werd met gemengde gevoelens ontvangen – het gegil van Thorpe drukte een wel erg nadrukkelijk stempel op het geluid van de Britten. Op *Two Dancers* is het niet anders, de beste man jengelt er weer lustig op los. Als dit gebeurt in combinatie met het diepe, warme stemgeluid van bassist Tom Fleming is de boel prima in evenwicht, zoals op *All The King's Men*. Is dit echter niet het geval, dan beginnen de gehoorgangen al snel onbedaarlijk te jeuken.

*Single Hooting & Howling* is wat dat betreft exemplarisch – de songtitel vat de inhoud van het nummer zeer treffend samen. Wie voorbij Thorpe's falset luistert, plaatd...hoort een weldoordachte plaat, die desalniettemin weinig wereldschokkends te bDe ieden heeft. Met meer (mannelijke) pit en minder howling zou *Two Dancers* een prachtplaat geweest zijn, nu is het niet meer dan de matig geslaagde aanzet tot een prachtplaat. TOM SPRINGVELD

## 8.2. Le corpus des 'Inrockuptibles'

### Goldfrapp

## Supernature

31/07/2005

Mute / Labels

ELECTRO

Par

**Sylvie Lambert**

Que les oreilles et l'épiderme soient en mode "réception", Goldfrapp livre *Supernature*, le successeur de *Felt Mountain* (2000) et *Black Cherry* (2003), albums respectivement majestueux et enjôleur ayant déjà écrémé les joies et ressorts de l'electro : pour le premier, synthés analogiques traités comme une voix animale, chant mystico-sensuel, violons cinématographiques ; pour le deuxième, beats sexuels pour ripailles des anges, servis par des clips épris de nature (*Lovely Head* du

photographe Wolfgang Tillmans) ou carrément lascifs (le censuré *Train* et *Strict Machine* des graphistes H5). Le tout à l'image de ce groupe à deux faces : Will Gregory, tête compositrice, et la diva à boucles blondes, Alison Goldfrapp, tout aussi céleste qu'allumeuse.

Quid de cette livraison qui, malgré son titre, n'a rien à voir avec le tube de Cerrone (1977), mais avec l'ouvrage sur le surnaturel de Lyall Watson ? Elle s'ouvre sur le single *Ooh La La* avec brève intro crescendo, gimmick tout synthé et ligne de basse années 70 façon *Spirit in the Sky* ou *On the Road Again* qui donnent d'emblée le ton : beat efficace, tendu comme un arc glam-disco, mix précis, ultraspacieux, voix qui entre, bien devant, toute charnelle venue et qui s'incarne ici et là par souffles et ânonnements. Avec le titre suivant, *Lovely 2 C U*, c'est idem, en peut-être plus neutre. On se met alors à penser aux deux précédents albums : mêmes structures ? mêmes ficelles ?

Le titre *Time out from the World* est une révélation : on arrête de courir après la comparaison et ce qui fut. La suite enivre tout autant : *I Wear Your Star*, avec ses claps en contretemps, ses boucles chaudement menées, ses guitares (bannies des deux premiers) qui dégueulent leur verve, ses synthés et cordes en parfait écho et équilibre, ses orgies de "Yeah! Ouh! Oh!" On retrouve ses marques (plutôt celles de *Black Cherry*), on refait le plein d'émoi. Dans la foulée, on se réécoute le tout : décidément, Goldfrapp, c'est comme les chips, une fois qu'on met l'oreille

## Arctic Monkeys

# Whatever People Say I Am, That's What I'm Not

31/12/2005

Domino / Pias

ROCK

Par

**Pierre Siankowski**

Aux jeunes filles qui se demandent s'il est encore possible, en 2006, de tomber amoureux de garçons qui portent en même temps un bas de jogging et des chaussures de ville, on conseille fermement l'écoute du premier album des Arctic Monkeys. Car il y a sur ce disque, en plus de la photo de ce jeune homme au visage luisant et à la cigarette collée au bec (qui doit au moins être un ami du groupe), l'envie de faire aller ensemble des trucs ? ou des enchaînements de trucs ? qui en général ne s'accommodent pas du tout.

Comme par exemple de trouver chevaleresque l'idée de courir vers une fille avec ses Reebok rongées aux mites, pour la supplier de venir manger deux ou trois nuggets au McDo, et la convaincre de monter dans la Ford Mondeo pour aller en boîte ou je ne sais où, d'ailleurs. Voilà, c'est cette vision du monde, belle et paradoxale, que l'on aime dans la musique des Arctic Monkeys, ces quatre ados (19 ans de moyenne d'âge) nés près de Sheffield, à l'endroit où Ken Loach tourna l'un de ses plus beaux films, *Kes ?* qui à sa façon parvenait aussi à trouver du beau là où certains auraient peiné à séparer le bon gros de l'ivresse.

On a parfois oublié de dire ça, au sujet des Arctic Monkeys, préférant parfois mettre en avant le côté groupe qui cartonne en Angleterre grâce aux blogs et machin, et que personne ne connaît encore, mais que tout le monde va connaître . Loin du phénomène, il y a aujourd'hui un disque ? et un très bon disque : son titre rigolo, *Quoi que les gens disent de moi*, ce n'est pas vrai , évoque à merveille l'art du contre-pied que cultivent les Monkeys.

Au résultat, c'est fascinant d'effronterie et de justesse : comme si Mike Skinner des Streets avait posé sa PlayStation au sol pour accepter une invitation de Paul Weller à écrire quelques textes pour la reformation exceptionnelle de The Jam. Les titres sont bien écrits, vite joués, et certains d'entre eux, en plus d'être des singles évidents, sont déjà des miniclassiques : *I Bet You Look Good on the Dancefloor, Fake Tales of San Francisco, When the Sun Goes Down, Mardy Bum*.

On retrouve avec les Arctic Monkeys ce que l'on avait aimé sur le premier album d'Oasis, à l'époque où les frères Gallagher ne s'étaient pas étouffés

avec leurs sourcils : fraîcheur, gouaille, nonchalance et envie de se dire, à l'écoute de certains morceaux, que tout est possible, vraiment possible. Comme par exemple de mettre un jogging avec des chaussures de ville et de tomber les filles.

### Oasis

DON'T BELIEVE THE TRUTH

**Big Brother / Sony**

**ROCK**

Créé le

31 mai 2005

- par

**Johanna Seban**

Pour donner suite à l'indigeste *Heathen Chemistry*, il aura fallu un marathon long de plus de deux ans, et une poignée de faux départs, notamment dûs à la nomination, au poste d'arbitres/producteurs, de Death In Vegas. Et c'est à Los Angeles, non plus avec le fidèle Owen Morris mais avec l'Américain Dave Sardy à la production, que *Don't Believe the Truth*, sixième album d'Oasis, a finalement vu le jour. Non seulement les frérots ne vont pas se séparer de sitôt, mais Oasis est même devenu, plus que jamais, un groupe : chaque membre a en effet participé à la composition de *Don't Believe the Truth*, premier album d'Oasis à dévoiler un père Noël aussi indulgent, complètement détendu de la flûte. Hélas, cette nouvelle répartition du travail est sans doute à l'origine du principal reproche que l'on peut faire à *Don't Believe the Truth* : Noël y chante, bien mais sans éclat, la plupart des meilleurs morceaux, Liam y interprète parfaitement les plus médiocres. C'est peut être là la malédiction d'Oasis : Noël composera toujours cent fois mieux que Liam, lequel chantera toujours cent fois mieux que son frère.

C'est donc lorsqu'ils se réunissent pour *Let There Be Love*, dernier morceau de

l'album, que la magie peut opérer à nouveau. Liam y chante merveilleusement bien les couplets tandis que Noel assure plus calmement le refrain ? à la manière du titre qui, il y a presque quarante ans, achevait le *Sgt. Pepper* des Beatles, partagé à l'époque entre un Lennon bigot et un Macca plus séculier. Pour le reste de l'album, à défaut de lui attribuer le prix de "meilleur disque depuis *Definitely Maybe*" pour lequel le groupe, son label et ses fans semblent concourir depuis quelques semaines à grands coups de déclarations dithyrambiques (les mots "*chef-d'œuvre*" et "*miracle*" ne méritent pas leur place dans cet article), on lui reconnaîtra néanmoins certaines qualités, absentes des trois précédents disques.

On retrouve tout de même quelques morceaux ratés : l'inutile *A Bell Will Ring*, le grotesque *Keep the Dream Alive* ou encore le single *Lyla*. On applaudira en revanche le psychédélique *Mucky Fingers*, le guilleret *The Importance of Being Idle* (dans la veine de l'admirable *She s Electric*), le beau *Love Like a Bomb* et sa valse, ou encore le très drôlement intitulé *Part of the Queue ?* où Oasis reconstruit avec une exactitude déconcertante le son de ses chéris les La s, tout en évoquant le thème, ô combien essentiel, de l'attente à la caisse du supermarché, préalable à l'acquisition d'une brique de lait. Au final, si *Don't Believe the Truth* ne provoquera certainement pas d'hallucinations chez les détracteurs des frères Gallagher, il donnera enfin ? et c'est pas trop tôt ? aux fans d'Oasis quelques raisons valables de faire bravo à la fin du morceau.

### [We Are Scientists](#)

WITH LOVE AND SQUALOR

Virgin /

ROCK

Créé le

31 décembre 2005

- par

## Johanna Seban

Hier, Devendra Banhart a réhabilité la barbe de clochard. Aujourd'hui, We Are Scientists réhabilitent la moustache de papa. Deux de ces trois filous ressemblent un peu à David Seaman, ancien goal de l'équipe d'Angleterre ? c'est peut-être un détail pour vous mais pourtant, ça veut dire beaucoup. Ces trois Américains (du Texas, de l'Utah et de Floride), désormais installés à Brooklyn ? capitale du rock et d'Arnold et Willy ?, sont certainement les moustachus les plus amusants de l'actuelle scène new-yorkaise.

Découverts grâce à une poignée de singles autoproduits, le groupe accouche aujourd'hui d'un premier album intitulé *With Love and Squalor*. Certains crieront au scandale, reprochant à la petite troupe de n'être que le simple pastiche de beaucoup d'autres, mais peu importe. *It's a Hit*, dit l'un de leurs morceaux ? et ça pourrait être valable pour tout l'album. Plus tard, c'est même du côté de la basse capiteuse de The Arcade Fire que va se promener celle du moustachu Chris Cain : sur *Textbook*, les Américains semblent rendre hommage aux Canadiens, des voisins pour lesquels le trio éprouve une réelle fascination. *Nous écoutons également beaucoup le troisième album des Canadiens de Stars, qui apparemment vient de sortir en Europe. Nom d'une pipe, les disques mettent de plus en plus de temps à traverser l'océan. Le courrier n'est vraiment plus ce qu'il était. Autrefois, on avait des bateaux, aujourd'hui tout est une question d'avions, de vols. Et les vols, c'est bien connu, peuvent être annulés. C'est un gros bazar, nous avons peur pour notre groupe.?*

Le bazar, on le trouve surtout dans les vidéos désopilantes de We Are Scientists (sur *The Great Escape*, les trois filous ne font plus qu'un : ils dorment, prennent une douche, draguent une fille et font pipi ensemble ? et c'est beaucoup plus rigolo que Shirley et Dino) ou lors de leurs concerts impeccables, où le trio s'amuse à offrir des versions cocasses du *Be My Baby* des Ronettes avec, à l'intérieur, plein de chœurs chouettes pour tomber amoureux Parlons-en, des amours du groupe, parce que c'est du propre. *Mes premières amours musicales s'appelaient Bon Jovi, Def Leppard, Cyndi Lauper ou Olivia Newton-John. Je ne connaissais que la partie du titre où elle*

chante Let's get physical, physical, physical'. *J'ai eu ces paroles en tête pendant presque dix ans de ma vie, vous imaginez un peu le résultat ?* Mieux que de l'imaginer, on l'écoute aujourd'hui avec joie.

## Kills (The)

# NO WOW

21/02/2005

Domino / Pias

ROCK

Par

**JD Beauvallet**

Des galeux dans *Gala* : insolite vision que celle de VV, sauvageonne boudeuse et sensuelle comme ça ne devrait pas être permis, au bras d'un coquin médiatique dans les pages d'une revue à potins. En la voyant ainsi hors contexte ? loin des habituels cuir noir, lunettes noires, idées noires ?, on aurait pu craindre un assouplissement des règles martiales et rugueuses des Kills. Mais ils ont bien entendu résisté à toute intrusion de la raison.

Pour s'en protéger, les Kills ont même, l'an passé, quitté la terre des hommes pour un enfermement malade dans un studio-asile, dans les tréfonds de l'Amérique. C'est là, dans la frénésie, qu'ils ont donné une suite à leur premier opus, l'incandescent *Keep on Your Mean Side*. Davantage qu'un Compact Disc, leur second album, *No Wow*, est un disque compact. Brut, intense, dense, sans extras, sans gadgets, sans chichis. Quarante minutes, parce que la messe est dite ? et que la messe est noire.

D'ailleurs, signe que ces incurables fanatiques de rock'n'roll n'ont pas sacrifié leur passion sur l'autel de la modernité obligatoire, leur disque est conçu comme un vinyle, avec une progression patiente mais en deux chapitres : une face A électrique et rêche, qui culmine sur le single inouï *The Good Ones*. Une sorte de survol en quelques minutes

vertigineuses d'une fantastique histoire du night-clubbing new-yorkais, qui emprunterait ses guitares méchantes et sa voix fauve au CBGB et ses beats mécaniques au Studio 54 : la rencontre miraculeuse, comme nous le disait l'an passé Laurence Bell, patron de leur label Domino, entre Suicide et Donna Summer Mais la vraie surprise vient de la libération du groupe, et notamment de la voix de VV, sur l'autre face. Au rock austère, cinglant et fiévreux qui a toujours tué chez les Kills, le groupe ose une tonalité plus sereine, presque lumineuse ? irons-nous jusqu'à parler de pop ?

Car c'est bien à des exercices pervers que se livre ce couple torride, l'Américaine mimant l'innocence pendant que l'Anglais brandit un fouet électrique. On y retrouve l'affolante VV raide dans ses bottes qui, comme celles autrefois taillées par Lee Hazlewood pour Nancy Sinatra, sont faites pour la marche, la fugue, à toutes jambes'

C'est frappant en fin de parcours, notamment sur *Rodeo Town* qui, tout en respectant la charte rigoureuse des Kills ? une voix avec un couteau sous la gorge, une guitare exorbitée, une boîte à rythmes menacée de tachycardie ?, élargit le champ des possibles. Quand on entend Hotel parler avec une fougue identique de Giorgio Moroder et du Velvet, on a déjà hâte d'entendre leur futur.

## [Depeche Mode](#)

# PLAYING THE ANGEL

30/09/2005

[Mute](#) / EMI

ELECTRO

Par

**Arnaud Viviant**

C'est au début des années 80 que nous ramène directement le nouvel album, *Playing the Angel*. C'est bien connu, qui fait l'ange fait la bête, et nous voilà avec ce disque comme précipités dans une de ces infernales machines à remonter le temps ; lesquelles sont toutes aussi et surtout, comme chacun le sait, d'infernales machines à démonter le temps.

Et celle-ci est garantie : *Playing the Angel* est certes un disque fait avec des machines, mais avec de vieilles machines. Quel son, à la fois électronique et sale, bourdonnant et scintillant, avec un souffle incroyable ! Le souffle, très exactement, sec et frais comme l'haleine d'un cocaïnomane des années 80. Il semble que, sur ce point, l'apport du producteur Ben Hillier ait été essentiel. Hillier n'est pas très connu, mais il a tout de même réalisé un album de Blur : une référence de sacrés pinailleurs au compteur. C'est visiblement un amateur de musique électronique qui doit écouter plus souvent Pierre Henry que Depeche Mode. Mais Hillier a eu l'idée : il est allé chiner sur Internet les vieux synthétiseurs, les vieilles boîtes à rythmes des années 80, celles que Soft Cell ou Eurythmics utilisaient pour *Tainted Love* ou *Sweet Dreams*. Mais enregistrées avec la technologie mille fois plus perfectionnée d'aujourd'hui, d'où ce sentiment de matière et de souffle.

Le reste, ce sont les chansons de Martin Gore. Ces espèces de vieux blues électroniques sur le thème de la douleur et de la peine. Où, dans la bonne vieille tradition du blues, les métaphores bibliques, vaguement retournées sexuellement, s'enfilent comme des perles. Dave Gahan chante divinement bien, avec sa voix de petit marquis écorché, de cygne noir. Mais loin de sombrer dans la préciosité, le résultat reste toujours confondant de simplicité, avec cette musique faite, comme le blues, d'autant de vides que de pleins.

O temps, suspends ton *Violator* ! Avec *Playing the Angel*, Depeche Mode effectue un saut dans le temps digne d'Austin Powers : *mojo, baby!*

## Antony & The Johnsons

# I AM A BIRD NOW

31/01/2004

Secretly Canadian / Chronowax

ROCK

Par

**Richard Robert**

Il y a deux manières d'envisager le terrassant deuxième album d'Antony & The Johnsons. On peut choisir de s'attarder longuement sur la personnalité et l'apparence dudit Antony, gaillard américain sans sexe fixe, visiblement fâché d'être né dans un chou et bien déterminé à libérer la femme qui est en lui. On peut aussi choisir de fermer les paupières et d'ouvrir grand les oreilles, pour ne plus se concentrer que sur la singulière identité sonore de ce disque.

Car c'est là, au cœur même de la musique, que la nature équivoque d'Antony déploie ses plus beaux atours : ceux d'un crooner androgyne à la voix d'ange déchu, d'un soulman blanc livré à lui-même, explorant sur son piano les mille et un frémissements d'un individu saisi par la fierté et la douleur de se savoir seul au monde. Ce n'est pas qu'Antony manque de compagnie sur ce disque, où se pressent quelques bons amis (Rufus Wainwright, Devendra Banhart), des héros de jeunesse (Lou Reed et Boy George, très digne en bibelot des années 80 fraîchement dépoussiéré) et des soutiens de choix (dont pas mal de têtes chercheuses de la scène new-yorkaise comme Steve Bernstein ou Paul Shapiro). Mais même bien entouré, même ceint d'un fin maillage de cordes ou d'une parure de cuivres, Antony reste cet être nu qui, avec un cran et une pudeur peu communs, ose afficher son sentimentalisme aigu, son émotivité à fleur de peau.

Dotée d'un vibrato qui ne cède jamais à la tentation du trémolo, sa voix s'épanche sans postillonner, avec cette forme suprême d'élégance qui consiste à exprimer les choses simplement et directement, sans effets de

style ni délire fabulateurs. La musique d'Antony, c'est de l'eau de rose empoisonnée et instillée au compte-gouttes dans les veines de l'auditeur. C'est une fleur bleue hérissée d'épines qui, dans un langoureux strip-tease, s'arrache lentement les pétales. C'est un sanglot sec, ou peut-être un sourire légèrement humecté de larmes, enfin quelque chose de fort et d'indéfini à la fois, qui pour le coup fait de *I Am a Bird Now* une véritable perle transgenre. Cette ambiguïté-là, que même la coda orageuse de *Hope There s Someone* ou les cuivres rutilants de *Fistfull of Love* ne sauraient résoudre, est la plus belle signature qu'Antony, ni homme ni femme mais peut-être bien oiseau, pouvait apposer au bas de ce magnifique ouvrage.

## Kasabian

### Empire

31/08/2006

Sony / BMG

ROCK

Par

**Joseph Ghosn**

Rarement un groupe aura été aussi modeste et prétentieux à la fois, grandiloquent et timide, comme s'il était fait de contradictions permanentes. On pourrait croire que Kasabian est bien l'une de ces formations grande gueule dont l'Angleterre a le secret. Ce serait aller un peu vite en besogne et, surtout, négliger tout ce qui fait de ce groupe l'un des plus électrifians de la Grande-Bretagne des années 2000.

Au moment de leurs premiers singles, la musique de Kasabian évoquait le temps présent, à l'aide d'un mystérieux son cramé, mais convoquait en même temps les fantômes de deux ou trois aînés, les Stone Roses, les Happy Mondays, Primal Scream. Ceux-là même qui avaient su conjuguer la flamboyance et l'instantanéité de la pop avec l'énergie implacable des raves et des clubs remplis à ras bord d'acides. Kasabian était de cette trempe, mais en plus voyou encore, en plus finaud peut-être. Car là où ses aînés s'étaient vite grillé le cerveau, on sentait chez Kasabian l'existence d'un système immunitaire autrement plus efficace et salvateur.

Ce qui est chose faite en 2006 avec la sortie d'un deuxième album, *Empire*,

qui ouvre une nouvelle piste pour mieux comprendre ce qui anime ce groupe : la remise en question et le renouvellement. Là où le premier album était un bouillonnant exercice de rock indie génialement foutu, celui-ci va chercher ses racines ailleurs et plutôt du côté des années 70. Mais pas n'importe lesquelles : ni celles du punk ni celles du rock progressif, mais plutôt celles du metal, de Led Zeppelin ou Black Sabbath et éventuellement celles des deux meilleurs albums des Rolling Stones (*Sticky Fingers* de 1971, *Exile on Main Street* de 1972).

Kasabian pourrait occuper la place laissée vacante par Oasis qui, décidément, n'arrive plus à écrire les hymnes voyous qui peuplaient ses premiers disques. Sans doute, les frères Gallagher, à gagner trop d'argent, ont-ils perdu la voix de la raison, et celle de la rue en même temps. Kasabian semble, tout au contraire, conserver une approche de la pop née dans les pubs. Pour autant, le duo Pizzorno/Meighan n'a pas encore pleinement réussi à dompter tout ce qui faisait la force d'Oasis. Il a réussi à en retrouver l'énergie et l'exaltation, mais n'a pas encore pleinement atteint le même sens de la formule pop, de l'écrin mélodique qui touche instantanément le ventre. Finalement, en ne parvenant pas encore à cette universalité pop que les frères Gallagher avaient synthétisée le temps de quelques disques (deux, peut-être trois), Kasabian pourrait bien demeurer un phénomène insulaire, exclusivement anglo-anglais.

## I'm From Barcelona

### Let Me Introduce My Friends

30/09/2006

Labels / EMI

ROCK

Par

**Johanna Seban**

A ceux qui ne l'auraient pas encore lu ailleurs, on apprendra tout de suite ceci : les vingt-neuf membres de I'm From Barcelona sont aussi espagnols qu'Amadou & Mariam : ils pourraient être le groupe préféré de Henrik Larsson, joueur de football suédois qui jouait au FC Barcelone, puisqu'ils viennent en réalité de Suède (et plus précisément de Jonkoping), tout comme les gus d'Architecture in Helsinki venaient en réalité d'Australie et ces fouines de Blérots De Ravel venaient en fait des Yvelines (et non de

Ravel dans la Drôme). Cette toute scandinave troupe de joyeux lurons, donc, tire son nom d'une réplique de John Cleese, dans la série culte anglaise *Fawlty Towers* des années 70. Par ailleurs, *I'm From Barcelona* est bel et bien constitué de vingt-neuf membres, soit cinq de plus que les *Polyphonic Spree*, sept de plus que *Les Choristes* et vingt-huit de plus qu'Albert Hammond Jr., le guitariste des *Strokes*, qui, cet hiver, se lance dans une carrière solo.

Vingt-neuf membres suédois donc, ça fait beaucoup de noms pleins de consonnes, de trémas sur le o et de petits ronds sur le a , et surtout, la certitude pour les tourneurs de remplir la Boule Noire sans grande difficulté ? au moins, sa scène. Les *Polyphonic Spree* peuvent dormir tranquilles. En dehors de l'aspect numérique et d'un amour évident pour les mélodies douces, peu de choses réunissent les deux troupes : là où les Américains ont tendance à proposer une version un tantinet lyrique, flamboyante, de la pop, les Suédois en offrent une variante plus simple, pas frimeuse, élémentaire mais efficace.

*I'm From Barcelona*, c'est une chorale d'amis, élevée aux *Beach Boys*, *Flaming Lips* (avec qui elle pourrait prochainement partir en tournée) mais aussi adepte de P-Funk, que l'on découvre, le temps d'une douzaine de pop-songs futées, qu'on conseillerait volontiers à un ami fatigué.

De l'amusante *Collection of Stamps* à *Rec & Play* en passant par le tubesque *We re from Barcelona* ou *Oversleeping*, qui n'a rien à envier aux trop méconnus singles pop de Beulah, c'est trois cents pilules de magnésium qu'on se prend en pleine face à l'écoute de *Let Me Introduce My Friends*. Un premier album qui ne se contente pas de garantir un moment agréable à son récepteur : comme ceux de Ben Kweller ou des Canadiens d'*Islands*, il vient confirmer le chouette, si ce n'est grand, cru de cette année 2006 : douze mois drôlement riches en délices pop.

## Sonic Youth

# Rather Ripped

30/04/2006

Geffen / Polydor  
ROCK

Par

**Joseph Ghosn**

Sonic Youth, depuis ses débuts, n'a guère changé de formation et, surtout, n'a jamais vu périlcliter sa créativité et son impact sur le monde du rock. Et *Rather Ripped*, le nouvel album de la troupe, est une véritable petite renaissance musicale. Ce disque, c'est une fontaine de jouvence qui s'écoute comme l'album pop que Kim Gordon (bassiste et chanteuse), Thurston Moore (guitariste et chanteur), Lee Ranaldo (guitariste et chanteur occasionnel) et Steve Shelley (batteur), tous quasi quinquagénaires, n'avaient jamais réussi à pleinement enregistrer auparavant. Sans doute n'étaient-ils pas assez vieux pour ça : les morceaux de *Rather Ripped* donnent ainsi l'impression d'être de petits diamants travaillés et dépolis avec patience, comme s'ils étaient le résultat d'années de perfectionnement et d'un sens aigu de l'instantanéité, de l'immédiateté de la pop. Des déflagrations comme *Do You Believe in Rapture*, *Incinerate*, *Lights out*, *Sleepin' around* ou *Turquoise* peuvent facilement figurer parmi les morceaux les plus enivrants de l'année, toutes catégories confondues.

Sur *Rather Ripped*, le groupe redevient un quartet, après le départ récent de Jim O'Rourke, présent dans la troupe depuis la fin des années 90, d'abord en tant que producteur puis comme musicien (guitariste, bassiste) à temps complet. Retrouver la formule de départ a en tout cas été l'occasion d'accoucher d'un album aux tonalités moins sombres que précédemment, comme si le groupe avait ouvert en grand les fenêtres de son studio et laissé passer un peu plus de lumière que d'habitude. Un disque qui parle moins de politique que d'histoires amoureuses, moins de Bush que des banlieues de *Desperate Housewives*.

Surtout, Sonic Youth semble désormais avoir trouvé un équilibre entre ses différentes facettes, des plus expérimentales aux plus pop. Thurston Moore, par exemple, continue de faire vivre son propre label, Ecstatic Peace, sur lequel il sort ses groupes préférés du moment, et pour lequel il vient de signer un contrat de distribution avec Universal, notamment pour les artistes les plus rock. Pour Sonic Youth, tout se passe désormais comme

si le groupe avait dissocié ses deux personnalités les plus marquées : d'un côté la musique improvisée et expérimentale, et de l'autre les morceaux plus pop ou davantage ancrés dans une facture rock classique.

## Roots (The)

# Game Theory

31/08/2006

Barclay / Universal

RAP / SOUL

Par

**Pierre Siankowski**

Il suffit de jeter un œil sur le très récent *Block Party* de Michel Gondry dans lequel les Roots assurent humblement le rôle de backing band pour les peintures sélectionnées par Dave Chappelle (Kanye West, Erykah Badu, Mos Def, Common, les Fugees') ? pour se rendre compte que peu de groupes sont aujourd'hui au niveau de complétude atteint par la clique emmenée par le gros uestlove (proclamé meilleur batteur du monde par le bon Jay-Z, qui l'embarque régulièrement en tournée et a recruté les Roots sur son label Def Jam).

Compacts, collectifs et remuants, les Roots possèdent désormais un fonds de commerce d'une valeur rare, qui les place en héritiers des Sly & The Family Stone ou autres Gil Scott-Heron. Le seul petit souci, c'est qu'au-delà de cette facilité à prendre leurs auditeurs par les pieds, nos amis de Philadelphie semblent peiner légèrement au niveau du songwriting, ces derniers temps. Ce que laisse penser en tout cas *Game Theory*, qui après un départ plutôt canon ? avec quatre titres (*Dillitastic Vol Won(derful)*, *False Media*, *Game Theory* et *Don't Feel Right*) qui s'enchaînent avec une classe folle ? a tendance à se mettre un poil en pilotage automatique, moins inventif que *The Tipping Point*, glissant au fil des morceaux sur un groove syndical peu surprenant (écouter pour s'en persuader le morceau *Long Time*, qui porte assez bien son nom). On vous conseillera plutôt de vous jeter sur un billet pour le prochain concert français du groupe.

## Regina Spektor

# Begin to Hope

30/06/2006

Sire / Warner

ROCK

Par

**Stéphane Deschamps**

Au dos de la pochette de *Begin to Hope*, les graphistes ont fait les malins, transformant l'appellation Regina Spektor en Re-Spekt. On s'empresse de qualifier : maximum Re-Spekt. Un quasi pseudo de rappeuse, pour une chanteuse il est vrai plus proche des gouailleuses enragées du hip-hop que des mamies rangées du folk-rock (Joni Mitchell, Carole King) auxquelles elle fut parfois comparée. Une rappeuse au piano.

Découverte il y a deux ans avec l'album *Soviet Kitsch*, Regina Spektor est ce qu'il est convenu d'appeler une chanteuse, dont la voix est un instrument sans limites. Une femme-voix, torrent d'énergie, d'intelligence et d'histoires canalisées dans un gosier en forme de volutes et de chausse-trappes. Une chanteuse rare, à la fois expérimentale et catchy, instinctive et virtuose, excentrique et magnétique.

Faute de mieux : une Björk russe-new-yorkaise ; une Kate Bush pour nous les jeunes ; qui chante et joue du piano comme la fille de John Cale, mais en plus sexy, plus pétulant, plus intense. Tombée du nid anti-folk (voire punk-jazz) où elle a grandi, Regina Spektor revient avec un album à la fois parfait sur le fond (le piano et le chant) et frustrant dans la forme (la production). 50 % piano 50 % synthétique, les orchestrations de *Begin to Hope* frôlent trop souvent la banalité. Mais ce n'est pas de leur faute, c'est parce que Regina Spektor semble définitivement trop douée pour le format pop-rock.

Regina Spektor n'est jamais aussi bonne que seule au piano, en autarcie, intensément follasse dans son monde fantastique plutôt que diluée dans le nôtre. Et c'est ainsi qu'on la retrouve sur *Mary Ann Meets the Gravediggers*, indispensable compilation de titres extraits de ses trois

premiers albums (avec en prime vingt minutes de très belles images sur un DVD). A peine mentionnée dans la discographie de Regina Spektor, cette compilation renversante sera sans doute aussi dure à trouver que les albums dont elle est issue, mais ça vaut le coup de chercher.

## Beck

# The Information

30/09/2006

Interscope / Universal

ROCK

Par

**Pierre Siankowski**

On classera sans hésiter le dernier album du blond de Los Angeles, *The Information*, parmi ses meilleurs, juste derrière *Odelay*, *One Foot in the Grave* et *Mellow Gold*. Produit par Nigel Godrich, jusqu'ici responsable des disques de Beck les plus apprêtés (*Mutations*, *Sea Change*) sans être forcément les plus attachants, *The Information* est certainement l'un de ses albums les plus ambitieux, qui s'est échafaudé selon des règles bien précises. *Je voulais retrouver l'esprit foutoir de mes débuts??* dit Beck. Nigel Godrich, qui dès 2004 avait convoqué des musiciens de studio renommés repérés du côté du soul-man Bill Withers pour entamer les sessions du disque, renvoie ses hommes dans leurs pénates assez vite.

Beck enregistre donc *Guero* en compagnie des Dust Brothers et ne retrouve Godrich que dans le courant de l'année 2005. Celui-ci a gardé dans sa besace les sessions des types de Bill Withers, auxquelles il décide d'en ajouter d'autres, le tout constituant une sorte de banque de données pour la réalisation de *The Information*. Beck appelle auparavant, sur les conseils de Godrich, des amis musiciens proches, parmi lesquels Justin Meldal-Johnsen, Roger Manning Jr., l'excellent Jason Falkner ou encore le scratcheur fou DJ Z-Trip. Tous se retrouvent en studio chez Beck et mettent en boîte les sessions qui constitueront le corps du disque. Godrich les enregistre sur plusieurs vinyles.

Le travail de Meccano peut alors commencer pour Beck et Godrich. Par

exemple, alors que Beck s'était juré de ne plus fricoter avec le hip-hop, suite à *Loser*, Godrich réussit à le convaincre d'y revenir. Décontracté, Beck peut dès lors entamer, en compagnie de Godrich, le travail de reconstitution du bazar bizarre qui traîne dans sa tête.

Dès le titre d'ouverture, *Elevator Music*, sorte de voyage vertical qu'on effectue les yeux rivés sur la poulie sans comprendre comment tout ne s'est pas encore écroulé, le ton est donné. C'est un Beck au sommet de sa forme qui est parmi nous. Ce que confirment *Think I'm in Love*, sa ritournelle désabusée *Strange Apparition*, son déguisement stonien sur *Nausea* ? ce tube incontournable qui vous ferait acheter n'importe quelle bassine en plastique mou ?, *No Complaints*, qui donne envie de traverser la ville de son choix à dos d'âne, *1 000 bpm*, qui se rappe dans les cabines de salle de bains les plus désuètes de l'univers, et surtout *The Horrible Fanfare*, qui, campé sur le beat gainsbourrique de *Requiem pour un con*, invente une musique de lendemain d'on ne sait trop quoi, parfois assez inquiétante, comme inventée par un *Brian Eno* en laine polaire qui se serait soûlé la veille avec *A Silver Mt. Zion*. Bref, *The Information* est un disque dans lequel on s'amuse vraiment à déambuler, qui n'est pas accueillant ou déroutant pour de faux, comme certains pourraient encore le croire.

## Raconteurs (The)

# Broken Boy Soldiers

30/04/2006

Beggars / Naïve

ROCK

Par

**Pierre Siankowski**

Dire que l'on a attendu le disque des Raconteurs n'est pas un euphémisme. L'an passé, alors que l'on rencontrait Brendan Benson pour son album perso, celui-ci ne nous avait rien lâché, sourire aux lèvres, laissant monter la pression. Quelques semaines plus tard, le *NME* enchaînait : *La réponse de Detroit au grunge de Seattle.* ? L'écoute du disque, forcément goulue, n'a pas déçu. *Steady as She Goes*, le morceau qui ouvre l'album, nourrit immédiatement le disque de sa belle luminosité et fixe l'alchimie trouvée par White et Benson : le premier apporte son songwriting précis et

électrique, et le second son goût pour les arrangements millimétrés. Que le disque s'éloigne ensuite vers les influences qui marquent l'ensemble du groupe (Led Zep pour *Broken Boy Soldier*, Love sur *Intimate Secretary*, les Who dès les premières mesures de *Store Bought Bones* et le grand Lennon du Plastic Ono Band quand s'enroule et se déroule l'excellent *Blue Veins*) ne change absolument rien à cette organisation. Pop et puissante, et plutôt organique au final, la musique des Raconteurs ouvre à elle seule une brèche dans le rock américain d'aujourd'hui : pour y laisser pénétrer le soleil.

## Yeah Yeah Yeahs

# Show Your Bones

31/03/2006

AZ / Universal

ROCK

Par

**Thomas Burgel**

Le désir est grossièrement surjoué sous une loupe, le plaisir devient une suante gymnastique, un sport de combat : rutilante machine à tubes internationaux, *Show Your Bones* est un album de porn-pop qui commence, avant tout, par montrer ses formes les plus putassières. Aussi brutal et primitif que *Fever to Tell* (2003), le deuxième album des trois New-Yorkais est également, paradoxalement, beaucoup plus pop.

Lourdement radiophonique, il choisit d'effacer la fine frontière séparant sex-appeal élégant et racolage salope : la vulgarité, assumée, conceptuelle et revendiquée, est aussi un art et les New-Yorkais, décidés à surpasser les vertigineux chiffres de vente de leur premier album (2 millions environ dans le monde), en font un très subversif cheval de Troie. D'où les déchirements vocaux et miaulements rauques d'une Karen O, lorgnant désormais très clairement vers Joan Jett (et, en termes capillaires et avec quelque courage, vers Mireille Mathieu), les batteries martiales et hygiéniques, les riffs aux traits très épais ou guitares trash-mais-propres, et quelques hallucinants synthés, superposés au reste comme un maquillage péripatéticien (*Honey Bear*, excitante folk-song électrocutée)

Mais, entre art punk pour les masses (l'excellent single *Gold Lion*) et hard-rock pour fashionistas, entre acidité d'un groupe sans basse et grandes mélodies bubble-gum, que les morceaux soient des pénétrations en coups de boutoir (*Fancy*, le très eighties *Phenomena*) ou qu'ils palpent un peu moins brutalement les chairs (l'agile *Cheated Hearts*, les très beaux *Dudley* ou *Turn Into*), surgit pourtant toujours une certaine jouissance, un peu gênée. Très subversif, *Show Your Bones* tient un équilibre précaire et passionnant entre deux mondes : honteux comme la masturbation, mais tout aussi bon.

## Phoenix

# It's Never Been Like That

30/04/2006

Virgin /

ROCK

Par

**Johanna Seban**

Aujourd'hui, il faut un peu plus d'une demi-heure pour faire le tour du nouvel album de Phoenix. Très exactement trente-six minutes et cinquante-neuf secondes parfaitement jubilatoires. Elles commencent avec un *Napoleon Says* détonant, le genre de chanson qui ferait se réveiller le bassiste des Tindersticks avec la grosse patate. Elles continuent avec ce qui peut sans doute être considéré comme une des pop-songs les plus rayonnantes confectionnées par des petits Français : avec *Consolation Prizes*, Phoenix mélange des bouts de Smiths, des bouts de Strokes et même des bouts de Cindy Lauper, et il va y avoir du sport sur les dance-floors jusqu'à la fin de l'été.

Il faut ensuite écouter les couplets gigotant de *Rally*, répéter *It's Never Been Like That* huit fois de suite sans reprendre son souffle sur le déjà classique *Long Distance Call*, penser très fort dans son cœur aux géniaux Kings Of Leon sur *Courtesy Laughs*, saluer l'instrumental et pourtant si parlant *North* (cousin à guitare de *La Ritournelle* de Sébastien Tellier), applaudir, tout du long, la voix, sexy et plus décomplexée que jamais, de

Thomas Mars qui, comme l'explique si bien Christian Mazzalai, n'hésite plus désormais à *raconter nos histoires à tous*'.

## Knife (The)

# Silent Shout, An Audio Visual Experience

13/03/2007

/

ROCK

Plongée dans l'univers étrange et inquiétant des fines lames de l'électro pop suédoise.

Par

**Géraldine Sarratia**

Souvent sous-estimé, ou brocardé en raison de leur goût pour les synthés 80 un poil dégoulinants, le duo de frangins suédois The Knife (Karin et Olaf Dreijer) produit une musique étrange, inquiétante, mix d'influences aussi diverses que Laurie Anderson, la techno synthétique début des années 90 ou encore Björk. Leur production ambitieuse et singulière connaît pourtant de nombreux *aficionados*, du hip-hop français Tacteel à Justin Timberlake, qui pourrait faire appel à eux pour son nouvel album. Plus qu'un simple projet musical, The Knife se conçoit davantage comme une expérience totale, qu'il faut aussi appréhender visuellement. Avec l'artiste vidéaste Andreas Nilson, le groupe a bâti un univers à sa mesure, graphique et chaotique, que l'on pourrait situer au croisement de David Lynch, du *Locataire* de Polanski et des collages de Linder Sterling. Ce double CD/DVD propose un enregistrement audio et vidéo du groupe live, sur ses terres de Gothenburg, avec Jay-Jay Johanson en guest-star. Statique, très sombre, la performance est un peu ennuyeuse : le duo y joue masqué, sur bandes, en combinaisons rétro-futuristes.

Les onze vidéos recèlent heureusement quelques trésors tels le barré et flippant *Silent Shout*, déambulation hallucinée dans des terres glaciales et des textures organiques peu rassurantes. *Pass this on*, interprétée par une chanteuse blonde dans un karaoké nordique vaut elle aussi le détour. Mais on conseillera de commencer le visionnage par le bonus, *When I found The Knife* : une petite vidéo en forme de conte enfantin dégénéré qui met en

scène un lapin, représentant de leur label Rabid Records, parti à la rencontre du groupe pour les signer. The Knife, ou le retour du refoulé ?

### The Tellers

HANDS FULL OF INK

62TV / V2

ROCK

**Sincère, mélodique et prometteur, le premier album de The Tellers, jeune duo wallon à suivre.**

Créé le

13 novembre 2007

- par

**Johanna Seban**

Pauvres Tellers : ils ont tout pour éveiller les soupçons. Jeunes, ils font de la guitare, portent des jeans un peu trop slim pour leurs maigres gambettes et, comme mille autres formations de leur génération, sont tombés sur les fesses il y a quelques années en entendant le premier album d'un illustre groupe anglais dont ils ne supportent aujourd'hui plus la comparaison. On leur a promis de ne pas mentionner le nom du groupe en question, aussi se contentera-t-on d'évoquer ici la similitude incontestable entre leur musique et celle d'un duo séparé il y a trois ans, dont le leader n'a cessé depuis de squatter la une des tabloïds.

Pourtant, on vous le dit d'emblée, The Tellers méritent bien plus que cet honorable parrainage : après un maxi paru il y a quelques mois, ils dévoilent aujourd'hui, sur leur premier album intitulé *Hands Full of Ink*, un véritable sens mélodique et une quête authentique de la jolie pop-song, tous deux symptomatiques de la chaleureuse demeure belge qui les héberge (62 TV Records, maison de Girls In Hawaii, Malibu Stacy ou Austin Lace).

Surtout, ils laissent désormais entrevoir une tendance à préférer, à la sobriété folk de

leurs débuts, des orchestrations pop soignées (*Hugo*) et des mélodies plus abouties (l'harmonica dylanien de *He Gets High*), continuant d'évoluer dans l'étonnante barque acoustique qui les transporte depuis toujours. Dévoilant par ailleurs un anglais impeccable (le chanteur est à demi-britannique), The Tellers pourraient bientôt devenir les heureux protégés des médias anglo-saxons. Ceux-là le méritent.

### [Bravery \(The\)](#)

THE SUN AND THE MOON

Mercury / Universal

ROCK

**Retour flamboyant des New-Yorkais en noir : moment de bravitude.**

Créé le

30 juin 2007

- par

**Johanna Seban**

Il y a douze ans, Joey Starr et Kool Shen se demandaient ce qu'on attendait pour foutre le feu. Les années ont passé et, avec elles, un cortège de pyromanes inspirés. Ces derniers semestres en particulier, le rock, ravi de fêter son retour, a connu autant d'incendies qu'un champ andalou au mois d'août (Hard-Fi, Kaiser Chiefs, The Cinematics...). Dans cette nouvelle famille d'artistes grandiloquents, les New-yorkais de The Bravery étaient apparus il y a deux ans comme de nouveaux petits jeunes tout de noir vêtus et bien décidés à remplir les stades et faire hurler les kids. A New York, ils allaient rapidement imposer une quantité de gros refrains frimeurs semblables à ceux qu'avaient déballés, à Las Vegas, les Killers, allumant ainsi ce qui aurait pu ne rester qu'un sympathique feu de paille.

Erreur d'appréciation : enregistré avec le producteur Brendan O'Brien, un habitué du gros son qui tâche (Pearl Jam, Limp Bizkit), *The Sun and The Moon* évite le gouffre classique du second album. Le soleil a rendez-vous avec la lune, et la lune est là dès le

second morceau (le lancinant *Believe*). Mieux encore, le disque dévoile un songwriting plus raffiné (*Tragedy Bound*), très anglais (la jolie *Angelina*) et qui ne craint pas de titiller les gambettes (*Fistful of Sand*). C'est encore le bal des pompiers et plus que jamais on y danse.

### [Architecture In Helsinki](#)

PLACES LIKE THIS

Polyvinyl / V2

ROCK

**Architecture In Helsinki brouille les limites de la pop pour rebondir plus haut que les kangourous.**

Créé le

21 août 2007

- par

**Noémie Lecoq**

Affublés d'un nom structural, enneigé et, il faut bien l'avouer, assez peu sexy, ces Australiens cachent bien leur jeu et s'amuse comme des fous du choc thermique qu'ils provoquent à coups de percussions des Caraïbes, cuivres en rafale, synthés eighties et cris de guerre inévitables ("hayaya wouh wouh" et autres "boum tada tada tada"). L'exotisme n'est qu'une question de point de vue : Cameron Bird, fondateur à l'imagination aussi débordante que celle d'un enfant hyperactif de 6 ans, a choisi la capitale de la Finlande pour évoquer un lieu abstrait, propice à des divagations qui commencent toutes par : "Il était une fois, dans un pays fort, fort lointain..."

Après trois albums, dont un de remixes, le songwriter central du groupe décide de

s'installer à New York pour de nouvelles aventures. Il envoie des squelettes de chansons aux cinq autres, restés en Australie, qui explorent les sons de tous les instruments qui ont le bonheur de tomber entre leurs mains – peut-être une trentaine, ils ne comptent même plus. Vient ensuite le moment où chacun abat ses cartes, surtout atouts : de la pop-song illuminée (*Debbie, Hold Music*) au hip-hop dur à cuire (*Feather in a Baseball Cap*), des sauts de kangourous (*Same Old Innocence*) aux câlins de koalas (*Underwater*), ces points de vue multiples restent unis par la spontanéité et le fun. Bonne pioche.

## [White Stripes \(The\)](#)

### ICKY THUMP

31/05/2007

[XL](#) / **Beggars**

**ROCK**

**Comme il paraît loin, le temps où les White Stripes jouaient du rock comme deux enfants oubliés dans une confiserie après l'heure de la fermeture.**

Par

**Stéphane Deschamps**

A l'époque, celle de leurs trois premiers albums, Jack et Meg White habitaient à Detroit (Michigan), ils s'habillaient pareil, ils se ressemblaient comme des jumeaux, ils se disaient frère et sœur, ou mari et femme, et paraissaient vivre et s'épanouir en autarcie, seuls contre le monde. Hansel et Gretel en Amérique, semant des petites chansons de garage-pop bluesy pour baliser le chemin – et le montrer aux autres. Et puis, en 2003, avec *Elephant*, leur quatrième album, les White Stripes ont trouvé la maison en pain d'épices. Au fronton était inscrit : *Seven Nation Army*. Un tube énorme, une chanson entrée dans le domaine public, qui a transformé Jack et Meg White en icônes de la culture pop officielle. Après *Seven Nation Army*, les White Stripes auraient pu acheter la maison en pain

d'épices, et tout le quartier.

Jack a préféré déménager à Nashville (Tennessee) dans la rue des stars de la country, pendant que Meg mettait le cap sur Los Angeles (Californie). Les White Stripes ont dix ans. Dans la vie de ces deux grands enfants, ça commence à faire, voire à faire peur. Les White Stripes ont enregistré *Icky Thump* à Nashville, capitale de la musique country. Pourtant, *Icky Thump* n'est pas un album country. C'est même, paradoxe, l'album le moins country des White Stripes. Selon Brendan Benson des Raconteurs, c'est un album de rap (ça va Brendan ?). Selon nous, c'est l'album le plus éclaté et progressif des White Stripes.

Pour la nouveauté et l'anecdote, on y entend de l'orgue, de la trompette mariachi et de la cornemuse. Mais surtout, on y entend, jusqu'à devenir sourd, des riffs de guitare hardos cramoisis et sursaturés. Quelques morceaux rappellent les coups de sang, de foudre et de fouet des débuts du groupe. D'autres, plus nombreux, surlignent d'un trait rageur les relations sadomasochistes qui lient passionnément Jack White et sa guitare. De plus en plus, les White Stripes sonnent comme un improbable duo de hard-rock vintage, tendance Led Zep ou AC/DC.

Agressif, excessif, exacerbé, mais aussi tempétueux, nerveux, fiévreux. Minimalistes, mais ils font le maximum. Orgie sèche, *Icky Thump* n'est peut-être pas le meilleur album des White Stripes – ils ont perdu en route un peu de candeur et de fulgurance mélodique. Juste une autre facette, saisie à vif et au fer rouge, d'un groupe qui sait élargir sa palette sans s'emmêler les pinceaux, fidèle à son éthique. Encore plus rouge, encore plus noir. En somme, après dix ans d'existence, les White Stripes sont toujours un bon groupe, voire un groupe bonbon. Cette fois-ci, au poivre.

## [PJ Harvey](#)

# WHITE CHALK

25/09/2007

Island / Universal

ROCK

**D'une voix nouvelle et sans guitare, PJ Harvey fait plus que se réinventer : elle signe un chef-d'œuvre.**

Par

**Christophe Conte**

Quinze ans après avoir introduit la guitare-rasoir à six lames et ce chant de muqueuses enflammées qui constituaient *Dry*, son premier album, PJ Harvey est à nouveau vierge. Blanche comme la craie (*White Chalk*), mais toujours aussi coupante et dépolie que l'ardoise. Composé quasi intégralement au piano – instrument qu'elle touchait ici pour la première fois –, ce neuvième album ne repose pas uniquement sur ces histoires d'outillage et de baptême, mais il leur doit une grande part de sa beauté à la fois farouche et solennelle.

Autant son prédécesseur *Uh Huh Her* était raide et ingrat, autant celui-ci est vallonné et charmeur, malgré une approche pas des plus tranquilles. Drôle de sensation notamment sur l'introductif *The Devil*, sa cadence martiale et son chant de cristal fêlé, au passage duquel on boit sa honte d'avoir songé un instant à Mylène Farmer. Cet effroi vite réprouvé, *Dear Darkness*, avec la belle voix de Jim White (Dirty Three), expose plus nettement les arguments sensibles et sensitifs de ce court album (trente-quatre minutes) essentiellement constitué de ballades – attention, pas de promenades.

Magnifié par la production toute en matières explosées de Flood et de l'inamovible John Parish, *White Chalk* a beau se dispenser d'électricité, son intensité n'en reste pas moins palpable, d'autant que les hésitations du piano en renforcent le caractère indocile. PJ Harvey ne s'est pas subitement transformée en Carole King et son écriture refuse toujours l'orthodoxie en empruntant des déviations personnelles, d'où cette impression de monument chancelant qui accompagne chaque morceau.

Car ce disque, à écouter dans un rapport exclusif, se révèle l'une des expériences les plus monumentales que l'on puisse vivre avec deux oreilles et peu de passion au milieu. Polly la revêche n'a jamais si bien chanté, presque apaisée de ne pas avoir à se saigner les cordes, rappelant au détour d'une intonation ses glorieuses aïeules du folk anglais, les Bridget St. John, Vashti Bunyan ou Ann Briggs. Malgré ce vague écho, et quelques points de rattachement (Kate Bush ?), *White Chalk* s'avère une œuvre unique d'une fille unique – qui sur l'instant s'élève à des niveaux où personne ne viendra la déloger cette année. Et avant bien longtemps.

## Queens of the Stone Age

# ERA VULGARIS

31/05/2007

Interscope / Polydor

ROCK

**Le soleil cogne fort, ce matin de février à Los Angeles.**

Par

**Géraldine Sarratia**

Les traits tirés, Josh Homme nous accueille dans sa chambre du luxueux et légendaire Roosevelt Hotel. Le matin-même, à l'aube, le géant rouquin (1,93 mètre) leader de Queens Of The Stone Age a apporté la touche finale à son nouvel album, *Era Vulgaris*. Un disque très attendu de ce groupe révélé grâce à l'immense *Songs for the Deaf* (2002), consacré par le dantesque *Lullabies to Paralyse* (2005), et dont chaque album sonne comme un nouveau défi à relever.

Grâce à ce côté chef de meute, juste et autoritaire, Josh Homme a réussi à faire de son groupe l'un des plus passionnants de la dernière décennie. Un groupe qui n'en fait qu'à sa tête, joue fort et bâtit, album après album, une œuvre puissante et foisonnante, capable de combler aussi bien les fans

hardcore que le grand public. Du jamais vu depuis le crash prématuré de Nirvana. La comparaison s'arrête là, un fossé semblant séparer la fragilité christique de Cobain et l'hédonisme solide et assuré de Homme. Josh Homme a ce côté terrien que rien ne semble pouvoir déboulonner.

Josh Homme a formé Queens Of The Stone Age sur les cendres de Kyuss, son légendaire ancien groupe, tête de proue du stoner-rock ("rock défoncé"). Ce sous-genre metal, puissant et répétitif, calibré pour les scorpions et les coyotes du désert de Palm Springs, puise ses racines dans le rock psychédélique et acide de la fin des années 60 et ses évolutions metal et hard-rock des années 70. Le nom fait à la fois référence aux hautes doses absorbées par les membres du mouvement et au caractère hypnotique de la musique.

Plus dark et compact, *Era Vulgaris* se pose aujourd'hui en digne successeur de *Lullabies to Paralyse*. Pour l'enregistrer, Homme s'est enfermé pendant onze mois avec Chris Gross, producteur légendaire du desert rock, et l'ingénieur du son Alain Johannes. Côté guests-stars, on compte Julian Casablancas, Trent Reznor (pour un titre finalement pas sur l'album) ou Mark Lanegan des Screaming Trees. Décontenancé à la première écoute par l'apparente simplicité du disque, on se laisse vite conquérir par sa puissance monstrueuse, presque inhumaine.

A l'image de *Sick, Sick, Sick*, premier single outrancier, monté sur un riff découpé à la tronçonneuse, cet *Era Vulgaris* est un disque menaçant et musculeux. Les guitares rugissent, les riffs s'emboîtent à toute vitesse, renfermant des breaks pop totalement inattendus et virtuoses (*Battery Acid*). Seules *Suture up Your Future*, très Led Zep, ou *Make It Wit Chu* donnent une touche plus pop au disque. Cette dernière était initialement chantée par PJ Harvey et figurait sur les *Desert Sessions*, ces albums-rencontres géniaux où Homme convie musiciens et amis. "Ce que j'aimerais vraiment, maintenant, c'est faire une session avec toutes mes copines : PJ Harvey, Brody Dale, Samantha Maloney..." Un vrai casting de reines.

Yelle

## POP-UP

11/09/2007

Source Etc... / EMI

ELECTRO

**Avec son premier album, Yelle la Bretonne fluorescente confirme tout le bien qu'on pensait d'elle, en ouvrant la voie à une pop poreuse.**

Par

**Pierre Siankowski**

Le voilà enfin, ce premier album de Yelle, cette jeune et jolie Bretonne poussée aux fesses par un premier single qui fit longuement débat dans le sous-sol du Paris Paris (rapport à un début de clash de sous-préfecture avec Cuizinière de TTC) et qui, l'espace d'un clip, ressuscita l'immense Gérard Vivès (*Les Filles d'à côté*, AB Productions, respect). Un disque qui brille (fluo) d'entrée avec *Ce jeu*, titre jouissif et d'une rare élégance, qui d'emblée fixe l'ambition de *Pop-up* : inventer tout en marchant une pop moderne, interstitielle et poreuse, qui emprunterait autant au hip-hop et à l'électro qu'aux ritournelles synthétiques de Jacno ou d'Alain Chamfort, dont tout une génération redécouvre aujourd'hui le bel éclairage au néon (la reprise d'*A cause des garçons*, écrit par Chamfort, n'est pas là par hasard).

Eh bien, on peut dire que Yelle a réussi son pari, aidée par les productions souples et racées de son acolyte Grand Marnier et de Tepr. A l'écoute de *Tristesse/Joie* ou de *Amour du sol*, autres grandes réussites de l'album, c'est une belle remontée de Marc Toesca du Top 50 et une vraie envie de rejoindre les abords de la piste de danse qui se conjuguent avec grâce. Bon, il y a bien sur *Pop-up* quelques morceaux un peu irritants, comme ces adresses un peu embarrassantes en direction du jeune mâle urbain branchouillé (*Dans ta vraie vie ; Mal poli ; Tu es beau*), genre "azy tu penses qu'avec ta teub, pis tu chauffes plein de meufs sur MySpace, pis tu télécharges que des vidéos de tecktonik sur YouTube, pis tu te brosses

jamais les dents, pis tu sens l'urine et la transpiration, pis tes potes y sont relous avec leur casquette New Era et pis en vrai t'es pas gentil". Mais bon dans l'ensemble, dans son registre vraiment mutin et faussement crédule, on peut dire que Yelle est quand même très séduisante.

Lorsqu'elle rend par exemple un vibrant hommage à ce qu'on imagine être un objet qui tient compagnie aux filles quand le carret est vide (*Mon meilleur ami*). Ou alors quand elle évoque une paire de seins de taille super raisonnable sur le rigolo *85 A*. On pense aussi très fort à *Jogging*, ce chouette morceau de conclusion et de bravoure qui devrait rassembler plus d'une nana dans sa foulée, et convaincre les derniers grognons que Pop-up est bien, comme son nom l'indique, une fenêtre grande ouverte qui devrait donner de l'air à la turne de tous les Vincent (Delerm) du pays.

### [Coldplay](#)

VIVA LA VIDA OR DEATH AND ALL HIS FRIENDS

EMI /

ROCK

**Souvent décrié, bouc émissaire facile des élites et des blasés, Coldplay revient aujourd'hui avec un album prévisible mais noble, produit par le grand Brian Eno.**

Créé le

26 juin 2008

- par

**Johanna Seban**

Pour interviewer Chris Martin, le chanteur de Coldplay, il ne faut pas montrer patte blanche, mais chaussette propre : on n'entre dans l'antre du groupe, un complexe de studios, salons et bureaux, dans le quartier londonien de Camden qu'à condition d'enlever ses chaussures. Dans un cirque rock'n'roll et destroy propre au groupe (dont le frigidaire n'accueille aucun alcool mais beaucoup de smoothies), il faut sans doute préserver les bois - on parle des planchers. On soupçonne donc le groupe de

répéter en chaussettes (en chaussons ?). Aucune paire de santiags ou de Doc Martens n'attendent sagement leur propriétaire dans le hall. Nous sommes bien chez Coldplay.

Pourtant, quelques détails ont changé dans cet intérieur autrefois si comfy-cosy, si douillet, si lisse - on parle-là de musique. La voix se fait plus rocailleuse, inquiète, quitte le molleton douillet de sa couette mélan-cosy. Probable conséquence de la nomination de Brian Eno au poste de producteur, les mélodies abandonnent aujourd'hui les chichis et dentelles, pour des expériences plus intenses, à l'image de l'introductif et instrumental *Life in Technicolor* : un grand morceau enchanteur qui, en une poignée de secondes, résume parfaitement dix ans de songwriting de Martin : des mélodies supérieures sous haute influence Echo & The Bunnymen, et une écriture ample qui, chose rare dans le paysage anglo-saxon, parle le langage des stades sans vraiment sombrer dans le pathos. Car il faudrait être bête, borné ou snobinard pour ne voir en Martin que le grand blondinet upper-class amoureux de soja et de comptines commodes que ses détracteurs se plaisent à décrire chaque semaine dans les journaux britanniques, le faisant même passer récemment pour le représentant du rock mou du genou des années Tony Blair - ils confondent, celui-ci s'appelle Oasis.

Et ce quatrième album, plus sinueux qu'il n'y paraît, confirme les nœuds, les boucles et les esprits qui habitent depuis toujours l'encéphale de Mister Paltrow : qu'il se dévoile en perdant magnifique (*Lost!*), raconte ses fantômes (*42*, ballade qui rappelle à notre souvenir l'inoubliable *Everything's Not Lost*), ouvre ses oreilles, sur les conseils de Brian Eno, aux albums de Tinariwen, ou continue d'allouer à la FM son lot de gros tubes pour l'hiver (l'irrésistible *Viva La Vida*, prêt à démonter la baraque), Chris Martin mérite, sinon l'amour fou, du moins le respect.

### [Blood Red Shoes](#)

BOX OF SECRETS

V2 / Cooperative Music

ELECTRO

**Le duo sauvageon BLOOD RED SHOES, deux boules de nerfs aux airs faussement angéliques, exhibe ses plaies à vif dans un premier album sans compromis.**

Créé le

21 avril 2008

- par

**Noémie Lecoq**

Paris, novembre 2007. Alors que certains se ruent au Zénith pour gigoter sur l'électro fluo de Justice ou de Klaxons, d'autres préfèrent se réfugier à La Cigale, pour une autre soirée du Festival des Inrocks. Deux silhouettes graciles entrent en scène, elle brune vénéneuse, guitare au poing sur robe à pois, lui blondinet extraverti, la batterie au même niveau que sa sœur d'adoption, sur un plan d'égalité. Dès qu'ils commencent à jouer, on comprend que ce nom, "chaussures rouge sang", n'est pas seulement une référence à Ginger Rogers, qui aurait travaillé tant de fois une scène de danse qu'elle aurait ensanglanté ses claquettes blanches, mais ressemble à un programme pour ces deux Anglais minimalistes. Faire du rock rêche, aussi cru que le *Dry* de PJ Harvey, et faire danser jusqu'à en oublier la souffrance des corps, au stade extrême où seule l'âme semble réagir. Autant le dire tout de suite, ces deux-là n'aiment pas les demi-mesures. "*L'autre jour, mon oreillette ne marchait pas et je n'entendais pas ma voix, raconte Laura-Mary Carter. J'essaie de ne pas trop y penser mais, si je fais une erreur, c'est impossible de la cacher.*" "*Notre musique est honnête, continue Steven Ansell, aussi nue que possible.*"

Avant de réunir les deux pièces du même puzzle à Brighton, la Londonienne Laura-Mary et Steven Ansell ont fait leurs gammes dans d'autres groupes, nourris de grunge américain et de punk anglais dont ils ont gardé un son agressif, autant sur la guitare crispée que sur la batterie presque martelée. Il faut les voir en concert pour constater que cette puissance sonore ne provient bien que d'eux seuls. Pourtant, derrière cet abord revêche, Blood Red Shoes s'adoucit un peu grâce à ses mélodies pop et ses harmonies vocales – presque toutes leurs chansons sont chantées à deux, dans un dialogue de voix et d'instruments. Cette complicité transparait aussi dans leur volonté

de maîtrise de tout ce qui touche au groupe de près ou de loin, un autre vestige de leur passé dans la scène indépendante. *“On vit ensemble depuis presque un an, comme un frère et sa sœur, explique Steven. On prend toutes nos décisions ensemble : s’occuper de nos sites internet, des pochettes de nos singles, etc. Venant d’une scène punk, pour moi ce contrôle est un acquis, et on veut s’y accrocher à tout prix.”* Cultivant soigneusement son jardin secret, Blood Red Shoes refuse tout compromis et n’a pas peur de dire non – *“Non”* est le mot le plus fort de la langue anglaise –, comme le révèlent les paroles et jusqu’aux titres de ses chansons : la mélancolique *This Is Not for You* comme l’intransigeante *Forgive Nothing*, ou encore la b-side qui résume tout, *Don’t Always Say Yes*. Loin de s’apitoyer avec résignation, ces chroniques de l’ennui et de la frustration les poussent, au contraire, à identifier le problème pour avancer. *“Beaucoup de films et de chansons disent que trouver l’amour résout tout, comme si c’était vrai, déclare le batteur. On sent en nous une insatisfaction, comme un vide, mais on n’apporte aucune réponse. Découvrir ce qui ne va pas est la première phase du processus.”* Il faut espérer que Blood Red Shoes continue longtemps à explorer ainsi les tréfonds de ses angoisses et de ses coups de sang brûlants.

## MGMT

# ORACULAR SPECTACULAR

30/04/2008

Columbia / SonyBMG

ELECTRO

**Annoncé par une pluie de tubes, l’album de MGMT est une somme de chansons à tiroirs et de refrains étoilés. Une inclassable fête païenne.**

Par

**Thomas Burgel**

La première rencontre avec Oracular Spectacular fut une telle baffé que, encore pris dans les vapeurs enivrées du KO, on cherche nos qualificatifs. Car la langue française a ses limites, mais pas celle de [MGMT](#) : comme leurs copains de Yeasayer, Vampire Weekend ou Ra Ra Riot (Brooklyn est décidément une terre d'astronautes), c'est quelque part dans les étoiles, peut-être artificielles, que les deux jeunes Américains ont appris leur grammaire et leur vocabulaire. Ils sont infinis, inédits, parfaitement fascinants. Annoncé par une pluie de tubes météoriques, clamé par les blogs et déjà croisé sur scène, leur terrain de jeu favori, leur premier album, *Oracular Spectacular* donc, est une somme musicale où synthétique et musculeux s'embrassent mutuellement (*Kids*, bientôt sur toutes les ondes), un foyer commun où funk et pop, rock et soul, psychédéisme et electro, Bowie et les Flaming Lips, Prince et TV On The Radio, Animal Collective et les Scissor Sisters partagent la même couche. Un truc indescriptible, ultrapop et clinquant, une collection de morceaux Superglu aux propriétés hilarantes et/ou fortifiantes, des œuvres épiques qui donnent envie de grimper l'Annapurna sans les mains (l'ouverture *Time to Pretend*), des chansons à tiroirs où quatre refrains étoilés compètent au sang pour une prise de pouvoir totalitaire dans des neurones enfumés (la glorieuse *Weekend Wars* et sa ligne de basse en superballe rebondissante, la très imprévisible *Of Moons, Birds & Monsters*). *Oracular Spectacular* est la grande œuvre psychédélique d'une jeunesse furieuse, la monstrueuse fête païenne de gredins qui ont appris sur la pop des choses que personne ne sait, un immense labyrinthe qui ne vous lâche pas une seule seconde, même quand le silence est revenu. L'"oracle spectaculaire" est très clair : mai ressemblera à avril, juin à mai, puis juillet, puis août, puis le reste aussi. L'oracle spectaculaire nous dit simplement que l'année sera MGMT. Et de bout en bout.

## Kanye West

# 808S & HEARTBREAK

19/12/2008

Barclay / Universal

ROCK

**Le quatrième album du producteur et rappeur de Chicago est une oeuvre majeure qui se ressource dans la pop synthétique des 80's pour mieux révolutionner les années 2000.**

Les trois mois qui ont précédé la sortie de *808s & Heartbreak*, le quatrième album de Kanye West, ont ressemblé à une étrange chasse au trésor. Fier et mystérieux, Kanye West annonçait à la fin de l'été la sortie imminente d'un nouvel album, dévoilant au compte gouttes d'étonnantes informations sur le projet. L'album, nous prévenait-on, avait été enregistré quelques mois seulement après la mort de sa mère, mais aussi après sa rupture avec la styliste américaine Alexis Phifer. Un disque forcément sombre, que West annonçait entièrement retravaillé à l'AutoTune, ce nouvel appareil qui vous fait chanter comme Phil Collins.

Un virage plutôt inattendu dans la carrière du rappeur, qui donnerait ainsi suite à ce que l'on conçoit aujourd'hui comme sa trilogie estudiantine – entamée en 2004 avec *The College Dropout*, poursuivie en 2005 par *Late Registration* et conclue en 2007 par *Graduation*. Durant les trois mois qu'a duré l'attente de *808s & Heartbreak*, Kanye West n'a cessé d'attiser les désirs sur son blog, revenant sur sa démarche, ses choix (en matière d'*artwork* ou de son), offrant demos ou versions définitives de la moitié des titres, et retravaillant ses morceaux en suivant les critiques émises dans le champ des commentaires.

Une stratégie commerciale ultra-moderne, bien huilée qui, au vu de la qualité

des premiers titres mis en ligne (*Love Lockdown, Coldest Winter, Heartless*, singles ultra-profil bas mais complètement imparables), a eu pour effet de créer une demande incroyable.

Une démarche honnête aussi, et plutôt généreuse, qui a permis au public du rappeur de reconstituer le puzzle de ce fascinant *808s & Heartbreak*, titre par titre, comme chacune des pièces de ce déjà fameux cœur brisé posé sur la pochette d'un disque tout simplement bouleversant, et idéal pour finir l'année seul et loin du monde. Un disque qui va diviser, laisser beaucoup de ringards et de grincheux à quai – et on ne s'en plaindra pas. *808s & Heartbreak* est une oeuvre fondatrice, un pivot dans la production musicale actuelle, et surtout le coup de génie d'un des artistes les plus importants de ce début de millénaire. Avec ses futurs classiques, le disque est un savant mélange d'électronique, de variété classe, de hip-hop cold wave et de *downtempo*. Des carrés pastel qui bordent la pochette et rappellent New Order au son très synthétique qui évoque les Korgis ou 10CC, c'est tout un monde froid, glacial et mélancolique que Kanye West investit avec une classe folle, ouvrant grand derrière lui le spectre du hip-hop mondial.

**Diane Lisarelli & Pierre Siankowski**

## Bloc Party

# INTIMACY

20/08/2008

Wichita / Cooperative Music

ROCK

**Le fantastique troisième album des Anglais est une renaissance : on redécouvre un groupe génial et brave, comme si on ne l'avait jamais connu.**

Par

**Thomas Burgel**

Drôle d'idée. Publier son troisième album sans prévenir, ou presque, en plein milieu d'un morne mois d'août. Ne l'annoncer que quelques jours avant sa mise au monde -retrouver la surprise, l'instantanéité, l'excitation collective explique Kele. Les Raconteurs l'ont fait, c'était raté. Radiohead l'a fait aussi, c'était réussi. Bloc Party le tente à son tour, et c'est la victoire, glorieuse, comme les *boys* d'Oxford -on ne compare d'ailleurs jamais assez souvent Bloc Party à Radiohead.

Car *Intimacy* est, effectivement, un brûlot terrible, et une immense surprise ; c'est le coup d'un soleil atomique que l'on n'attendait pas. On sait, depuis la genèse, que Bloc Party est fait pour durer. Mais on ne l'imaginait pas capable de se réinventer à ce point, jusqu'à l'extrême. Le précédent *Weekend In The City* était excellent, *Intimacy* est deux stratosphères au-dessus : c'est, pour le groupe comme pour ses auditeurs, une formidable renaissance. On redécouvre, comme neufs, comme jamais vécus, le choc, la fureur, l'admiration, le frisson électrique des premiers singles.

Car les Londoniens n'avaient, jusque là, jamais si bien entremêlé leurs désirs de novations violentes et leurs massives prétentions pop : froids ou bouillants, piquants ou sucrés, le plus souvent tout à la fois car c'est le génie du groupe, les morceaux d'*Intimacy* sont instantanément puissants, bondissants, attirants, et d'une bravoure à peine croyable.

Dédales électriques, électroniques, mélodiques, rythmiques, sensitifs, les angles très aigus du premier single *Mercury*, l'impressionnante et brave ouverture *Ares*, les courbes magnifiques de la clôture *Ion Square* ou de *Signs*, le tube rugissant *Halo* ou l'acide *Trojan House* ne sont pas faites pour tout le monde.

Mais tout le monde aimera : on ne compare jamais assez souvent Bloc Party à Radiohead.

## Fleet Foxes

# FLEET FOXES

18/10/2008

Bella Union / Cooperative Music

ROCK

**Barbes fournies et chemises à carreaux : les Fleet Foxes ont tout du groupe de Seattle. Mais pas leur musique, suite d'harmonies célestes qui ne touchent pas terre. Décollage immédiat.**

Par

**Stéphane Deschamps**

Les Fleet Foxes viennent de Seattle, mais on ne l'aurait pas deviné en écoutant leur premier album. Aux premières secondes, a capella, on se croit transporté au XIXe siècle dans une petite église baptiste des Appalaches, pendant l'office. La chanson s'appelle *Sun It Rises* – le soleil se lève –, et ça va être une belle journée, vraiment. Jusqu'au crépuscule, les Fleet Foxes vont chanter une pastorale panoramique, à la fois épique et délicate, ode aux champs de blé qui ondoient sous la brise, au bruit des vagues qui roulent sur une plage sauvage de Californie, aux menhirs derrière lesquels se cachent de petites créatures magiques, aux cailloux plats qui rebondissent à la surface d'un lac, au coucher de soleil derrière la montagne et, surtout, à tout ce qui vole.

Du folk, oui, mais qui ne touche jamais terre. Toujours, les Fleet flottent.

Leurs chansons semblent fonctionner à l'énergie éolienne. Leurs textes ressemblent à des carnets de voyage, mais dans des contrées à l'écart de la civilisation, des bruits de moteur et des touristes. Leur album dure à peine quarante minutes, mais il semble avoir plané pendant plusieurs siècles avant de parvenir jusqu'à nous. Les Fleet Foxes n'inventent rien. Ils sont les descendants d'une majestueuse lignée de musiciens qui partirait d'un trouvère de la vieille Europe médiévale et finirait avec My Morning Jacket, en passant par le chant grégorien, le joueur de flûte de Hamelin, John Jacob Niles, Nick Drake, les Beach Boys, les Zombies, Crosby, Stills, Nash & Young & Simon & Garfunkel, Love, les Moody Blues, Donovan, America, Fleetwood Mac, Fairport Convention, R.E.M., la pop néo-zélandaise des années 80, Mercury Rev ou Midlake, entre autres.

Ils sont les descendants de tous ceux-là, mais ce qui les caractérise, c'est qu'ils aspirent à remonter. Dans un sens, les Fleet Foxes sont bien dans leur époque, et bien sur leur label – qui pourrait maintenant songer à se rebaptiser Sub Folk. Ils sont frères de label des Shins, d'Iron and Wine, des Ruby Suns. Ce qui distingue les Fleet Foxes de tous ceux-là, c'est que leur musique est fondée sur les voix plutôt que les guitares, dans une communion quasi mystique grâce aux harmonies vocales. Pour les Fleet Foxes, tout est allé très vite : un passage obligé au festival-marathon South by South West d'Austin, où ils ont terminé dans le peloton de tête ; un transfert pour l'Europe sur le label Bella Union (la bonne maison créée par Simon Raymonde des Cocteau Twins) ; un premier EP de printemps (*Sun Giant*) qui affole à raison les blogs et la presse ; et un premier album à la hauteur de cette carte de visite.

Les membres des Fleet Foxes sont très jeunes – à peine plus de 20 ans –, mais quand ils chantent, ils ont au moins 120 ans, ils ressemblent à des vieux sages aguerris, des pèlerins qui viennent de terminer un tour du monde à pied, chaussés de sandales, et qui n'ont même pas d'ampoules. Groupe à la mode, mais à la mode d'antan. Ils semblent avoir redécouvert les secrets et les

valeurs d'une façon de faire antérieure à la pop, au formatage. Au paysage actuel de la scène rock, les Fleet Foxes semblent préférer le paysage tout court. La belle histoire d'un retour à la nature de la musique : le chant.

### [Passion Pit](#)

**MANNERS**

**Columbia / Sony**

**ROCK**

**Après MGMT l'an dernier, l'Amérique psychédélique et bariolée offre un nouveau miracle pop avec ce groupe débarqué du Massachusetts.**

Créé le

10 juin 2009

- par

**Johanna Seban**

[Ajouter un commentaire](#)[Imprimer](#)[Envoyer à un ami](#)

Lors d'un entretien accordé à l'occasion de la sortie de *Manner*, le premier album de son groupe Passion Pit, Michael Angelakos expliquait : *“Mes chansons, malgré leur joli enrobage de sucre, sont des pustules pleines de douleur, de haine de soi, de narcissisme.”* Belle manière de résumer l'ambivalence de sa musique : si la pop de ces Américains rêveurs est rigolarde dans la forme, c'est pour mieux cacher le spleen de son auteur en chef. Entre psychédéisme suave, electronica onirique et pop sautillante, une poignée de morceaux avaient suffi à provoquer, dès 2008, un coup de foudre immédiat : après MGMT et Yeasayer, les petits gars de Passion Pit, originaires de Cambridge dans le Massachusetts, semblaient à leur tour proposer l'alternative américaine idéale à l'indie rock laborieux made in UK.

Défi relevé haut la main en 2009 avec un premier album éclatant, plein comme un oeuf de textes cinglés, et dont la largesse et la flamboyance sonores laissent deviner

aussi bien un amour pour la pop traditionnelle, des Beach Boys à David Bowie, qu'un véritable bégain pour les plus modernes bidouilleurs electro, de Daft Punk à Justice. Gagas de vieux synthés vintage, geeks jusqu'au bout des polos, les cinq gandins de Passion Pit semblent ainsi passés maîtres dans l'art d'offrir à la pop des désirs d'avenir, et de la jouer comme on joue une partie de Tetris : de *Make Light* à *Sleepyhead*, ce sont cinq décennies de mélodies rieuses et de rythmes sensuels qui se fondent joyeusement dans une belle cérémonie orgiaque. Naïve mais jamais nigaude, la musique de ces gaillards rend euphorique – quoi de plus normal quand on la sait capable de faire sortir la tête de l'eau à son torturé d'auteur.

*“Si je n'écris pas, je suis très malheureux. Au moins, quand j'écris, je suis juste malheureux.”* La légende raconte qu'Angelakos avait composé les morceaux du premier maxi *Chunk of Change* pour reconquérir le coeur d'une fille à la Saint-Valentin : hommes et femmes réunis peuvent désormais fêter l'amour avec lui tous les jours.

### **Fever Ray : poussée de fièvre**

**L'Europe a la gueule de bois et la Suédoise Fever Ray lui fournit la musique parfaite pour cauchemarder paisiblement. L'un des grands albums de ce début d'année.**

Le

27 avril 2009

- par

**Noémie Lecoq**

[6 Commentaire\(s\)](#) [Imprimer](#) [Envoyer à un ami](#)

---

### **Nouvelle tête : Fever Ray**

le 19 février 2009

---

En intitulant son projet solo Fever Ray, littéralement “rayon de fièvre”, la Suédoise Karin Dreijer Andersson dévoilait son programme : des mantras bouillonnants, aux beats éblouissants. Cette lumière qui les habite prend parfois la forme d'un pâle halo

mélancolique, avant de se métamorphoser en des flashes clignotants, les mêmes qui à haute dose provoquent l'épilepsie.

On connaissait déjà chez The Knife, le duo qu'elle forme avec son frère depuis dix ans, cette volonté espiègle de survoler les styles en restant insaisissable, toujours caché derrière un masque – les clips lynchéens de Fever Ray s'inscrivent dans cette lignée aussi envoûtante qu'effrayante. Mais dès la première note lancinante de *If I Had A Heart*, ouverture aux incantations vénéneuses, Fever Ray explore avec une perversité bien plus terrifiante ses cauchemars, en prenant un malin plaisir à se perdre dans la forêt au beau milieu de la nuit pour affronter les monstres. On entend un loup sur *When I Grow Up*, un aigle sur *Coconut*, du vaudou africain ou des sonorités asiatiques ancestrales.

Cette voix fascinante, également croisée chez dEUS et Röyksopp, peut se muer en celle d'une petite fille, d'une grand-mère ou d'un spectre. Elle s'adapte ainsi aux ambiances contrastées de ce premier album en solitaire, en apesanteur, dont la gestation s'est déroulée justement après un véritable accouchement. Un merveilleux disque rabat-joie en ce début de printemps.

## The Drums

# SUMMERTIME!

10/11/2009

MoshiMoshi / Discograph

ROCK

**Entre l'innocence de la musique surf et l'esthétique glaciale de la new-wave, de jeunes Américains s'aventurent sur le fil.**

Par

**Jean-Baptiste Dupin**

[Ajouter un commentaire](#)[Imprimer](#)[Envoyer à un ami](#)

Avec son titre anodin et sa pochette artisanale, ce petit disque aurait très bien pu passer inaperçu et ne jamais sortir de la sphère indie pop, où il serait devenu mythique comme un vieux 45t des Field Mice. Mais comme *The Pains of Being Pure at Heart*, quoique dans un registre différent, *The Drums* sont parvenus à transcender leur “indie-tude”, au point d’être aujourd’hui l’un des groupes les plus prisés de la blogosphère. Et cela sans remix dubstep, esthétique fluo ou le moindre lien avec Animal Collective. Seulement par la grâce d’une poignée de chansons désarmantes, qui ont le goût du lait frais et du sable tiède, des vacances et de l’amitié.

Même le site Pitchfork a dû remiser son fiel devant cette alliance parfaite entre la pop surf de Jan & Dean et la clarté rigide du son Factory, un mariage si naturel, si évident qu’on se demande comment personne n’a eu plus tôt cette idée géniale. En sept morceaux immaculés, *The Drums* réalisent donc le rêve de Ian Brown : amener la plage à Manchester, eux qui sont nés en Floride et se sont installés à New York. Une plage sur laquelle on chahute (*Let’s Go Surfing, Saddest Summer*), bronze idiot (*Don’t Be a Jerk, Johnny*) et fait l’amour dans les dunes (*I Felt Stupid*).

Et comme un nuage fait apparaître le ciel plus bleu, la poignante *torch song* miniature *Down by the Water* constitue le contrepoint idéal à tant de rires et de bonne humeur. La force de *Summertime!*, c’est son absence de cynisme, son hédonisme insouciant, sa vitalité communicative. *The Drums* jouent sur les mêmes instruments rudimentaires que *The XX*, ils partagent la même innocence juvénile, la même facilité insolente, mais ils en sont l’exact négatif : quand *The XX* est sophistiqué, minimal et nocturne, *Summertime!* est spontané, généreux et ensoleillé. Et tandis que les Londoniens ont soigneusement pesé leur nom, on peut gager que les deux membres fondateurs de *The Drums* n’ont pas cherché le leur très longtemps.

Jamie T.

# KINGS AND QUEENS

15/09/2009

Virgin / EMI

RAP / SOUL

**Chroniqueur acerbe d'une jeunesse britannique aussi indomptée qu'égarée, Jamie T se joue des sons et des mots pour transformer la plus banale des histoires en hymne universel.**

Par

**Ondine Benetier**

[Ajouter un commentaire](#)[Imprimer](#)[Envoyer à un ami](#)

On l'imagine facilement buvant des bières génériques avec ses potes sur le parking Tesco de l'une de ces banlieues londoniennes où l'on s'ennuie ferme. Avec sa tignasse sauvage et sa dégaine de *chav* débraillé, Jamie Treays a en effet tout du parfait petits *callywag* qui vient de casser un rétroviseur par désœuvrement. En 2007, à l'abri des regards, il a pourtant créé l'un des disques les plus surprenants et tourmentés de l'année. L'album s'intitulait *Panic Prevention*, du nom du disque que lui avait acheté sa mère pour surmonter ses crises d'angoisse. Il saisissait, comme la série *Skins*, son double télévisuel, par son réalisme et sa noirceur.

En une poignée de morceaux hybrides où samples tapageurs, guitares nerveuses et beats monotones cohabitaient comme nulle part ailleurs, le jeune homme de 21 ans offrait une plongée en apnée aussi dense que brutale dans son quotidien d'adulescent. On y vivait en direct, caméra à l'épaule, ses drames ordinaires et ses nuits blanches, ses débordements et ses histoires d'amour foireuses. Troubadour du Londres 2.0, Jamie T s'imposait par sa façon subtile, mais habile, de dresser un portrait taillé au couteau de la

jeunesse anglaise et de ses déboires, avec pour seul credo d'en rire plutôt que d'en pleurer. Deux ans plus tard, Jamie T n'a pas perdu sa gouaille lorsqu'il confie s'être provisoirement débarrassé de ses crises d'angoisse en devenant "*complètement workaholic*". Le jeune homme s'est en effet accordé peu de repos avant de s'atteler à l'écriture du successeur de *Panic Prevention*.

Composé et enregistré à la maison, puis dans le studio de Damon Albarn (lire encadré), *Kings and Queens* confirme les précieux talents d'observateur de Jamie T, cette capacité accrue à déceler dans n'importe quel événement minable le détail qui en fera un hymne de la jeunesse britannique. "*Je crois que c'est une des caractéristiques principales des musiciens anglais. On me demande toujours si c'est ma vie que je décris dans mes chansons, mais pourquoi je ferais un album qui ne parle que de moi ? Je ne m'intéresse pas vraiment à moi, je préfère les autres*", explique-t-il. De son donjon de Wimbledon, Jamie T observe et absorbe toujours avec la même acuité la vie des personnages qui l'entourent pour mieux se l'approprier. "*C'est vrai que ça peut paraître contradictoire d'écrire sur la vie des autres tout en restant enfermé dans ma chambre, mais si ça fonctionne de cette façon, je ne vois pas pourquoi je changerais de méthode*", se marre-t-il.

Comme son grand frère spirituel Mike Skinner, Jamie T jongle aussi bien avec les histoires qu'avec les mots, dont le sens a autant d'importance que la sonorité. Tempo saccadé, accent cockney : sa voix fait office d'instrument et le choix du vocabulaire prend, pour lui, des allures d'équation à deux inconnues. "*La musique, c'est comme les mathématiques : tout a une place, et si tu mets une chose à la mauvaise place, ça ne fonctionne pas. Composer une chanson, c'est comme jouer à Tetris. La plupart du temps, je ne sais pas vraiment ce que je vais raconter, donc je peux me permettre de changer une expression pour qu'elle sonne mieux. J'ai besoin de jouer avec les mots autant qu'avec les instruments.*" Si les contes urbains de Jamie T ont toujours les

pieds bien ancrés dans la terre d'Albion, sa musique, elle, a cette fois-ci filé bien au-delà de la Manche.

Nourri au Clash et à Fela Kuti pendant toute la création de *Kings and Queens*, le jeune homme a ouvert une brèche de taille dans ses mélodies en y insufflant guitares japonisantes (*The Man's Machine*), riffs de vieux western (*Earth, Wind and Fire*, digne de la BO d'un Tarantino), ukulélé, drum'n'bass tribale et rythmes africains (368 et l'envoûtante *Spider's Web*). Une prise de risques pas toujours réfléchie, parfois déconcertante, qui confère à l'album une touche positive paradoxale et une couleur universelle. *“J'avais envie de transporter ma musique dans une autre partie du monde, sans pour autant savoir exactement où j'allais. Il n'était pas question pour moi de rester cantonné à l'Angleterre.”*

Cette même Angleterre qui l'accueille pourtant à bras ouverts lorsqu'il plonge tête la première dans un rock hyperactif (*Sticks 'n' Stones, British Intelligence*) ou dans la plus pure tradition pop britannique, en livrant les deux ballades acoustiques épurées *Emily's Heart* et *Jilly Armeen*. *“Ce disque est un vaste bordel, mais j'en suis très content”*, lance Jamie T, hilare. Un vaste bordel qui pourrait bien être l'un des meilleurs albums de l'année.

## The Dead Weather

# HOREHOUND

19/07/2009

/ Sony

ROCK

**Entouré de sauvages et de la suave Alison des Kills, Jack White s'offre un nouveau chapitre : The Dead Weather, rugueux et blues.**

Par

**Stéphane Deschamps**

Du côté de Nashville, où il réside depuis quelques années, Jack White a sans doute découvert la sympathique coutume locale du barbecue. Il invite des copains à la maison, il allume les charbons, il attend que ça chauffe, puis il envoie la barbaque.

The Dead Weather, son nouveau super groupe en compagnie d'Alison Mosshart des Kills (au chant), Jack Lawrence des Raconteurs (à la basse) et Dean Fertita des Queens Of The Stone Age (aux guitares et claviers), il l'a vraisemblablement conçu comme une soirée barbecue. L'album du groupe, enregistré en trois semaines dans le nouveau studio perso de Jack White, sonne comme ça, comme un carré de côtes de porc cuit à point : braisé, les graisses fondues, brûlant, servi nappé d'une savoureuse sauce au goudron, dans un nuage de fumée acre.

La recette est simple, c'est celle que préfèrent les White Stripes, les Kills et même Queens Of The Stone Age : le bon vieux diable du blues, saisi à vif et ravi d'être torturé sur la grille de l'after-punk. A l'écoute de *Horehound*, on pense souvent à une version métallisée de Birthday Party, parfois à du krautrock converti à l'énergie atomique. Assez fidèle à la somme de ses parties, intimes et poilues, The Dead Weather sonne comme un vrai groupe, sensuel, instinctif, où chaque musicien joue au chat noir et à la chauvesouris avec les autres. Il n'y a pas de blond(e) dans The Dead Weather, et cette musique est brune, sombre et jouisseuse, tentée par le monde des ténèbres. Les voisins de Jack White adorent ses soirées barbecue. Surtout si c'est la famille Addams.

Toutes les chansons bastonnent dur, suent, saignent et dansent dans les flammes de Lucifer. Seule la dernière, qui s'appelle *Will There Be Enough Water*, semble ouvrir la porte d'un autre univers, comme souvent sur les

disques de Jack White : un blues du bayou à sec, un morceau lo-fi semiacoustique qui rappelle une demo des Stones en pleine descente. Suffira-t-elle pour éteindre le feu ? Non.

## Miike Snow

# MIIKE SNOW

10/11/2009

Downtown / Import

ROCK

**Un Américain et deux Suédois aux épais CV deviennent Miike Snow, oublient leur lourd passé et bricolent un trésor d'electro-pop.**

Par

**Jean-Baptiste Dupin**

Les fantaisies orthographiques sont souvent pleines de sens. Les trémas, comme chez Mötley Crüe ou Hüsker Dü, sont un signe indéniable de virilité. Dans l'électro actuelle, le "z", adopté par AutoKratz, Boys Noize ou 80kidz, est une promesse sans équivoque de baston sur le dancefloor. Et, cette année, grâce à JJ et The XX, les lettres doublées sont devenues synonymes de calme, d'élégance, d'ordre et de retenue.

Et ce n'est pas le premier album de Miike Snow, joyau d'electro-pop haut de gamme, qui démentira cette interprétation sémantique. Baptisé en hommage au réalisateur Takeshi Miike, Miike Snow est un groupe formé entre New York et Stockholm par trois hommes de l'ombre au savoir-faire reconnu : d'une part, Andrew Wyatt, membre de The AM et Fires of Rome et producteur de sirop (Just Jack, Daniel Merriweather) ; d'autre part, Pontus Winnberg et Kristian Carlsson qui, sous le nom de Bloodshy & Avant, ont contribué à

modeler le son de la pop des années 2000 (*Toxic* de Britney Spears, c'est eux, *How High* de Madonna, encore eux, *Nu-di-ty* de Kylie Minogue, toujours eux).

Avec un tel pedigree, il n'est pas surprenant que Miike Snow soit expertement réalisé. Ce qui l'est plus, en revanche, c'est que l'extraordinaire palette sonore du trio soit mise au service de chansons avenantes et chaleureuses. On pouvait craindre une maison témoin ou un caprice d'architecte ; on entre dans une demeure confortable, vivante, au luxe discret, à la décoration moderne et raffinée. Des cuivres étouffés d'Animal (Collective ?) au piano lounge de Burial, de la guitare espiègle de *Song for No One* à la trance veloutée de *Cult Logic* ou *In Search of*, chaque son, chaque arrangement apporte corps et richesse à un album sans faiblesses. Miike Snow crée ainsi une soul contemporaine et sophistiquée. Toutefois, à force de bon goût, le groupe n'évite pas complètement l'écueil de la musique chic et consensuelle pour quadra cultivé. Si Miike Snow était un vin, il plairait à Robert Parker.

### 8.3 Liste des métaphores trouvées dans le corpus de 'Oor'

<b>The Mars Volta-Scabdates</b>	
<i>...besloot onmiddellijk tot een lastercampagne.</i>	
<i>Daarop raakte ook het 'ja-kamp' in verdeeldheid.</i>	
<i>...wist eigenlijk alleen de hardcore vrijzinnige bij de les te houden.</i>	
<i>...referenties aan de plaatoriginelen zoveel mogelijk verdoezeld...</i>	
<i>Je pet moest er maar naar staan.</i>	
<i>...vol staat met dat soort oefeningen.</i>	
<i>Materiaal...geordend tot een onafgebroken geheel.</i>	
<i>...een wat fletse bedoening.</i>	
<i>...Bixler is het hardst getroffen.</i>	
<i>...compenseren met attractieve gymnastiek.</i>	

<b>System of a Down- Hypnotize</b>	
...in twee worpen een dubbelaar uitbrachten	
...wint... de voorspelbaarheidsprijs.	
...cartooneske woede..	
...koopt het hooguit iets grimmiger Hypnotize blind. En doof.	
...zusteralbums...gescheiden zijn uitgebracht...	
...uit één opwelling geboren...	
..in zijn relatieve eenvormigheid, onverantwoord overdadig geweest en terloops zijn doel voorbij geschoten.	
...gedoseerd werkt SOAD prima...	
...zeker zolang je niet op de puberaal verantwoorde Politieke Boodschap let...	
...geweldenaar als Serj Tankian binnen handbereik	
...en zigzag je ongewild maar onbedaarlijk mee met de moodswings van de dag:...	
...nee, het echte leven is nooit ver weg.	
...een plaat die menigeen netjes aan z'n jaarlijks maximaal behapbare hoeveelheid SOAD hielp...	
...alweer veertig minuten in de roetsjbaan te moeten?	
<b>The Opposites- De Fik Er In</b>	
...een verdienstelijke plaat neergelegd.	
...opruiende nummers...	
...waarin de twee elkaar tekstueel afmaken...	
..diepe baslijnen...	
...met reggae doordrenkte song...	
...een ruime voldoende voor deze schoolhaters...	
<b>Louis XIV- The Best Little Secrets Are Kept</b>	
...ouderwetse glamrockplaat met wat hippe Strokes-injecties	
Per ongeluk, piept Jason Hill in dit blad.	
...ranzige seksplaat...	
...die trots het Parental Advisory- stickertje mag dragen.	
Klassiekers...vliegen je om de oren.	
...en nasale Strokes-arrogantie.	
Het geheel is lekker luchtig.	
Een handvol smeuïge nachtclubhits...	

Best <i>lekker</i> , zolang het duurt. Want <i>flinterdun</i> is het allemaal wel. <i>Snoepje van de week dus</i> , maar niet van de maand.	
<b>Audio Bullys- Generation</b>	
Wisseling van de wacht?	
... <i>verkondigt</i> Simon Franks...	
...geen <i>sleet</i> op hun mix van...	
Franks <i>brabbelt</i> nog steeds op zijn karakteristieke, onderkoelde wijze...	
<i>Gewone jongens</i> . Verder: ...nog zo'n <i>held van het gewone volk</i> .	
...met <i>oer-Britse instituten</i> als...	
Simon Franks <i>strijdt</i> met <i>The Streets</i> om zijn troon. <i>Dat legt hij af</i> , maar hij heeft Dinsdale.	
...de <i>lievige</i> liedjes waarin Franks <i>zich van zijn romantische kant laat horen</i> .	
House-nostalgie <i>in een nieuw jasje</i> .	
<i>Minder gelikt</i> ...	
...voor als het je toch allemaal iets te <i>zoetsappig</i> wordt.	
Het is het geluid van <i>young England</i> dat boos, verdrietig, opgewekt, verliefd en dronken van geluk is <i>in één weekend en maandagmorgen zijn zonden overpeinst op de bank</i> .	
<b>Bloc Party- Silent Alarm</b>	
Als de <i>bindende factor</i> tussen de leden van een band...	
Die kunnen dan nog wel eens <i>doorslaan naar hypernerveuze, ongedresseerde hectiek met de ideeënteller ver in het rood</i> .	
...door hun songs om te beginnen <i>de ruimte en de tijd te geven</i> .	
...de <i>wild maar doeltreffend om zich heen meppende</i> Matt Tong...	
...de <i>nederige gitaarexperimenten</i> van Russell Lissack <i>in beeld</i> komen...	
...en men gevieren <i>op zoek gaat naar doolhoven, valkuilen, smalle steegjes en ander prikkelends</i> .	
...soms <i>opvallend kaal</i> .	
...de <i>founding fathers</i> en hun <i>dungesneden</i> arbeidersfunk..	
... <i>scharende</i> gitaren...	
Gelukkig blijken ze <i>meer te beheersen dan</i>	
Gelukkig blijken ze <i>meer te beheersen dan alleen het punkfunktrucje</i> .	

...licht <i>onrustige popliedjes</i> met een <i>knappe spanningsopbouw</i> ...	
Of bij wijze van <i>aftiteling</i> ,..	
<b>Eels- Blinking Lights And Other Revelations</b>	
Er zijn de <i>nodige gasten aanwezig</i> gedurende deze ruim 93 minuten...	
... wekt dit <i>magnum opus</i> ...	
...zo <i>scherpzinnig, indringend en hoogstpersoonlijk rijgt hij zijn woorden aaneen.</i>	
De <i>muzikale reis</i> begint met zijn <i>geboorte</i> en eindigt met de man E die <i>terugblijkt op zijn leven.</i>	
Daartussenin <i>ontspint zich een niet-chronologisch verhaal, doorspekt met talloze korte instrumentals</i> ,...	
Dat <i>verhaal</i> –E’s verhaal dus- is even <i>glashelder</i> als mysterieus, even <i>donker</i> als hilarisch, even <i>ontroerend</i> en <i>droogkomisch</i> en even <i>luchtig</i> als angstwekkend.	
... <i>doodsimpele liedjes</i> ...	
<i>Een boze droom, waarin de geesten van zijn overleden familieleden rondwaren. En waaruit hij op de valreep ontwaakt in het besef dat het leven toch de moeite waard is.</i>	
<b>Death From Above 1979- You’re a woman, I’m a Machine</b>	
<i>Ze vlogen graag door de geluidsbarrière.</i>	
<i>Ergens zat een steekje los.</i>	
... <i>blazen</i> in elf nummers alle collega-stoner/hardrock/punkbands <i>van het podium.</i>	
...om vervolgens weer <i>ronkend weg te scheuren.</i>	
Er <i>gaat</i> een <i>ongelofelijk stuwende kracht van uit.</i>	
Een <i>oergevoel</i> . Rock & Roll. Grainger <i>brult</i> er stoere teksten overheen en <i>geselt</i> zijn cymbals...	
Net als The White Stripes <i>blazen</i> (neem dit dus letterlijk) de Canadezen <i>de elementen nieuw leven in.</i>	
In openingsnummer... <i>gaat het duo zo driest van start dat Grainger op het einde een paar slagen moet laten lopen.</i>	
..het geeft zelfs een <i>zekere authenticiteit aan deze primitieve bak herrie.</i>	

...onderstrepen <i>de fysieke kracht</i> ...	
<b>Queens Of The Stone Age – Lullabies to Paralyze</b>	
...mochten de Queens zelf <i>hun analyse erop loslaten</i> ...	
...Lullabies To Paralyze is bijna alweer <i>ouwe koek</i> .	
Gaan we hier een <i>rocksensatie à la Nevermind</i> beleven?	
Het is een <i>krachtige, degelijke, goedgelukte, redelijk spannende rockplaat</i> ,...	
..ik weet dat ik <i>de stichting Vroeger Was Alles Beter</i> tegen de haren <i>instrijk</i> ,...	
...tot de <i>goede ontwikkelingen in QOTSA-land</i> behoorde.	
En ten opzichte van Songs For The Deaf <i>hebben ze zich beslist ontwikkeld</i> .	
Zijn <i>misplaatste gekrijs</i> wist per album...	
...waarop <i>de basverplichtingen keurig worden verdeeld tussen de bandleden, is vrij van ergerlijke gekte</i> .	
...plaatopener Lullaby (waarin los/vast-lid Mark Lanegan <i>even het daglicht in mag</i> ), het <i>stompemde Witch</i> ...en het overigens verrukkelijk <i>broeierig en sexy-</i> om niet te zeggen <i>geil-</i> ...	
...(met <i>vocale hulp</i> van Shirley Manson,...)	
...en <i>drumbeest</i> Joey Castillo...	
...de <i>übergestroomlijnde, streng ingesnoerde, Spartaans uitgevoerde, kurkdroog vormgegeven en met louter verslavende staccato gitaarrifs volgehangen rockplaat</i>	
...die <i>elke goedbedoelde zoektocht naar de essentie van de eenentwintigste-eeuwse gitaarrock overbodig had kunnen maken</i> .	
...met <i>knallers</i> als Medication,...	
... <i>stapelen de bewijzen zich weer op</i> .	
...vindt er, met het mooi <i>ingetogen I Never Came als scharnierpunt</i> , een <i>kentering plaats</i> en <i>verdrijven lange, weerbarstige stukken als.... herroepelijk de magie</i> .	
<b>Isobel Campbell &amp; Mark Lanegan-Ballad Of The Broken Seas</b>	
<i>The beauty &amp; the beast. Het mooie meisje</i>	
<del><i>met het sirene stemgeluid en de junk met</i></del>	
<i>met het sirene stemgeluid en de junk met krakende stoflongen.</i>	

...geïnspireerd op het <i>pure</i> geluid...	
Vooraf die waar het <i>onheilspellende</i> van zowel tekst als begeleiding <i>af druipt</i> ...	
...of die waarin <i>de zaak ingetogen</i> akoestisch wordt gehouden	
...neemt een van beiden duidelijk het <i>vocale voortouw</i>	
...een <i>doorleefd</i> duet...	
...de band wordt <i>doodgeknuffeld</i> door hipsters...	
... geen arrogante <i>wijsneuzen</i> aan het werk. Ook geen <i>Brengers van de Blijheid</i> ...	
...wat volgt is een klein uur 'kunstacademierock door de jaren heen'	
...memorable melodieën...	
...gespeeld met <i>gitaarlijntjes zo los dat je er mee kan touwtjespringen</i> .	
<i>Dan moet je je wel over de grootste hindernis heen hebben gezet: De Stem. Zo moet het elke dag klinken in Jeruzalem, bij de Klaagmuur.</i>	
<i>In die missie is hij wel geslaagd: haat is tenslotte ook emotie.</i>	
...dat nog <i>dagenlang in het hoofd blijft zitten</i> .	
...het muzikale equivalent van een <i>parlindroom</i> ...	
...liedjes die <i>eeuwig door kunnen blijven gaan</i> .	
<b>Jack Johnson- Sing-A-Longs and Lullabies For The Film Curious George</b>	
Tijd voor een <i>tussendoortje</i> net voor de optredens in de HMH?	
...nieuw album van de <i>meester van de akoestische meezinger</i> .	
...meeliftend op het <i>akoestische succes</i> .	
...geweldige liedjes <i>uit zijn T-shirtje blijft schudden</i> .	
...liedje maakt over <i>reduce, re-use en recycle. Milieuvriendelijk naar de top</i> .	
...zijn <i>pure hits</i> .	
... <i>fraaie bijdragen</i> van zijn vrienden...	
<b>Yeah Yeah Yeahs- Show Your Bones</b>	
Over <i>ontwikkeling</i> gesproken. Na de <i>heftige, krijsende en krassende koortsdroom</i> ... komen de Yeah Yeah Yeahs met een opvallend <i>ingetogen</i> opvolger.	
Melodius en vooral <i>gedurfd</i> .	

... dat <i>in de verte</i> wel wat van een ingetogen Sonic Youth <i>wegheeft</i> ...	
...maar ook <i>knipoogt naar</i> de shoegazer-tijden.	
... <i>snijdende</i> gitaren.	
... <i>rippen</i> de Yeah Yeah Yeahs <i>schaamteloos</i> het refrein...	
...Cheated Hearts is een <i>ideale singlekandidaat</i> ...	
<b>Mogwai- Mr. Beast</b>	
Mogwai heeft wat <i>met de duivel en zijn helpers</i> .	
...de Schotten zelf zijn ook een stel <i>pestkoppen</i> .	
Het ene moment <i>lieflijk</i> musicerend, om vervolgens <i>vanuit het niets de deur open te gooien voor een korte blik in de natuurlijke habitat van Satan</i> .	
...heette dit <i>uitstapje door de hellepoort</i> ....	
...verwezen naar <i>de Gehoornde</i> ...	
Deze keer <i>kijkt Mogwai de duivel recht in de ogen, om hem vervolgens stevig bij de hoorns te pakken voor een allesverzendend gevecht</i> .	
...is er vaak wel een <i>ziedende gitaar</i> ...	
<i>De duivel proberen te verleiden</i> met soundscapes...	
Nu <i>gaat</i> het weer regelmatig <i>ouderwets hard tegen hard</i> .	
... <i>die</i> in songs als Glasgow Mega-Snake of We're No Here <i>je equalizer ver in het rood doet uitslaan</i> .	
<b>The Mozzer-Ringleader Of The Tormentors</b>	
...een rockplaat gemaakt van bij tijd en wijle <i>Reviaanse proporties</i> .	
<i>De kracht-en de zwakte-</i> zit 'm allereerst in het woord rockplaat.	
...over het algemeen hetzelfde <i>voortjakkende tempo</i> ...	
Producer Tony Visconti <i>tuigt</i> de liedjes telkens <i>op driekwart op</i> ...	
Een drietal nummers <i>wijkt zeer af van dit procédé</i> ...	
...Dear God, Please Help Me als <i>barokke uitschieter</i>	
...Life Is A Pigsty als <i>groots scharnierpunt</i> ...	

Brengt ons vanzelf op de woorden 'Revivaanse proporties'.	
Morrissey's <i>aforismes</i> zijn larmoyant, maar o zo krachtig en humoristisch.	
Terwijl hij in <i>On The Streets I Ran</i> best weet waar zijn kracht ligt:....	
Vervolgens vraagt hij God (of is het Osama Bin Laden?) hem toch vooral te sparen:...	
Maar ja, Morrissey draait makkelijker dan welke willekeurige politicus om als een blad aan de boom,...	
Zijn eigen naderende dood, het besef dat de mensheid Morrissey alleen maar aanzet 'to puke', de machteloosheid van het opperwezen, moord en doodslag, maar toch ook Troost en Liefde,...	
...op een vitale plaat...	
...die vooral een ferme glimlach op je lippen kan toveren.	
<b>Hooverphonic- (No) More Sweet Music</b>	
...ingetogen versie voor in de huiskamer en een iets <i>uitbundiger</i> schijf met remixen.	
...vliegt de groep nooit uit de bocht...	
...beperkt het dansen zich vaak tot met het hoofd meebewegen met de extra beats,...	
...begint zwaar met <i>ingeblikte</i> strijkers en een tekst weggelopen uit een aflevering van <i>Twin Peaks</i> :...	
We All Float lijkt weggelopen uit een remake van de film <i>Bonnie &amp; Clyde</i> en Music Box kan dienen als sleutelsong van een nieuwe Tarantino-film tijdens de hartverscheurende slotscène waarin twee geliefden <i>nodgedwongen</i> afscheid van elkaar moeten nemen op <i>Kennedy Airport</i> . You Hurt Me is een droomsingle met een melodiëlijn waarvoor <i>Dusty Springfield</i> veertig jaar geleden een moord had gedaan.	
Daarna zakt de cd drastisch in...	
In de ultieme draak van het album...lonkt het trio veel te opzichtig naar plat hitparadesucces.	
...in afsluiter Ginger, waarin gastzanger Daan Stuyven de beste <i>Serge Gainsbourg</i> in hem naar boven haalt.	
<b>Bløf- Umoja</b>	

...heeft de groep <i>de diepe, zilte zucht van de zoute Zeeuwse zee de rug toegekeerd en is de wijde, woeste wereld ingetrokken voor een muzikale verkenningstocht.</i>	
...meest <i>avontuurlijke</i> plaat tot nu toe.	
...een nieuw <i>mondiaal</i> BLOF-geluid tot stand.	
... <i>indringende</i> traditionele zang... <i>opzweepende</i> tromgeroffel...	
...en (inmiddels <i>huisvriend</i> ) Adam Duritz van Counting Crows.	
... <i>je hoort, denkt en ziet</i> BLOF.	
<i>De achtergrond</i> is telkens anders: nu eens het <i>mystieke Ierland, dan weer 'Buena Social' Cuba of het dampende Argentinië.</i>	
Umoja <i>klinkt</i> in dat opzicht <i>verrassender</i> en ja, zelfs <i>spannender</i> ...	
Met als <i>hoogtepunten</i> ...	
<i>Deze grensverleggende onderneming is buitengewoon geslaagd.</i>	
<i>Maar na de curry, de stew en de sushi krijg je spontaan zin in mosselsteentjes.</i>	
<b>Elvis Costello- My Flame Burns Blue</b>	
Elvis Costello <i>staat aan de vooravond</i> van een even kleinschalige als prestigieuze tournee...	
... <i>gaf de voormalige angry young man van de Britse new wave</i> ...	
... <i>gestaag uitdijende oeuvre</i> ...	
Als <i>eclectic pur sang</i> had Costello...	
...arrangeurs meegegeven <i>zich niet te beperken tot één specifiek idioom, zodat diverse jazzstijlen vrijelijk door elkaar heen liepen, terwijl er bovendien her en der invloeden uit latin, pop en filmmuziek opdoken.</i>	
Afgezien van de <i>in rock &amp; roll-oren</i> wellicht wat <i>brave klank</i> ...	
...het nodige <i>muzikaal avontuur te beleven</i> ...	
...af en toe <i>over de vele lettergrepen dreigde te struikelen.</i>	
Ook deze <i>modern-klassieke suite</i> ... <i>klinkt bij vlagen eigenzinnig, geen moment saai en over het algemeen overtuigend</i> ...	
<b>Faithless- To All New Arrivals</b>	
<i>Britse grapjurken</i> ...	
Faithless zit dan ook in een <i>knellende spagaat</i> .	

...zijn ze het <i>dancelievelingetje</i> ...	
...terwijl de danceliefhebbers <i>weinig op hebben met</i> de in hun ogen ' <i>als-dit-nog-lang-zo-doorgaat-ga-ik-dood-van-verveling</i> '-muziek.	
...na de verchijning van hun Greatest Hits <i>het bijltje erbij neer zou gooien</i> .	
Zeker nu zowel Sister Bliss als Rollo <i>nageslacht op de wereld hebben gezet en de handen weer vrij hebben voor muziek</i> .	
... <i>de rapper die eens terugdenkt aan het verleden van zijn ouders</i> .	
<i>Dancekrakers</i> zijn er nauwelijks nog te vinden...	
... <i>de nummers die maar niet de diepte in willen</i> en met een <i>langgerekte</i> melodie en standaard-housebeat <i>voortkabbelen</i> .	
Het monotone <i>rapgemompel</i> van Maxi Jazz...	
Cure-liefhebbers <i>kunnen zich vermaken met Lullaby in een Faithless-jasje</i> ...	
Maar het <i>hoogtepunt</i> van het album...	
De <i>dromerige</i> stem van Dido wordt <i>optimaal benut</i> ...	
... <i>werkt toe naar een prachtige brok in de keel</i> .	
<b>The Fratellis- Costello Music</b>	
... <i>maar mocht 2007 nood hebben aan een nieuw modelletje Kaiser Chiefs</i> ...	
... <i>zorgeloze, opgeruimde en catchy popplaat</i> ...	
... <i>gebeurt daarop niets aardverschuivends of diepzinnigs</i> .	
<i>Muzikaal vinden The Fratellis er evenmin doekjes om</i> ...	
... <i>het zigzagt van Supergrass naar The Beatles</i> ...	
...gezien het <i>gemankeerde Teen Spirit-intro</i>	
... <i>fluiten onze drie Schotse padvinders uiteraard een olijk deuntje voor zich uit</i> .	
<b>Skream-Skream</b>	
En juist daar <i>regeert</i> Olli Jones, die als Skream de ene na de andere <i>kraker</i> uitbrengt...	
...voor Skream is de club <i>z'n natuurlijke habitat</i> .	
...waarmee Jones de laatste tijd <i>de dansvloer</i>	
...waarmee Jones de laatste tijd <i>de dansvloer</i> van de hippe Londense clubs <i>domineert</i> ..	

...de door <i>diepe, lage bassen gedreven</i> muziek...	
... <i>biedt de plaat wel een fraai overzicht van de ontwikkeling en breedte van het genre.</i>	
Jones <i>haalt zijn invloeden niet alleen uit Jamaïcaanse dub en ragga...</i>	
<b>Smashing Pumpkins-Zeitgeist</b>	
<i>Over de tijdsgeest gesproken: die heeft Smashing Pumpkins lang geleden ingehaald.</i>	
...het <i>over de top dichtgesmeerde grungegeluid...</i>	
... <i>heethoofd Corgan...</i>	
..hebben gezorgd voor de doorbraak van <i>indierock in het bovengrondse.</i>	
<i>Kaskraker...was een typisch geval van overdaad schaadt...</i>	
...maar op Machina/The Machines of God <i>was het terug bij af.</i>	
Buiten dat het album <i>hopeloos gedateerd</i> klinkt...	
Allleen uit single Tarantula <i>spreekt nog enige urgentie.</i>	
...leek hij <i>zich te ontwikkelen in een boeiende richting.</i>	
...de cd van het <i>weinig om het lijf hebbende groepje TheFutureEmbrace...</i>	
...een <i>politieke</i> plaat...	
...waarop de inmiddels <i>verlichte azijnpisser</i> Corgan <i>vrede en liefde predikt.</i>	
...typische Pumpkins-plaat vol <i>hard/zacht-dynamiek...</i>	
...een <i>lange psychedelische jam...</i>	
<i>Maar in elke categorie deed de band het al eens beter...</i>	
<i>Zeitgeist is een fikse tegenvaller.</i>	
Anno 2007 is Smashing Pumpkins <i>compleet overbodig.</i>	
<b>The Gossip-Standing In The Way Of Control</b>	
... <i>haalde ze zelfs tot twee keer toe de cover van NME...</i>	
Ditto mag <i>vloeken en tieren</i> wat ze wil in interviews, op plaat is ze <i>poeslief.</i>	
... <i>twee pakkende nummers...</i>	
Ditto is namelijk <i>de trotse eigenaar van een paar stembanden waar menig gospel-Afro-Amerikaan stikkend jaloers op zou zijn.</i>	

...de bijgeleverde garagesoundtrack...	
...mega-aanstekelijke 'deuntjes'...	
...het toevluchtsoord voor onbegrepen hipstertuig en andere losers...	
...zulke hap-slik-weg-muziek...	
The Gossip heeft geen politieke boodschap, Ditto valt de luisteraar niet lastig met haar trauma's en er is ook geen sprake van spierballengerol of andere interessantdoenerij.	
...degelijk en fijn plaatje zonder al te veel schokkends.	
<b>O'Death- Head Home</b>	
Dit ongeroerd uit New Yorkse klei getrokken zestal...	
En de door oude gospels uit de burgeroorlog, kerstmis met de Emmet Other's Jug Band, Appalachen-folk, punk en vooral veel whisky beïnvloede muziek...	
...muziek is ronduit sensationeel, lekker, wreed, feestelijk, triest, absurd, teatraal en om heel erg dronken van te worden.	
...en ander rammelend percussiespul...	
...uitnodigen tot inhaken, meebleren, janken, nadenken, inschenken of feestelijk aftaaien.	
..songs die soms The Pogues in herinnering roepen...	
...maar tevens de oerklanken van The Pixies...	
..en, om dichterbij huis te blijven,...	
...naar een spiritual uit de film... vernoemde vuilnisbakkengeselschap...	
<b>Unkle- War Stories</b>	
... de man achter het label...	
...een redelijk geslaagd album...	
...legendarische debuutplaat...	
...liet je Ozzy Osbourne zingen.	
...zorgde ervoor dat je Richard File in de arm moest nemen.	
Never Never Land zwalkte alle kanten uit ...	
...een plaat waar de songs met een lantaarntje gezocht moesten worden.	
Destijds focuste je nog op het elektronische pad...	
...de rockmuziek waar je je op War Stories mee inlaat.	

...zwalkt de plaat werkelijk alle kanten op...	
...een fatsoenlijk liedje...	
Misschien tijd om toch eens <i>met een bloemetje in de hand aan te kloppen bij Josh?</i>	
<b>Beirut- The Flying Club Cup</b>	
...exotisch klinkende cd...	
...stond bol van de wereldse ritmepatronen...	
..vormgegeven met een voor westerse popbegrippen vaak minder alledaags instrumentarium.	
...richte hij zich muzikaal op het oosten..	
...Talking Heads <i>dat zonder gitaren verhuisd was naar Slowakije.</i>	
...het iets <i>tragere</i> album...	
Ook heeft Condon zijn niet altijd <i>direct aanwijsbare inspiratiebronnen</i> ...	
...vormen de songs samen <i>een fraai eerbetoon aan de Franse cultuur, mode, historie en muziek.</i>	
...een opvallend <i>vroegrijp</i> talent...	
..dat er steeds opnieuw in slaagt <i>culturele bakens te verzetten</i> ...	
...en die opnieuw erg <i>fraai gearrangeerde toeters en bellen</i> ...	
...altijd <i>fris en smaakvol</i> te laten klinken.	
<i>Er schuilt dan wel geen Antony in hem</i> ...	
...hij waagt het wel om <i>zijn stem in sierlijke lijnen te laten dansen.</i>	
Hoewel iets minder <i>spectaculair en verrassend</i> ...	
...geweldige <i>stap voorwaarts in de eigenlijk nu al schitterende carrière</i> ...	
<b>Foo Fighters- Echoes, Silence, Patience And Grace</b>	
<i>Niet te stoppen. ... Dave Grohl.</i>	
...stelde Grohl zichzelf –en daarmee de band- voor de keuze: <i>gaan we links of gaan we rechts?</i>	
...in de buurt van <i>Mötörhead</i> komen..	
...rustige <i>semi-akoestische kant verder uitdiepen.</i>	
<i>Het werd het middengebied.</i>	
...wat nou <i>eigenlijk het verhaal van Echoes,</i>	
...wat nou <i>eigenlijk het verhaal van Echoes, Silence Patience and Grace is.</i>	

De Foo Fighters-plaat heeft...geen duidelijke richting.	
De grenzen van het Foo Fighters-universum lijken na zes albums wel verkend.	
Nummer zes gaat vertrouwd van start met....	
...volgens het bekende hard/zacht-recept...	
Het luistert prima weg, ...	
...maar een nieuwe stadionkraker...	
Op het minder beukende gedeelte van de plaat boekt de band meer winst:...	
...smaakvolle feelgood-popsongs...	
...met veel country-en folkinjecties.	
Foo Fighters herhalen zichzelf in elk opzicht...	
...de storm in Dave Grohl is wat gaan liggen.	
...de afsluitende ballade...	
, waarin Grohl zich schaamteloos sentimenteel laat gaan:...	
En onthult daarmee alsnog het verhaal achter de zesde Foo Fighters.	
Het beest lijkt getemd. En daarmee het vuur van de Foo Fighters?	
<b>The Cure- 4:13 Dream</b>	
Dompelt de zanger/gitarist ons weer 's in een donkere poel van misère of houdt ie het 'gezellig'...	
...meer richting pop dan doem gaat.	
...duistere opener Underneath the Stars...	
...die de plaat traag maar ook majestueus op gang trekt.	
...grijpt Smith vooral terug op het hitgevoelige werk uit de jaren tachtig.	
Ook het psychedelisch funky Freakshow...	
...Sleep When I'm Dead demonstreren een uitbundigheid ...	
Stuk voor stuk goeie songs, maar echt excelleren doet The Cure pas als er minder gangbare paden worden bewandeld.	
...een verbluffend fris klinkende adrenalinestoot...	
Ook de geweldige, orgastische afsluiter...	
...een opgefokte, met veel effecten aangestuurde heavy rocker die in complete gekte explodeert.	
Juist op die momenten komt het grillige 4:13	
Juist op die momenten komt het grillige 4:13 Dream te volle bloei...	

<b>Mr. Scruff- Ninja Tuna</b>	
...naam maakte als dj en remixer <i>in de hoek 'maf &amp; funky'.</i>	
...heel behoorlijke albums...	
...trekt Mr. Scruff een paar goede vrienden binnenboord.	
Waaronder <i>stijlgenoot</i> Quantic, toaster en <i>smaakmaker</i> ...	
...een <i>frivool</i> midtempo nummer dat <i>halverwege een rokerige nachtclub en de studio...lijkt opgenomen.</i>	
Een ander <i>hoogtepunt</i> is het nu-soul- <i>pareltje</i> ...	
...waarop <i>soepele</i> (break)beats <i>haasje-over</i> doen...	
...en allerlei <i>grommend</i> analoog <i>speelgoed</i> .	
Meer dan ooit blijkt Mr. Scruff op Ninja Tuna een <i>alleseter</i> .	
...alles gaat in de grote ' <i>Scruffanizer</i> '.	
<i>Met als resultaat dertien gouden visjes. Zo 'fresh' vind je ze nergens.</i>	
<b>Razorlight- Slipway Fires</b>	
...een <i>ego</i> van <i>intergalactische afmetingen</i> , <i>ambities op stadionniveau</i> ...	
... <i>ergerlijke</i> <i>neiging tot dikdoenerij</i> op elk denkbaar gebied...	
... <i>songteksten</i> van <i>schoolkrantniveau</i> .	
Waarin Borrell bovendien graag zijn <i>directe omgeving beschimpt</i> ...	
<i>Hij dolt met je.</i>	
...toont Borrell zich een <i>muzikale stilst</i> van niveau, die <i>niet alleen de kunst van het goed jatten beheerst</i> ...	
Tuurlijk, daar krijg je <i>Grote Gebaren</i> van...	
...belandt Borell met de <i>licht pathetische ballade</i> The House <i>wat al te nadrukkelijk in de omgeving van Meat Loaf.</i>	
... <i>tenenkrommende passages</i> ...	
En met een <i>simplistische observatie</i> ...	
... <i>kweek je ook geen bewonderaars.</i>	
<b>Black Mountain- In The Future</b>	
... erg veel goede popmuziek uit Canada <i>komen oversteken</i> ..	
... <i>dient zich hier de zoveelste sensatie aan</i> ...	
...nergens <i>klinken ze zo retro</i> ...	

...waarop je nagenoeg alleen maar (en met succes!) <i>terugblijkt op</i> rock, folk,...	
...en die dan <i>in</i> The Future <i>doopt</i> .	
Het geluid is bijzonder <i>divers en erg veelzijdig</i> .	
...opnames uit verschillende sessies in drie verschillende studio's <i>stammen</i> .	
<i>Er zijn lijntjes te trekken naar</i> Wolfmother, Led Zeppelin,...	
... <i>gewaagde</i> , ultralange tracks...	
...met een beetje fantasie <i>het huzarenstukje</i> ...	
Vanwege de lengte en opbouw in diverse, <i>qua dynamiek erg uiteenlopende delen</i> uiteraard.	
...is het zeer <i>lang uitgesponnen</i> Bright Lights...	
... <i>diverse climaxen en lange psychedelische passages vol toetsen of luide gitaren telt</i> .	
Ach, wat doet het er ook toe, al die <i>hokjes</i> .	
Black Mountain is een <i>tikje vreemd, bij vlagen erg subtiel en bijzonder sfeervol</i> .	
Bij deze <i>doop</i> ik deze Canadezen tot de eerste retrorockers van 2008...	
<b>Cat Power- Jukebox</b>	
... <i>naakte</i> muzikale setting...	
... <i>ontdeed de liedjes van alle overbodigheden</i> .	
<i>Wat restte was warm en liefdevol</i> .	
Het was vooral de <i>vocale pracht</i> ...	
...duidelijk minder <i>naakt en breekbaar</i> ...	
<i>Onverwacht</i> blijven sommige interpretaties...	
... <i>is naar een traag, groovy bluesnummer getransformeerd</i> .	
... <i>het fabelachtige spel van de band</i> ...	
... <i>ijle stem en fraai ruimtelijke gitaarspel</i> ...	
... <i>rhythm &amp; blues-parel</i> ...	
... <i>krijgt door de sobere aanpak een andere lading zonder dat de kracht en directheid verloren gaan</i> ...	
... <i>een voor Cat Power-begrippen opvallend stevige benadering</i> .	
..om een soulvolle benadering met <i>vet orgelspel smeekt</i> ...	
...down-to-earth-bluesbenadering <i>ondergaat</i> ...	
... <i>ouderwets kaal</i> wordt uitgekleet...	
... <i>krachtige vrouw de transformatie ontvangen die ze verdienen</i> .	

... <i>tijdloze</i> klassiekers...	
<b>Extince- Toch?</b>	
... <i>hij moet al helemaal niet gemeten worden aan de mythe die er rond zijn naam hangt.</i>	
Extince <i>houdt zijn albums erg breed.</i>	
Maar <i>dit kleine ongemak wordt ruimschoots gecompenseerd ...</i>	
... <i>bijzonder scherpe</i> bijdrage van...	
Zoals gebruikelijk <i>ruimt de Exter een plekje in voor jonge collega's.</i>	
...dat het <i>nieuwe bloed</i> nog veel goeds gaat brengen...	
...een <i>gastrol</i> speelde...	
...voor de tweede maal op rij <i>vocale billenkoek</i> ...	
...dat hij tot de beste tekstuele ingevingen komt <i>als hij een rekening te vereffenen heeft.</i>	
Extince <i>heeft nog niks aan kracht ingeboet.</i>	
<b>Sons &amp; Daughters- This Gift</b>	
Het minidebuut...was al heel <i>aardig</i> ...	
...altijd <i>interessante</i> label Domino	
...songs...net even <i>pretentielozer, aardiger en braver klonken.</i>	
...het geluid... <i>al iets opgeschoven naar dat van de veel ruigere Kills,</i> ...	
Op dit tweede album <i>valt alles nog veel beter in elkaar</i> ...	
... <i>schaamteloos lekkere liedjes</i> ...	
...liedjes nog beter en <i>aanlokkelijker</i> zijn.	
Hij heeft <i>het rauwe aspect van de rockkant</i> van de band <i>goed</i> <i>gevangen</i> ...	
...poppy <i>deel</i> van de songs <i>intact gelaten</i> en waar mogelijk <i>uitvergroot</i> .	
... <i>pakkende</i> refreinen...	
... <i>aanstekelijke koortjes met hoge meebrulfactor</i> ...	
...alles lijkt even <i>simpel</i> als briljant.	
... <i>twaalf tracks die staan als een huis</i> ...	
...en we in Lodine een <i>soort reïncarnatie van Mariska Veres</i> horen.	
Zelf bleek hij immers ook niet helemaal <i>brandschoon</i> ...	
<b>Ayreon- 01011001</b>	
<i>Je loopt weg met</i> de conceptalbums van Ayreon...	

<i>Een tussenweg lijkt niet mogelijk.</i>	
<i>...de progrock van Arjen Lucassen ruimschoots de tijd geeft om zijn geheimen prijs te geven.</i>	
<i>En het sowieso een hele kluit vinden om deze dubbel-cd uit te zitten.</i>	
<i>...doen zoveel progtoppers mee dat je er een complete rockquiz van kunt maken.</i>	
<i>...de sterkste kanten naar voren haalt.</i>	
<i>...een hemels refrein zingen...</i>	
<i>... dat prachtig contrasteert met de dreigende stemmen van Tom Englund...</i>	
<i>...een waanzinnige synthsolo...</i>	
<i>...oude getrouwe Ed Warby...</i>	
<i>...de vrouwelijke zangstemmen perfect neer te zetten...</i>	
<i>...hoe hun bijdragen op 01011001 terecht zijn gekomen.</i>	
<i>Na het hoofdstuk met Stream of Passion lijkt Lucassen zich dubbel gemotiveerd op dit volgende Ayreon-project te hebben gestort.</i>	
<i>De verhaallijn is sterk...</i>	
<i>...de steeds voortschrijdende technologie...</i>	
<i>...de vijftien composities zijn memorabel en vol dynamiek...</i>	
<i>Wie zijn rock &amp; roll kaal, rauw en primitief wil hebben,...</i>	
<i>Wie ervan houdt dieper te graven, mag zich dit verfijnde progmeesterwerk niet laten ontgaan.</i>	
<b>Polkadot Cadaver- Purgatory Dance Party</b>	
<i>De reïncarnatie van nu-metalband Dog Fashion Disco...</i>	
<i>En omdat de naald er net inzat, kon u niet weg en kent u de trip die ik heb mogen meemaken.</i>	
<i>...kwibus die stiekum oude jaren-zeventig-meuk draait tijdens sentimentele buitjes.</i>	
<i>Zelden zo'n kronkjoreme 'luisterplaat' voor de kiezen gehad.</i>	
<i>...doet Polkadot Cadaver werkelijk alles om de metalfan weg te jagen.</i>	
<i>Symfonische Starcastle-crap uit grootmoeders knopenmandje?!</i>	
<i>...lollig trapje-af doen op de keyboards?</i>	
<i>...lugubere loser lyrics!</i>	
<i>En zo borrelt het brein maar door.</i>	

<i>...vreemde nu-metalplaat...</i>	
<i>De muzikaliteit die in de composities verscholen ligt...</i>	
<i>...de teksten zijn bruut...</i>	
<i>...de metalriffs vallen perfect op hun plek...</i>	
<i>..de plaat wordt steeds harder, muzikaler en gewaagder...</i>	
<i>Onder alle malligheid, beukpartijen, edelkitsch....gaat een lugubere tendresse schuil,...</i>	
<i>Filmische nachtmerries zijn dat...</i>	
<i>Eigenlijk valt er gewoon geen chocola van deze plaat te maken...</i>	
<i>Het bal eindigt met een meer dan twintig minuten (!) durende repeterende kreet...</i>	
<b>Julian Casablancas- Phrazes For The Young</b>	
<i>...ziet Casablancas' solodebuut toch eerder het levenslicht.</i>	
<i>...al is Phrazes For The Young bij vlagen toch wel even schrikken.</i>	
<i>Acht songs, die ieder op hun eigen manier de door Casablancas gepatenteere jullie-kunnen-me-niks-maken-houding uitdragen.</i>	
<i>...nasale quasi-verveelde stemgeluid...</i>	
<i>Een clash die nummers als Left &amp; Right In The Dark en Rifer Of Brakelights erg spannend maakt.</i>	
<i>Zo gauw er gas wordt teruggenomen,...</i>	
<i>...slaat het zeurgehalte wel toe...</i>	
<i>...al eindigen de overige zes songs wel aan de goede kant van de streep.</i>	
<i>...met die vette Casio...</i>	
<i>...even wennen, een beetje vreemd, maar wel lekker.</i>	
<i>De waarde van Phrazes For The Young zit 'm echter vooral in wat zo 'n beetje de heilige graal is van de vroeg 21<sup>ste</sup>-eeuwse muziekwolger...</i>	
<i>Casablancas geeft namelijk een onverbloemd kijkje in de keuken van dit nagenoeg ondoordringbare vijftal.</i>	
<i>Hoe harder een band roept dat ze allemaal gelijkwaardige partijen zijn,...</i>	
<i>...stemgeluid, smoel en teksten ontleden.</i>	
<i>Maar, zie hier, welhaast onder het elektronicatapijt geveegd...</i>	

<i>...puntige, uitgekiende gitaarpartijen...</i>	
<i>...minimale doch dynamische drumbeats en donkere grotestadsmelodieën...</i>	
<i>...verpakt in nauwkeurig afgemeten vierminutenliedjes en gebundeld in een curieuze, maar prima soloplaat.</i>	
<b>Florence And The Machine-Lungs</b>	
<i>...hoog in de Britse albumlijst...</i>	
<i>...helpt natuurlijk ook bij het creëren van een momentum..</i>	
<i>Complex en tegendraads, maar o zo lekker!</i>	
<i>...roept Welch associaties op met...</i>	
<i>..van die ongeleide projectielen...</i>	
<i>Net als zij schuwt ook Welch het grote gebaar niet:...</i>	
<i>...verhalen over een turbulent bestaan.</i>	
<i>...verhaalt over anderen dan haarzelf.</i>	
<i>Die levenslust wordt op Lungs verpakt in inventieve ritmes...</i>	
<i>Hoogtepunten zijn er vele, maar zeker is dat ook de finale,...</i>	
<i>Sterretje gezocht, ster gevonden!</i>	
<b>Bat For Lashes- Two Suns</b>	
<i>...het debuutalbum...gaf nieuwe inhoud aan de notie 'vorm boven inhoud'.</i>	
<i>..vergat een plaat van enige substantie te maken.</i>	
<i>...heeft Kahn (alweer) een alter ego aangenomen...</i>	
<i>Zelden zal ik een schijf met meer scepsis in de speler geduwd hebben,...</i>	
<i>...is Two Suns een flinke stap vooruit.</i>	
<i>De plaat is opnieuw in een allesoverheersende somberheid gedompeld...</i>	
<i>...talrijke apocalyptische drumroffels...</i>	
<i>Maar met haar dwingende voordracht maakt Khan duidelijk...</i>	
<i>...een uitermate consistent album...</i>	
<i>...maar kent uitschieters in de beeldschone pianoballade...</i>	
<i>De grootste verrassing bewaart Khan voor het laatst:...</i>	
<b>Tonight: Franz Ferdinand</b>	
<i>...de band die een muzikale standaard zet waar de concurrentie zich op mag stukbijten...</i>	

...en zo nemen de Artic Monkeys <i>het stokje van je over ...</i>	
...en ben je in no time <i>een stukje geschiedenis geworden,...</i>	
...aan Tonight is zo'n anderhalf jaar <i>gesleuteld.</i>	
<i>Dat roept het beeld op van een moeilijke plaat...</i>	
<i>Aanstekelijke tunes zitten in het dna van Franz Ferdinand,...</i>	
... <i>het olijke No You Girls...</i>	
...maar <i>banaal</i> wordt het nergens.	
Franz Ferdinand <i>laat</i> de artwave gedeeltelijk <i>achter zich en stoeit volop</i> met dub ...	
Het korte en <i>doeltreffende</i> Twilight Omens...	
...zijn flink in de Giorgio Moroder-synths <i>gezet.</i>	
In de <i>geheide</i> hit Ulysses...	
...acht minuten durende Madchester- <i>trip...</i>	
...die <i>eindigt in een anticlimax.</i>	
...invloeden <i>blijven beperkt tot een knipoog</i> naar Vampire Weekend...	
Minder <i>interessante</i> songs...	
...songs... <i>blijven nog net overeind door de muzikale aankleding ervan.</i>	
<i>Muzikale spelerei, daar puilt Tonight van uit.</i>	
Tonight is een <i>rijke en gelaagde</i> partyplaat...	
<i>Andermaal wereldheerschappij?</i>	
Feit is dat Franz Ferdinand met Tonight <i>het eigen muzikale universum heeft verbreed en verrijkt</i> met een boeiende popplaat, die bovendien <i>de deur naar de toekomst</i> <i>wijd open zet.</i>	
<b>Empire Of The Sun- Walking On A Dream</b>	
Down Under <i>is</i> het Australische electropopduo Empire Of The Sun <i>groot nieuws...</i>	
...en ons eigen 3FM <i>heeft</i> eerste single Walking On A Dream <i>met liefde omarmt.</i>	
...met <i>futuristische</i> beats...	
<i>De eerste helft</i> van het album bevat vooral <i>lekker in het gehoor liggende</i> maar <i>ietwat gezapige</i> electropop.	
... <i>zijn de positieve uitschieters...</i>	
... <i>slaan de Australiërs een andere weg in.</i>	

The World is een trage, <i>sfeervolle klaagzang op Moeder Aarde...</i>	
Swordfish Hotkiss Night <i>funkt de pan uit</i> door de <i>bonkende</i> bassdrum...	
, maar <i>ontwikkelt zich tot een wat saaie</i> danstrack.	
<i>Afsluiter</i> Without You ...	
...zij het met een <i>minder melodramatische apotheose</i> .	
...de <i>zompige</i> computerbeats en de <i>galmende</i> elektronica...	
Maar of dit alles genoeg is <i>om Europa te</i> <i>veroveren?</i>	
<b>Dirty Projectors-Bitte Orca</b>	
...is al jaren een <i>gerespecteerde speler</i> in de New Yorkse artscene.	
Als ' <i>ontoegankelijke</i> popmuziek' misschien?	
Maar het is ook weer <i>zware kost</i> .	
Zijn liedjes <i>wekken de suggestie een eenheid te vormen...</i>	
... <i>willekeurig aandoende</i> drumfills, drie <i>kwelende</i> vrouwenstemmen, ... <i>spastisch</i> getokkel...	
<b>Artic Monkeys- Humbug</b>	
Termen als 'veelbelovend' en 'talent' kan je anno 2009 niet meer <i>op Alex Turner loslaten</i> .	
...volgens <i>een gezonde hoeveelheid</i> critici en popliefhebbers...	
...en zelfs van een ' <i>tussendoortje</i> ' als The Last Shadow Puppets...	
Ik vermoed dat ie <i>weinig grip had op de</i> eigenzinnige Turner en zijn maten.	
Nee, als Homma al iets van z'n <i>habitat</i> in de plaat heeft kunnen <i>leggen...</i>	
...dan moet je dat <i>zoeken in hogere sferen: psychedelica, surrealisme en andere zinsbegoocheling</i> .	
In muzikale zin <i>vertaalt zich dat keurig op</i> z'n Artic Monkeys.	
De heren <i>keken op hun twee eerdere albums niet op een schijnbeweginkje meer of minder...</i>	
...en ook Humbug <i>volgt die lijn...</i>	
...de <i>woest om zich heen slaande</i> Matt	
<b>Heldrum</b> patronen... <i>gaan zelden recht</i>	
<i>vooruit...</i>	

...songs maken de meest merkwaardige U-turns)	
...of de geestige glamrockgedaante die het lekker staccato <i>hakkende</i> Potion Approaching aanneemt....	
...het wemelt van de onverwachte breaks...	
Ook liet Turners Last Shadow Puppets- <i>flirt met pseudo-kitscherige</i> sixtiespop....	
...tezamen een welkom rustpunt halverwege het album...	
Daarna gaat 't overigens meteen de achtbaan in...	
...met wat we gerust de meest opwindende botsing van deeltjes en impulsen...mogen noemen.	
...nu al met de Ironie Der Groten..gezegende kereltje...	
...vorm geeft aan z'n langzaam scherper wordende blik....	
<b>Wild Beasts-Two Dancers</b>	
Wild Beasts is vooral <i>berucht</i> door...	
...het <i>gegil</i> van Thorpe...	
...de beste man <i>jengelt</i> er lustig op los...	
...in combinatie met het <i>diepe, warme</i> stemgeluid...	
...is de <i>boel prima in evenwicht</i> ...	
...beginnen de <i>gehoorgangen al snel onbedaarlijk te jeuken</i> .	
...plaat, die desalniettemin weinig <i>wereldschokkends</i> te bieden heeft.	
Met meer (mannelijke) <i>pit en minder howling</i> ...	
...matig <i>geslaagde aanzet tot een prachtplaat</i> .	
<b>Animal Collective- Merriweather Post Pavillion</b>	
De cultband uit New York leek klaar voor de <i>volgende stap</i> .	
Loeiharde elektronische beats en bassen, <i>verwant aan</i> dubstep en techno...	
...de <i>psychedelische folksfeer</i> van Strawberry Jam...	
...met melodie en <i>tribale</i> ritmes...	
...speelden ze met volume en bijna <i>machinale</i>	
...speelden ze met volume en bijna <i>machinale herhaling-tot de hypnose erop volgde</i> .	
Een <i>verblindend</i> lichtorgel <i>versterkte het</i>	

<i>...geen plek meer is voor ontregelend geschreeuw of kakofonisch getetter.</i>	
Merriweather Post Pavilion is een <i>dromerige, feeëriëke</i> plaat ...	
<i>...de beats en bassen knalhard over de samenzang heen te gooien</i> in plaats van de liedjes <i>ermee te stutten.</i>	
Het is zeker hun <i>toegankelijkste.</i>	

#### 8.4 Liste des métaphores trouvées dans le corpus des 'Inrockuptibles'

<b>Goldfrapp- Supernature</b>	
<i>Que les oreilles et l'épiderme soient en mode 'réception'...</i>	
<i>...albums respectivement majestueux et enjôleur ayant déjà écrémé les joies et ressorts de l'electro...</i>	
<i>...chant mystico-sensuel...</i>	
<i>...violons cinématographiques...</i>	
<i>...beats sexuels pour ripailles des anges...</i>	
<i>...clips épris de nature...</i>	
<i>...Alison Goldfrapp, tout aussi céleste qu'allumeuse...</i>	
<i>Quid de cette livraison...</i>	
<i>Elle s'ouvre sur le single...</i>	
<i>...gimmick tout synthé...</i>	
<i>...qui donnent d'emblée le ton...</i>	
<i>...beat efficace...</i>	
<i>...mix précis, ultraspacieux, voix qui entre, bien devant, toute charnelle venue et qui s'incarne ici et là par souffles et</i>	

<i>ânonnements.</i>	
...: mêmes <i>structures</i> ? Mêmes <i>ficelles</i> ?	
Le titre Time out from the World est <i>une révélation: on arrête de courir après la comparaison et ce qui fut.</i>	
La suite <i>enivre</i> tout autant:...	
...ses <i>boucles chaudement menées</i> ...	
...ses guitares ( <i>bannies</i> des deux premiers) <i>qui dégueulent leur vervre</i> ..	
...ses synthés et cordes en <i>parfait écho et équilibre</i> ...	
...ses <i>orgies</i> de “Yeah!Ouh!Oh!”...	
<i>On retrouve ses marques</i> (plutôt celles de Black Cherry), <i>on refait le plein d’émoi.</i>	
<b>Artic Monkeys- Whatever People Say I Am That’s What I’m Not</b>	
...ce jeune homme au visage <i>luisant et à la cigarette collée au bec</i> ...	
Comme par exemple de trouver <i>chevaleresque</i> l’idée ...	
...où certains auraient peiné à <i>séparer le bon gros de l’ivresse.</i>	
Loin du <i>phénomène</i> , il y a aujourd’hui un disque?	
...évoque à merveille <i>l’art du contre-pied que cultivent les Monkeys.</i>	
Au résultat, c’est fascinant d’ <i>effronterie et de justesse</i> :...	
...à l’époque où les frères Gallagher <i>ne s’étaient pas étouffés avec leurs sourcils: fraîcheur, gouaille, nonchalance</i> ,...	

<b>Oasis- Don't Believe the Truth</b>	
<i>...l'indigeste</i> Heathen Chemistry, il aura fallu un marathon long de plus de deux ans, et une poignée de faux départs...	
...sixième album d'Oasis, a finalement vu le jour.	
...premier album à dévoiler un père Noel aussi indulgent, complètement détendu de la flûte.	
Noel y chante, bien mais <i>sans éclat</i> .	
C'est peut-être là <i>la malédiction</i> d'Oasis...	
C'est donc lorsqu'ils se réunissent pour Let There Be Love...	
<i>...que la magie peut opérer à nouveau.</i>	
<i>...partagé à l'époque entre un Lennon bigot et un Macca plus séculier.</i>	
...son label et ses fans semblent <i>concourir</i> depuis quelques semaines à <i>grands coups de déclarations dithyrambiques</i> ...	
<i>...l'inutile</i> A Bell Will Ring...	
...le <i>grotesque</i> Keep The Dream Alive...	
<i>On applaudira en revanche le psychédélique</i> Mucky Fingers...	
...le <i>guilleret</i> The Importance Of Being Idle ( <i>dans la veine</i> de l'admirable She's Electric)	
...le beau Like A Bomb et <i>sa valse</i> ...	
...où Oasis <i>reconstruit avec une exactitude déconcertante le son de ses chéris</i> ...	
...si Don't Believe The Truth <i>ne provoquera certainement pas d'hallucinations chez les détracteurs</i> ...	

<b>We Are Scientists – With Love and Squalor</b>	
Hier, Devendra Banhart <i>a réhabilité la barbe de clochard</i> . Aujourd’hui We Are Scientist <i>réhabilitent la moustache de papa</i> .	
Deux de ces trois <i>filous</i> ...	
...Brooklyn, <i>capitale du rock et d’Arnold et Willy</i> ,...	
... <i>les moustachus les plus amusants</i> de l’actuelle scène new-yorkaise.	
...le groupe <i>accouche aujourd’hui d’un premier album</i> ...	
...reprochant à <i>la petite troupe de n’être que le simple pastiche</i> de beaucoup d’autres...	
...la basse <i>capiteuse</i> de The Arcade Fire <i>que va se promener celle du moustachu</i> Chris Cain...	
...Canadiens, des <i>voisins</i> pour lesquels le trio éprouve une réelle fascination.	
<i>Le bazar</i> , on le retrouve surtout dans les vidéos...	
... <i>les trois filous ne font plus qu’un</i> ...	
...à offrir des versions <i>cocasses</i> du Be My Baby des Ronettes avec, à <i>l’intérieur</i> , plein de chœurs chouettes...	
Parlons-en, des <i>amours</i> du groupe,...	
<b>The Kills- No Wow</b>	
... <i>sauvageonne boudeuse et sensuelle</i> ...	
... <i>au bras d’un coquin médiatique</i> dans les	

<i>pages d'une revue à potins.</i>	
<i>...loin des habituels cuir noirs, lunettes noires, idées noires?</i>	
<i>...des règles martiales et rugueuses des Kills.</i>	
<i>Mais ils ont bien entendu résisté à toute intrusion de la raison.</i>	
<i>...quitté la terre des hommes pour un enfermement malade dans un studio-asile, dans les réfonds de l'Amérique.</i>	
<i>C'est là, dans la frénésie, qu'ils ont donné une suite à leur premier opus, l'incandescent Keep On Your Mean Side.</i>	
<i>Brut, intense, dense, sans extras, sans gadgets, sans chichis.</i>	
<i>Quarante minutes, parce que la messe est dite et que la messe est noire.</i>	
<i>...ces incurables fanatiques de rock 'n' roll n'ont pas sacrifié leur passion sur l'autel de la modernité obligatoire...</i>	
<i>...leur disque est conçu...en deux chapitres...</i>	
<i>...une face A électrique et rêche, qui culmine sur le single ...</i>	
<i>Une sorte de survol en quelques minutes vertigineuses d'une fantastique histoire du night-clubbing new-yorkais...</i>	
<i>...qui emprunterait ses guitares méchantes et sa voix fauve au CBGB et ses beats mécaniques au Studio 54: la rencontre miraculeuse...</i>	
<i>Mais la vraie surprise vient de la libération du groupe...</i>	
<i>Au rock austère, cinglant et fiévreux qui a toujours tué chez les Kills...</i>	
<i>...le groupe ose une tonalité plus sereine, presque lumineuse?</i>	

Car c'est bien à <i>des excercices pervers que se livre ce couple torride</i>	
...l'Américaine <i>mimant l'innocence pendant que l'Anglais brandit un fouet électrique.</i>	
On y retrouve <i>l'affolante VV raide dans ses bottes qui, comme celles autrefois taillées par Lee Hazlewood pour Nancy Sinatra, sont faites pour la marche, la fugue, à toutes jambes.</i>	
C'est frappant <i>en fin de parcours,...</i>	
<i>...tout en respectant la charte rigoureuse des Kills, une voix avec un couteau sous la gorge, une guitare exorbitée, une boîte à rythmes menacée de tachycardie, élargit le champ des possibles.</i>	
Quand on entend Hotel parler avec <i>une fougue identique de Giorgio Moroder et du Velvet...</i>	
<b>Depeche Mode- Playing The Angel</b>	
C'est au début des années 80 <i>que nous ramène directement le nouvel album...</i>	
<i>...et nous voilà avec ce disque comme précipités dans une de ces infernales machines à remonter le temps...</i>	
<i>...Playing The Angels est certes un disque fait avec des machines, mais avec de vieilles machines.</i>	
Quel son, à la fois électronique et <i>sale, bourdonnant et scintillant, avec un souffle incroyable!</i>	
<i>Le souffle, très exactement, sec et frais...</i>	
<i>...une référence de sacrés pinailleurs au compteur.</i>	
<i>...il est allé chiner sur Internet les vieux synthétiseurs, les vieilles boîtes à rythmes...</i>	

<i>...d'où ce sentiment de matière et de souffle.</i>	
<i>...les métaphores bibliques, vaguement retournées sexuellement, s'enfilent comme des perles.</i>	
<i>Dave Gahan chante divinement bien, avec sa voix de petit marquis écorché, de cygne noir.</i>	
<i>Mais loin de sombrer dans la préciosité, le résultat reste toujours confondant de simplicité, avec cette musique faite, comme le blues, d'autant de vides que de pleins.</i>	
<i>...Depeche Mode effectue un saut dans le temps digne d'Austin Powers...</i>	
<b>Antony &amp; The Johnsons- I am a bird now</b>	
<i>...le terrassant deuxième album...</i>	
<i>...gaillard américain sans sexe fixe, visiblement fâché d'être né dans un chou et bien déterminé à libérer la femme qui est en lui.</i>	
<i>On peut aussi choisir de fermer les paupières et d'ouvrir grand les oreilles, pour ne plus se concentrer que sur la singulière identité sonore de ce disque.</i>	
<i>Car c'est là, au cœur même de la musique, que la nature équivoque d'Antony déploie ses plus beaux atours...</i>	
<i>...crooner androgyne à la voix d'ange déchu...explorant sur son piano les mille et un frémissements d'un individu saisi par la fierté et la douleur de se savoir seul au monde.</i>	
<i>Ce n'est pas qu'Antony manque de compagnie sur ce disque, où se pressent quelques bons amis...</i>	
<i>...(Lou Reed et Boy George, très digne en bibelot des années 80 fraîchement</i>	

dépoussiéré)	
...et des soutiens de choix ( <i>dont pas mal de têtes chercheuses de la scène new-yorkaise...</i> )	
...même <i>ceint d'un fin maillage de cordes ou d'une parure de cuivres,...</i>	
...Antony reste cet être nu qui, avec un cran et une pudeur peu communs...son émotivité à fleur de peau.	
Doté d'un vibrato qui ne cède jamais à la tentation du trémolo...	
...cette forme suprême d'élégance ...	
...sans effets de style ni délires fabulateurs.	
La musique d'Antony, c'est de l'eau de rose empoisonnée et instillée au compte-gouttes dans les veines de l'auditeur. C'est une fleur bleue hérissée d'épines qui, dans un langoureux strip-tease, s'arrache lentement les pétales. C'est un sanglot sec, ou peut-être un sourire légèrement humecté de larmes,...	
...fait de I Am a Bird Now une véritable perle transgenre.	
...que même la coda orageuse ..ou les cuivres rutilants de...	
...pouvait apposer au bas de ce magnifique ouvrage.	
<b>Kasabian- Empire</b>	
Rarement un groupe aura été modeste et prétentieux à la fois, <i>grandiloquent</i> et timide...	
...Kasabian est bien l'une de ces formations grande gueule dont l'Angleterre a le secret.	
....fait de ce groupe l'un des plus <i>électrifiants</i> de la Grande-Bretagne...	

...la musique de Kasabian évoquait le temps présent...	
...à l'aide d'un mystérieux son cramé...	
...mais convoquait en même temps les fantômes de deux ou trois aînés...	
Ceux-là avaient su conjuguer la flamboyance et l'instantanéité de la pop avec l'énergie implacable des raves et des clubs remplis à ras bord d'acides.	
Kasabian était de cette trempe, mais en plus voyou encore, en plus finaud peut-être.	
...on sentait chez Kasabian l'existence d'un système immunitaire autrement plus efficace et salvateur.	
...Empire, qui ouvre une nouvelle piste...	
Là où le premier album était un bouillonnant exercice de rock indie génialement foutu...	
...celui-ci va chercher ses racines ailleurs et plutôt du côté des années 70.	
Kasabian pourrait occuper la place laissée vacante par Oasis...	
...n'arrive plus à écrire les hymnes voyous qui peuplaient ses premiers disques.	
...les frères Gallagher, à gagner trop d'argent, ont-ils perdu la voix de la raison, et celle de la rue en même temps.	
...de la pop née dans les pubs.	
...mais n'a pas encore pleinement atteint le même sens de la formule pop, de l'écrin mélodique qui touche instantanément le ventre.	
...ne parvenant pas encore à cette universalité pop que les frères Gallagher avaient synthétisée...	
...pourrait bien demeurer un phénomène	

<i>insulaire...</i>	
<b>I'm From Barcelona- Let Me Introduce My Friends</b>	
<i>...les gus d'Architecture in Helsinki</i>	
<i>...ces fouines de Blérots de Ravel</i>	
<i>Cette toute scandinave troupe de joyeux lurons,...</i>	
<i>..et surtout, la certitude pour les tourneurs de remplir la Boule Noire sans grande difficulté?</i>	
<i>Les Polyphonic Spree peuvent dormir tranquilles.</i>	
<i>...réunissent les deux troupes...</i>	
<i>...de la pop...pas frimeuse, élémentaire mais efficace.</i>	
<i>I'm From Barcelona, c'est une chorale d'amis...</i>	
<i>...mais aussi adepte de P-Funk...</i>	
<i>...de pop-songs futées, qu'on conseillerait volontiers à un ami fatigué.</i>	
<i>...qui n'a rien à envier aux trop méconnus singles pop de Beulah...</i>	
<i>...c'est trois cents pilules de magnésium qu'on se prend en pleine face...</i>	
<i>Un premier album qui ne se contente pas de garantir un moment agréable à son récepteur...</i>	
<i>...il vient confirmer le chouette, si ce n'est grand, cru de cette année 2006: douze mois drôlement riches en délices pop.</i>	

<b>Sonic Youth- Rather Ripped</b>	
...le nouvel album de <i>la troupe</i> est une véritable <i>petite renaissance musicale</i> .	
Ce disque, c'est une <i>fontaine de jouvence</i> ...	
...les morceaux...donnent ainsi l'impression d'être <i>de petits diamants travaillés et dépolis avec patience, comme s'ils étaient le résultat d'années de perfectionnement et d'un sens aigu de l'instantanéité, de l'immédiateté de la pop</i> .	
Des <i>déflagrations</i> comme Do You Believe...	
...les morceaux les plus <i>enivrants</i> de l'année...	
...présent dans <i>la troupe</i> ...	
Retrouver <i>la formule de départ</i> a en tout cas été l'occasion <i>d'accoucher d'un album</i> aux tonalités moins <i>sombres</i> ...	
...comme si le groupe avait <i>ouvert en grand les fenêtres de son studio et laissé passer un peu plus de lumière que d'habitude</i> .	
...comme si le groupe avait <i>dissocié ses deux personnalités les plus marquées</i> :...	
...les morceaux les plus pop ou davantage <i>ancrés dans une facture rock classique</i> .	
<b>The Roots- Game Theory</b>	
... <i>les peintures</i> sélectionnées par Dave Chappelle...	
... <i>la clique emmenée par le gros Uestlove</i> ...	
...Jay-Z, qui <i>l'embarque</i> régulièrement en tournée et <i>a recruté</i> les Roots...	
<i>Compacts, collectifs et remuants</i> , les Roots possèdent désormais un <i>fonds de commerce d'une valeur rare</i> , qui les place en <i>héritiers</i>	

des Sly & The Family Stone...	
...à prendre leurs auditeurs par les pieds,...	
...qui après un départ plutôt canon ...	
...avec quatre titres qui s'enchaînent avec une classe folle, a tendance à se mettre à poil en pilotage automatique...	
...glissant au fil des morceaux sur un groove...	
<b>Regina Spektor- Begin To Hope</b>	
...pour une chanteuse il est vrai plus proche des gouailleuses enragées du hip-hop que des mamies rangées du folk-rock...	
...dont la voix est un instrument sans limites.	
Une femme-voix, torrent d'énergie, d'intelligence et d'histoires canalisées dans un gosier en forme de volutes et de chausse-trappes.	
...une chanteuse...excentrique et magnétique.	
Tombée du nid anti-folk où elle a grandi,...	
...les orchestrations de Begin To Hope frôlent trop souvent la banalité.	
..., en autarcie, intensément follasse dans son monde fantastique que diluée dans le notre.	
<b>Beck- The Information</b>	
On classera sans hésiter le dernier album du blond de Los Angeles, The Information, parmi ses meilleurs,...	
...des disques les plus apprêtés sans être forcément les plus attachants.	

..l'un de ses albums les plus <i>ambitieux, qui s'est échafaudé selon des règles bien précises.</i>	
..des musiciens de studio renommés <i>repérés du côté du soul-man Bill Withers...</i>	
...renvoie ses hommes dans leurs <i>pénates assez vite.</i>	
Celui-ci a <i>gardé dans sa besace</i> les sessions...	
...le tout <i>constituant une sorte de banque de données pour...</i>	
Tous se retrouvent en studio chez Beck et <i>mettent en boîte</i> les sessions qui <i>constitueront le corps du disque.</i>	
...s'était juré de ne plus <i>fricoter avec</i> le hip-hop...	
...Beck peut dès lors entamer, en compagnie de Godrich, <i>le travail de reconstitution du bazar bizarre qui traîne dans sa tête.</i>	
Dès le titre d'ouverture, Elevator Music, <i>sorte de voyage vertical qu'on effectue les yeux rivés sur la poulie sans comprendre comment tout ne s'est pas encore écroulé.</i>	
...sa ritournelle <i>désabusée</i> Strange Apparition, ...	
...son <i>déguisement stonien</i> sur Nausea...	
...ce tube incontournable <i>qui vous ferait acheter n'importe quelle bassine en plastique mou...</i>	
...No Complaints <i>qui donne envie de traverser la ville de son choix à dos âne...</i>	
... 1000 bpm <i>qui se rappe dans les cabines de salle de bains les plus désuètes de l'univers...</i>	
... The Horrible Fanfare, qui, <i>campé sur le beat gainsbourrique...</i>	

<i>...invente une musique de lendemain...parfois inquiétante, comme inventée par un Brian Eno en laine porlaire qui se serait soulé la veille avec A Silver Mt. Zion.</i>	
<i>...un disque dans lequel on s'amuse vraiment à déambuler, qui n'est pas accueillant ou déroutant...</i>	
<b>The Raconteurs- Broken Boy Soldiers</b>	
L'écoute du disque, forcément <i>goulue</i> ,...	
<i>...le morceau qui ouvre l'album, nourrit immédiatement le disque de sa belle luminosité et fixe l'alchimie trouvée par White et Benson</i>	
<i>...son songwriting précis et électrique...</i>	
<i>...les arrangements millimétrés</i>	
Que le disque <i>s'éloigne</i> ensuite vers les influences...	
<i>...quand s'enroule et se déroule l'excellent Blue Veins...</i>	
<i>...ne change absolument rien à cette organisation.</i>	
Pop et <i>puissante</i> , et plutôt <i>organique</i> au final, la musique des Raconteurs...	
<i>...la musique des Raconteurs ouvre à elle seule une brèche dans le rock américain d'aujourd'hui: pour y laisser pénétrer le soleil.</i>	
<b>Yeah Yeah Yeahs- Show Your Bones</b>	
<i>Le désir est grossièrement surjoué sous une loupe, le plaisir devient une suante gymnastique, un sport de combat: rutilante machine à tubes internationaux, Show Your</i>	

Bones...	
<i>...par montrer ses formes les plus putassières.</i>	
<i>Aussi brutal et primitif que Fever To Tell,...</i>	
<i>...il choisit d'effacer la fine frontière séparant sex-appeal élégant et racolage salope</i>	
<i>...surpasser les vertigineux chiffres de vente...</i>	
<i>...en font un très subversif cheval de Troie.</i>	
<i>D'où les déchirements vocaux et miaulements rauques d'une Karen O, lorgnant désormais très clairement vers Joan Jett...</i>	
<i>...les batteries martiales et hygiéniques...</i>	
<i>...les riffs aux traits très épais ...</i>	
<i>...ou guitares trash-mais-propres...</i>	
<i>...quelques hallucinants synthés, superposés au reste comme un maquillage péripatéticien..</i>	
<i>...Honey Bear, excitante folk-song électrocutée...</i>	
<i>...entre acidité d'un groupe sans basse et grandes mélodies bubble-gum....</i>	
<i>...les morceaux soient des pénétrations en coups de butoir ou qu'ils palpent un peu moins brutalement les chairs...</i>	
<i>...surgit pourtant toujours une certaine jouissance, un peu gênée.</i>	
<i>Très subversif, Show Your Bones tient un équilibre précaire et passionnant entre deux mondes: honteux comme la masturbation, mais tout aussi bon.</i>	
<b>Phoenix- It's Never Been Like That</b>	

...pour faire le tour du nouvel album de Phoenix.	
...cinquante-neuf secondes parfaitement jubilatoires.	
...un Napoleon SAYS <i>détonant</i> ...	
...le bassiste des Tindersticks <i>avec la grosse patate</i> .	
...une des pop-songs les plus <i>rayonnantes</i> confectionnées par des <i>petits Français</i> ...	
...mélange <i>des bouts de Smiths, des bouts de Strokes</i> et même <i>des bouts de Cindy Lauper</i> ,...	
...il va y avoir <i>du sport sur les dance-floors</i> jusqu'à la fin de l'été.	
...les couples <i>gigotant</i> ...	
...Long Distance Call, <i>penser très fort dans son coeur</i> aux géniaux Kings Of Leon...	
...saluer <i>l'instrumental</i> et pourtant si <i>parlant</i> North...	
...la voix, <i>sexy</i> et plus <i>décomplexée</i> que jamais	
<b>The Knife- Silent Shout, An Audio Visual Experience</b>	
<i>Plongée dans l'univers étrange et inquiétant des fines lames de l'électro pop suédoise.</i>	
...les synthés 80 <i>un poil dégoulinants</i> ...	
...le duo de <i>frangins</i> suédois...	
...une musique <i>étrange, inquiétante</i> ...	
Leur production <i>ambitieuse et singulière</i> ...	
The Knife <i>se conçoit davantage comme une expérience totale</i> ,...	

...le groupe a bâti un univers à sa mesure, graphique et chaotique, que l'on pourrait situer au croisement de David Lynch, du Locataire de Polanski et des collages de Linder Sterling.	
Statique, très sombre, la performance est un peu ennuyeuse...	
Les onze vidéos récelent heureusement quelques trésors tels le barré et flippant Silent Shout, déambulation hallucinée dans des terres glaciales et des textures organiques peu rassurantes.	
Pass this on...vaut elle aussi le détour.	
The Knife, ou le retour du refoulé?	
<b>The Tellers-Hands Full of Ink</b>	
...sont tombés sur les fesses...	
...dont le leader n'a cessé depuis de squatter la une des tabloïds.	
...The Tellers méritent bien plus que cet honorable parrainage...	
...une quête authentique de la jolie pop-song..	
...tous deux symptomatiques de la chaleureuse demeure belge qui les héberge...	
Surtout, ils laissent désormais entrevoir une tendance à préférer...	
...des mélodies plus abouties...	
...des orchestrations pop soignées...	
...continuant d'évoluer dans l'étonnante barque acoustique qui les transporte depuis toujours.	
...The Tellers pourraient bientôt devenir les heureux protégés des médias anglo-saxons.	

<b>The Bravery- The Sun and the Moon</b>	
<p>...Joey Starr et Kool Shen <i>se demandaient ce qu'on attendait pour foutre le feu</i>. Les années ont passé et, avec elles, <i>un cortège de pyromanes inspirés</i>.</p> <p>...le rock...<i>a connu autant d'incendies q'un champ andalou au mois d'août</i>.</p> <p>...les Killers, <i>allumant</i> ainsi ce qui aurait pu ne rester qu'un <i>sympathique feu de paille</i>.</p>	
Dans cette <i>nouvelle famille d'artistes grandiloquents...</i>	
...une quantité de gros refrains <i>frimeurs</i> semblables à ceux qu'avaient <i>déballés</i> , à Las Vegas, ...	
...Brendan O'Brien, <i>un habitué du gros son...</i>	
...The Sun and the Moon <i>évite le gouffre classique</i> du second album.	
<i>Le soleil a rendez-vous avec la lune, et la lune est là dès le second morceau...</i>	
...le disque <i>dévoile</i> un songwriting plus raffiné, très anglais et qui ne craint pas de <i>titiller les gambettes</i> .	
<i>C'est encore le bal des pompiers et plus que jamais on y danse.</i>	
<b>Architecture in Helsinki- Places Like This</b>	
Architecture in Helsinki <i>brouille les limites de la pop pour rebondir plus haut que les kangourous</i> .	
Affublés d'un nom <i>structural, enneigé,...</i>	
...ces Australiens <i>cachent bien leur jeu et s'amuse</i> nt comme des fous du choc thermique qu'ils provoquent à coups de percussions des	

<i>Caraïbes...</i>	
<i>..cuivres en rafale...</i>	
<i>...cris de guerre inévitables...</i>	
<i>...Cameron Bird, fondateur à l'imagination aussi débordante que celle d'un enfant hyperactif de 6 ans...</i>	
<i>...un lieu abstrait, propice à des divagations....</i>	
Il envoie des <i>squelettes</i> de chansons...	
<i>...de la pop-song illuminée...</i>	
<i>...hip-hop dur à cuire...</i>	
<i>...des sauts de kangourous aux câlins de koalas....</i>	
<i>...ces points de vue multiples restent unis par la spontanéité et le fun.</i>	
<b>The White Stripes- Icky Thump</b>	
<i>..., semant des petites chansons de garage-pop bluesy pour baliser le chemin- et le montrer aux autres.</i>	
<i>Hansel et Gretel en Amérique,...</i>  <i>...les White Stripes ont trouvé la maison en pain d'épices.</i>  <i>...les White Stripes auraient pu acheter la maison en pain d'épices, et tout le quartier.</i>	
<i>Au fronton était inscrit: Seven Nation Army.</i>	
<i>...pendant que Meg mettait le cap sur Los Angeles...</i>	
<i>Dans la vie de ces deux grands enfants...</i>	
<i>...Nashville, la capitale de la musique country.</i>	
<i>...c'est l'album le plus éclaté et progressif</i>	

des White Stripes.	
...on y entend, <i>jusqu'à devenir sourd</i> , des riffs de guitare hardos <i>cramoisés et sursaturés</i> .	
Quelques morceaux rappellent <i>les coups de sang, de foudre et de fouet...</i>	
D'autres, plus nombreux, <i>surlignent d'un trait rageur les relations sadomasochistes qui lient passionnément Jack White et sa guitare</i> .	
<i>Agressif, excessif, exacerbé, mais aussi tempêteux, nerveux, fiévreux.</i>	
<i>Orgie sèche, Icky Thump,...</i>	
<i>...ils ont perdu en route un peu de candeur et de fulgurance mélodique.</i>	
Juste une autre facette, <i>saisie à vif et au fer rouge</i> , d'un groupe qui sait <i>élargir sa palette</i> sans s'emmêler les pinceaux.	
<i>Encore plus rouge, encore plus noir.</i>	
<i>...voire un groupe bonbon. Cette-fois ci, au poivre.</i>	
<b>PJ Harvey- White Chalk</b>	
<i>...elle signe un chef-d'oeuvre.</i>	
Quinze ans après avoir introduit <i>la guitare-rasoir à six lames</i> et ce chant de <i>muqueuses enflammées...</i>	
<i>...mais toujours aussi coupante et dépolie que l'ardoise.</i>	
<i>...ce neuvième album ne repose pas uniquement sur ces histoires d'outillage et de baptême..</i>	
<i>...mais il leur doit une grande part de sa beauté à la fois farouche et solennelle.</i>	

Autant son prédécesseur Uh Huh Her était <i>raide et ingrat</i> , autant celui-ci est <i>vallonné et charmeur...</i>	
<i>...sa cadence martiale et son chant de cristal fêlé, au passage duquel on boit sa honte...</i>	
<i>Cet effroi vite reprouvé,...</i>	
<i>...essentiellement consituté de ballades-attention pas de promenades.</i>	
<i>...la production toute en matières explosées de Flood et l'inamovible John Parish...</i>	
<i>...White Chalk a beau se dispenser d'électricité, son intensité n'en reste pas moins palpable.</i>	
<i>...en renforcent le caractère indocile...</i>	
<i>...son écriture refuse toujours l'orthodoxie en empruntant des déviations personnelles, d'où cette impression de monument chancelant ...</i>	
<i>...ce disque...se révèle l'une des expériences les plus monumentales que l'on puisse vivre avec deux oreilles et peu de passion au milieu.</i>	
<i>Polly la revêche n'a jamais si bien chanté, presque apaisée de ne pas avoir à se saigner les cordes, rappelant au détour d'une intonation ses glorieuses aïeules du folk anglais...</i>	
<i>Malgré ce vague écho, et quelques points de rattachement,...</i>	
<i>....qui sur l'instant s'élève à des niveau où personne ne viendra la déloger cette année.</i>	
<b>Queens of the Stone Age- Era Vulgaris</b>	
<i>...le géant rouquin leader de Queens of the Stone Age a apporté la touche finale à son nouvel album...</i>	

...consacré par le <i>dantesque</i> Lullabies to Paralyse...	
Grâce à ce côté <i>chef de meute, juste et autoritaire</i> , Josh Homme...	
Un groupe qui n'en fait qu'à sa tête, joue fort et <i>bâtit</i> , album après album, <i>une oeuvre puissante et foisonnante</i> ...	
Du jamais vu depuis le <i>crash prématuré</i> de Nirvana.	
...un fossé semblant séparer la <i>fragilité christique</i> de Cobain et l' <i>hédonisme solide et assuré</i> de Homme.	
Josh Homme a ce côté <i>terrien que rien ne semble pouvoir déboulonner</i> .	
Josh Homme a formé Queens of the Stone Age sur les cendres de Kyuss...	
... <i>tête de proue</i> du stoner-rock...	
Ce sous-genre metal, <i>puissant et répétitif, calibré pour les scorpions et les coyotes du désert de Palm Springs</i> ,...	
...ce sous-genre metal... <i>puisse ses racines dans le rock psychédélique et acide</i> ...	
Le nom fait à la fois référence aux <i>hautes doses absorbées par les membres du mouvement</i> et au caractère <i>hypnotique</i> de la musique.	
Plus <i>dark et compact</i> , Era Vulgaris se pose aujourd'hui en digne successeur de Lullabies to Paralyse...	
Josh Homme <i>s'est enfermé</i> pendant onze mois...	
Décontenancé à la première écoute par l' <i>apparante simplicité</i> du disque, <i>on se laisse vite conquérir par sa puissance monstrueuse, presque inhumaine</i> .	
...premier single <i>outrancier</i> ...	

...monté sur un riff <i>découpé à la tronçonneuse...</i>	
...un disque <i>menaçant</i> et musculeux.	
...les riffs <i>s'emboîtent à toute vitesse, renfermant</i> des breaks pop totalement <i>inattendus...</i>	
...ou Make It With Chu <i>donnent une touche</i> plus pop au disque.	
<b>Yelle- Pop-up</b>	
...la Bretonne <i>fluorescente...</i>	
... <i>en ouvrant la voie à une pop poreuse.</i>	
...cette jeune et jolie Bretonne <i>poussée aux fesses ...</i>	
...un premier single <i>qui fit longuement débat dans le sous-sol du Paris Paris</i> (rapport à un <i>début de clash de sous-préfecture</i> avec Cuizinière de TTC)	
...et qui, l'espace d'un clip, <i>ressuscita l'immense</i> Gérard Vivès..	
Un disque <i>qui brille (fluo) d'entrée</i> avec Ce jeu, titre <i>jouissif et d'une rare élégance, ...</i>	
...une pop moderne, <i>interstitielle et poreuse, qui emprunterait autant au hip-hop et à l'électro...</i>	
...synthétiques... <i>dont tout une génération redécouvre aujourd'hui le bel éclairage au néon)</i>	
...Yelle <i>a réussi son pari, aidée par les productions souples et racées de son acolyte Grand Marnier...</i>	
...autres <i>grandes réussites</i> de l'album...	
... <i>c'est une belle rencontre de Marc Toesca du Top 50 et une vraie envie de rejoindre les</i>	

<i>abords de la piste de danse qui se conjugent avec grâce.</i>	
<i>...comme ces adresses un peu embarrassantes en direction du jeune mâme urbain branchouillé...</i>	
<i>Mais bon dans l'ensemble, dans son registre vraiment mutin et faussement crédule,...</i>	
<i>Lorsqu'elle rend par exemple un vibrant hommage à ce qu'on imagine être un objet qui tient compagnie aux filles quand le carrelet est vide...</i>	
<i>...chouette morceau de conclusion et de bravoure qui devrait rassembler plus d'une nana dans la foulée, et convaincre les derniers grognons...</i>	
<i>...Pop-up est bien, comme son nom l'indique, une grande fenêtre qui devrait donner de l'air à la turne de tous les Vincent (Delerm) du pays.</i>	
<b>Coldplay- Viva la Vida or Death and all His Friends</b>	
<i>Souvent décrié, bouc émissaire facile des élites et des blasés,...</i>	
<i>...album prévisible mais noble...</i>	
<i>...on n'entre dans l'antre du groupe...</i>	
<i>Dans un cirque rock'n roll et destroy propre au groupe...</i>	
<i>...il faut sans doute préserver les bois...</i>	
<i>Aucune paire de santiags ou de Doc Martens n'attendent sagement leur propriétaire dans le hall.</i>	
<i>...dans cet intérieur autrefois si comfy-cosy, si douillet, si lisse,...</i>	
<i>La voix sse fait plus rocailleuse, inquiète,</i>	

<i>quitte le molleton douillet de sa couette mélan-cosy.</i>	
<i>...les mélodies abandonnent aujourd'hui les chichis et dentelles...</i>	
<i>...un grand morceau enchanteur...</i>	
<i>...une écriture ample qui, chose rare dans le paysage anglo-saxon, parle le langage des stades sans vraiment sombrer dans le pathos.</i>	
<i>...pour ne voir en Martin que le grand blondinet upper-class amoureux de soja et de comptines commodes...</i>	
<i>...du rock mou du genou des années Tony Blair...</i>	
<i>Et ce quatrième album, plus sineux qu'il n'y paraît, confirme les noeuds, les boucles et les esprits qui habitent depuis toujours l'encéphale de Mister Paltrow...</i>	
<i>...qu'il se dévoile en perdant magnifique (Lost!), raconte ses fantômes (42, ballade qui rappelle à notre souvenir l'inoubliable Everything's Not Lost) ouvre ses oreilles,...ou continue d'allouer à la FM son lot de gros tubes pour l'hiver...</i>	
<i>...l'irrésistible Viva La Vida, prêt à démonter la baraque...</i>	
<b>Blood Red Shoes- Box of Secrets</b>	
<i>Le duo sauvageon Blood Red Shoes, deux boucles de nerfs aux airs faussement angéliques, exhibe ses plaies à vif dans un premier album sans compromis.</i>	
<i>Alors que certains se ruent au Zénith pour gigoter sur l'électro...</i>	
<i>...d'autres préfèrent se réfugier à La Cigale...</i>	
<i>Deux silhouettes graciles entrent en scène, elle brune vénéneuse, guitare au poing sur</i>	

robe à pois...	
<i>...la batterie au même niveau que sa soeur d'adoption, sur un plan d'égalité.</i>	
<i>...une scène de danse qu'elle aurait ensanglanté ses claquettes blanches...</i>	
<i>Faire du rock rêche, aussi cru que le Dry de PJ Harvey, et faire danser jusqu'à en oublier la souffrance du corps, au stade extrême où seule l'âme semble réagir.</i>	
<i>Avant de réunir les deux pièces du même puzzle à Brighton...</i>	
<i>...la Londonienne Laura-Mary et Steven Ansell ont fait leurs gammes dans d'autres groupes...</i>	
<i>...un son agressif, autant sur la guitare crispée que sur la batterie presque martelée.</i>	
<i>..pour constater que cette puissance sonore ne provient bien que d'eux seuls.</i>	
<i>Pourtant, derrière cet abord revêché, Blood Red Shoes s'adoucit un peu grâce à ses mélodies pop et ses harmonies vocales.</i>	
<i>...dans un dialogue de voix et d'instruments.</i>	
<i>...un autre vestige de leur passé dans la scène indépendante.</i>	
<i>Cultivant soigneusement son jardin secret, Blood Red Shoes refuse tout compromis et n'a pas peur de dire non...</i>	
<i>...la mélancolique This Is Not For You comme l'intransigeante Forgive Nothing...</i>	
<i>Loin de s'apitoyer avec résignation, ces chroniques de l'ennui et de la frustration les poussent, au contraire, à identifier le problème pour avancer.</i>	
<i>Il faut espérer que Blood Red Shoes continue longtemps à explorer ainsi les tréfonds de ses angoisses et de ses coups de sang brûlants.</i>	

<b>MGMT- Oracular Spectacular</b>	
Annoncé par <i>une pluie de tubes</i> , l'album de MGMT est <i>une somme de chansons à tiroirs et de refrains étoilés</i> .	
<i>Une inclassable fête païenne.</i>	
<i>La première rencontre avec Oracular Spectacular fut une telle baffe...</i>	
<i>...encore pris dans les vapeurs enivrées du KO,...</i>	
<i>(Brooklyn est décidément une terre d'astronautes)</i>  <i>...c'est quelque part dans les étoiles, peut-être artificielles</i>  <i>Annoncé par une pluie de tubes métoriques...</i>	
<i>...que les deux jeunes Américains ont appris leur grammaire et leur vocabulaire.</i>	
Ils sont <i>infinis</i> , inédits, parfaitement fascinants.	
<i>...leur terrain de jeu favori...</i>	
<i>...Oracular Spectacular donc, est une somme musicale où synthétique et musculeux s'embrassent mutuellement (Kids, bientôt sur toutes les ondes), un foyer commun ... partagent la même couche.</i>	
Un truc indescriptible, ultrapop et <i>clinquant...</i>	
<i>...une collection de morceaux Superglu aux propriétés hilarantes ou fortifiantes...</i>	
<i>...des oeuvres épiques qui donnent envie de grimper l'Annapurna sans les mains...</i>	
<i>...des chansons à tiroirs où quatre refrains étoilés compétent au sang pour une prise de pouvoir totalitaire dans des neurones enfumés...</i>	

...et sa ligne de basse <i>en superballe rebondissante...</i>	
...Oracular Spectacular <i>est la grande oeuvre psychédélique d'une jeunesse furieuse, la monstrueuse fête païenne de gredins...</i>	
...un immense labyrinthe qui ne vous lâche pas une seule seconde...	
<i>L'oracle spectaculaire nous dit simplement que l'année sera MGMT.</i>	
<b>Kayne West- 808s &amp; Hearbreak</b>	
Le premier album ...est <i>une oeuvre majeure qui se ressource</i> dans la pop synthétique des 80's <i>pour mieux révolutionner</i> les années 2000.	
...ont ressemblé à <i>une étrange chasse de trésor.</i>	
...nouvel album, <i>dévoilant au compte gouttes</i> d'étonnantes informations sur le projet.	
Un disque forcément <i>sombre,...</i>	
Un <i>virage plutôt inattendu</i> dans la carrière du rappeur...	
...que l'on conçoit aujourd'hui comme <i>sa trilogie estudiantine...</i>	
....Kayne West n'a cessé d' <i>attiser les désirs</i> sur son blog...	
...les critiques émises <i>dans le champ</i> des commentaires.	
Une stratégie commerciale ultra-moderne, <i>bien huilée,....</i>	
...singles <i>ultra-profil bas</i> mais complètement <i>imparables...</i>	
...a permis au public du rappeur <i>de reconstituer le puzzle...</i>	

<i>...comme chacune des pièces de ce déjà fameux coeur brisé</i>	
<i>...idéal pour finir l'année seul et loin du monde.</i>	
Un disque qui va <i>diviser, laisser beaucoup de ringards et de grincheux à quai...</i>	
808s & Heartbreak est <i>une oeuvre fondatrice, un pivot</i> dans la production musicale...	
<i>...et surtout le coup de génie d'un des artistes les plus importants...</i>	
<i>...le disque est un savant mélange...</i>	
<i>...c'est tout un monde froid, glacial et mélancolique que Kayne West investit avec une classe folle, ouvrant grand derrière lui le spectre du hip-hop mondial.</i>	
<b>Bloc Party- Intimacy</b>	
Le fantastique troisième album des Anglais est une <i>renaissance...</i>	
Ne l'annoncer que quelques jours avant <i>sa mise au monde...</i>	
Bloc Party le tente à son tour, et <i>c'est la victoire, glorieuse,...</i>	
Car Intimacy est, effectivement, <i>un brûlot terrible, et une immense surprise; c'est le coup d'un soleil atomique que l'on n'attendait pas.</i>  Intimacy est <i>deux stratosphères au-dessus...</i>	
<i>...une formidable renaissance...</i>	
On redécouvre, comme neufs, comme jamais vécus, <i>le choc, la fureur, l'admiration, le frisson électrique</i> des premiers singles.	
<i>...jamais sie bien entremêlé leurs désirs de noviations violentes et leurs massives prétentions pop: froids ou bouillants,</i>	

<i>piquants ou sucrés...</i>	
...les morceaux d'Intimacy sont instantanément <i>puissants, bondissants, attirants, et d'une bravoure</i> à peine croyable.	
<i>Dédales électriques...sensitifs, les angles très aigus</i> du premier single..	
...l'impressionnante et brave <i>ouverture</i> ...	
... <i>de la clôture</i> Ion Square...	
... <i>ou l'acide</i> Trojan House...	
<b>Fleet Foxes- Fleet Foxes</b>	
Mais pas leur musique, suite <i>d'harmonies celestes qui ne touchent pas terre.</i>	
<i>Décollage immédiat.</i>	
... <i>on se croit transporté au XIXe siècle dans une petite église baptiste des Appalaches, pendant l'office.</i>	
... <i>et ça va être une belle journée, vraiment.</i>	
<i>Jusqu'au crépuscule, les Fleet Foxes vont chanter une pastorale panoramique, à la fois épique et délicate, ode aux champs de blé qui ondoient sous la brise, au bruit des vagues qui roulet sur une plage sauvage de Californie, aux menhirs derrière lesquels se cachent de petites créatures magiques, aux cailloux plats qui rebondissent à la surface d'un lac, au coucher de soleil derrière la montagne et, surtout, à tout ce qui vole.</i>	
Du folk, oui, <i>mais qui ne touche jamais terre.</i>	
Leurs chansons semblent <i>fonctionner à l'énergie éolienne.</i>	
Leurs textes ressemblent à <i>des carnets de voyage, mais dans des contrées à l'écart de la civilisation, des bruits de moteur et de touristes.</i>	

<i>...mais il semble avoir plané pendant plusieurs siècles avant de parvenir jusqu'à nous.</i>	
<i>Ils sont les descendants d'une majestueuse lignée de musiciens qui partirait d'un trouvère de la vieille Europe médiévale...</i>	
<i>...en passant par le chant grégorien, le joueur de flûte de Hamelin..</i>	
<i>Ils sont les descendants de tous ceux-là, mais ce qui les caractérise, c'est qu'ils aspirent à remonter.</i>	
<i>..leur label...qui pourrait maintenant songer à se rebaptiser Sub Folk..</i>	
<i>Ils sont frères de label des Shins...</i>	
<i>...leur musique est fondée sur les voix...</i>	
<i>...dans une communion quasi mystique...</i>	
<i>...où ils ont terminé dans le peleton de tête, un transfert pour l'Europe....</i>	
<i>...un premier album à la hauteur de cette carte de visite.</i>	
<i>...ils ressemblent à des vieux sages aguerris, des pèlerins qui viennent de terminer un tour du monde à pied, chaussés de sandales, et qui n'ont même pas d'ampoules.</i>	
<i>Ils semblent avoir redécouvert les secrets et les valeurs d'une façon de faire antérieure à la pop, au formatage.</i>	
<i>Au paysage actuel de la scène rock...</i>	
<i>...les Fleet Foxes semblent préférer le paysage tout court.</i>	
<i>La belle histoire d'un retour à la nature de la musique: le chant.</i>	
<b>Passion Pit- Manners</b>	

...l'Amérique <i>psychédélique et bariolée offre un nouveau miracle pop</i> avec ce groupe débarqué du Massachusetts.	
...si la pop de ces Américains <i>rêvasseurs</i> est <i>rigolarde</i> dans la forme, c'est mieux pour cacher le spleen de son <i>auteur en chef</i> .	
<i>Entre psychédéisme suave, electronica onirique et pop sautillante, une poignée de morceaux avaient suffi à provoquer, dès 2008, un coup de foudre immédiat.</i>	
... <i>les petits gars</i> de Passion Pit...	
....semblaient à leur tour <i>proposer l'alternative américaine idéale</i> à l'indie rock laborieux <i>made in UK</i> .	
<i>Défi relevé haut la main</i> en 2009 avec un premier album <i>éclatant</i> , plein comme un oeuf de textes <i>cinglés</i> , et dont la <i>largesse et la flamboyance sonores</i> laissent devenir aussi bien un <i>amour</i> pour la pop traditionnelle...	
... <i>qu'un véritable béguin</i> pour les modernes <i>bidouilleurs</i> electro...	
<i>Gagas</i> de vieux synthés vintage, geeks <i>jusqu'au bout des polos</i> , les <i>cing gandins</i> de Passion Pit semblent ainsi <i>passés maîtres</i> dans <i>l'art d'offrir à la pop des désirs d'avenir</i> ...	
...ce sont <i>cing décennies de mélodies rieuses</i> et de rythmes <i>sensuels</i> qui <i>se fondent joyeusement</i> dans une belle <i>cérémonie orgiaque</i> .	
<i>Naïve</i> , mais jamais <i>nigaude</i> , la musique de ces <i>gaillards</i> rend euphorique...	
...quoi de plus normal quand <i>on la sait capable de faire sortir la tête de l'eau à son torturé d'auteur</i> .	
<i>La légende raconte</i> qu'Angelakos avait composé...	
... <i>hommes et femmes réunis peuvent</i>	

<i>désormais fêter l'amour avec lui tous les jours.</i>	
<b>Fever Ray: poussée de fièvre</b>	
<i>...Karin Dreijer Andersson dévoilait son programme: des mantras bouillonnants, aux beats éblouissants.</i>	
<i>Cette lumière qui les habite prend parfois la forme d'un pâle halo mélancolique, avant de se métamorphoser en des flash clignotants, les mêmes qui à haute dose provoquent l'épilepsie.</i>	
<i>...cette volonté espiègle de survoler les styles en restant insaisissable...</i>	
<i>...les clips lynchéens de Fever Ray s'inscrivent dans cette lignée aussi envoûtante qu'effrayante.</i>	
<i>...ouverture aux incantations vénéneuses, Fever Ray explore avec une perversité bien plus terrifiante ses cauchemars, en prenant un malin plaisir à se perdre dans la forêt au beau milieu de la nuit pour affronter les monstres.</i>	
<i>On entend un loup sur When I Grow Up, un aigle sur Coconut, du vaudou africain ou des sonorités asiatiques ancestrales.</i>	
<i>Cette voix fascinante...peut se muer en celle d'une petite fille, d'une grande- mère ou d'un spectre.</i>	
<i>...ce premier album en solitaire, en apesanteur, dont la gestation s'est déroulée justement après un véritable accouchement.</i>	
<b>The Drums- Summertime</b>	
<i>Entre l'innocence de la musique surf et l'esthétique glaciale de la new-wave, de</i>	

jeunes Américains <i>s'aventurent sur le fil.</i>	
...ce petit disque aurait très bien pu passer inaperçu et <i>ne jamais sortir de la sphère indie pop,...</i>	
...The Drums sont parvenus à <i>transcender leur "indie-tude"</i> , au point d'être aujourd'hui l'un des groupes <i>les plus prisés de la blogosphère.</i>	
Seulement par la grâce d'une poignée de chansons <i>désarmantes, qui ont le goût du lait frais et du sable tiède, des vacances et de l'amitié.</i>	
Même le site Pitchfork a dû <i>remiser son fiel</i> devant <i>cette alliance parfait entre la pop surf de Jan &amp; Dean et la clarté rigide du son Factory, un mariage si naturel...</i>	
En sept morceaux <i>immaculés</i> , The Drums réalisent donc le rêve de Ian Brown: <i>amener la plage à Manchester,...</i>	
<i>Une plage sur laquelle on chahute, bronze idiot et fait l'amour dans les dunes.</i>	
<i>Et comme un nuage fait apparaître le ciel plus bleu, la poignante Torch Song consititue le contrepoint idéal à tant de rires et de bonne humeur.</i>	
La force de Summertime!, c'est son absence de cynisme, <i>son hédonisme insouciant,...</i>	
...les mêmes instruments <i>rudimentaires...</i>	
...quand The XX est <i>sophistiqué, minimal et nocturne</i> , Summertime! est spontané, généreux et <i>ensoleillé.</i>	
Et tandis que les Londoniens <i>ont soigneusement pesé leur nom</i> , on peut gager que...	
<b>Jamie T- Kings and Queens</b>	

<i>Chroniqueur acerbe d'une jeunesse britannique aussi indomptée qu'égarée, Jamie T se joue des sons et des mots pour transformer la plus banale des histoires en hymne universel.</i>	
<i>...Jamie Treays a en effet tout du parfait petit scallywag qui vient de casser un rétroviseur par désœuvrement.</i>	
<i>...des disques les plus surprenants et tourmentés de l'année.</i>	
<i>En une poignée de morceaux hybrides où samples tapageurs, guitares nerveuses et beats monotones cohabitaient comme nulle part ailleurs, le jeune homme de 21 ans offrait une plongée en apnée aussi dense que brutale...</i>	
<i>On y vivait en direct, caméra à l'épaule...</i>	
<i>Troubadour du Londres 2.0, Jamie T....</i>	
<i>...de dresser un portrait taillé au couteau de la jeunesse anglaise et de ses déboires, avec pour seul credo d'en rire plutôt que d'en pleurer.</i>	
q	
<i>...qui en fera un hymne de la jeunesse britannique.</i>	
<i>De son donjon de Wimbledon, Jamie T observe et absorbe toujours avec la même acuité la vie des personnages qui l'entourent pour mieux se l'approprier.</i>	
<i>Comme son grand frère spirituel Mike Skinner, Jamie T jongle aussi bien avec les histoires qu'avec les mots...</i>	
<i>Tempo saccadé...</i>	
<i>...et le choix du vocabulaire prend, pour lui, des allures d'équation à deux inconnues.</i>	
<i>Si les contes urbains de Jamie T ont toujours les pieds bien ancrés dans la terre d'Albion,</i>	

sa musique, elle, a cette fois-ci <i>filé bien au-delà de la Manche.</i>	
<i>Nourri au Clash...</i>	
<i>...le jeune homme a ouvert une brèche de taille dans ses mélodies en y insufflant guitares...</i>	
<i>Une prise de risques pas toujours réfléchie, parfois déconcertante, qui confère à l'album une touche positive paradoxale et une couleur universelle.</i>	
<i>...lorsqu'il plonge tête la première dans un rock hyperactif...</i>	
<i>Un vaste bordel qui pourrait bien être l'un des meilleurs albums de l'année.</i>	
<b>The Dead Weather- Horehound</b>	
Entouré de <i>sauvages</i> et de la <i>suave</i> Alison des Kills, Jack White <i>s'offre un nouveau chapitre: The Dead Weather, rugueux et blues.</i>	
<i>... braisé, les graisses fondues, brûlant, servi nappé d'une savoureuse sauce goudron, dans un nuage de fumée acre.</i>	
<i>La recette est simple...</i>	
<i>...le bon diable du blues, saisi à vif et ravi d'être torturé sur la grille de l'after-punk.</i>	
<i>...du krautrock converti à l'énergie atomique.</i>	
<i>Assez fidèle à la somme de ses parties, intimes et poilues, The Dead Weather sonne comme un vrai groupe, sensuel, instinctif, où chaque musicien joue au chat noir et à la chauvesouris avec les autres.</i>	
<i>...cette musique est brune, sombre et jouisseuse, tentée par le monde des ténèbres.</i>	

<i>Les voisins de Jack White adorent ses soirées barbecue. Surtout si c'est la famille Addams.</i>	
<i>Toutes les chansons ...dansent dans les flammes de Lucifer.</i>	
<i>...semble ouvrir la porte d'un autre univers,...</i>	
<i>...un blues du bayou à sec...</i>	
<i>...une demo des Stones en pleine descente.</i>	
<i>Suffira-t-elle pour éteindre le feu?</i>	
<b>Miike Snow- Miike Snow</b>	
<i>Un Américain et un Suédois aux épais CV...bricolent un trésor d'electro-pop.</i>	
<i>Les trémas...sont un signe indéniable de virilité.</i>	
<i>...le 'z'...est une promesse sans équivoque de baston sur le dancefloor.</i>	
<i>...Miike Snow, joyau d'electro-pop haut de gamme,..</i>	
<i>Baptisé en hommage au réalisateur...</i>	
<i>...par trois hommes de l'ombre...</i>	
<i>...ont contribué à modeler le son...</i>	
<i>Avec un tel pedigree, ...</i>	
<i>...c'est que l'extraordinaire palette sonore du trio soit mise au service de chansons avenantes et chaleureuses.</i>	
<i>On pouvait craindre une maison témoin ou un caprice d'architecte; on entre dans une demeure confortable, vivante, au luxe discret, à la décoration moderne et raffinée.</i>	
<i>Des cuivres étouffés d'Animal Collective...</i>	

...de la guitare <i>espiègle</i> ...	
...la trance <i>veloutée</i> ...	
...chacun arrangement <i>apporte corps et richesse à un album sans faiblesses.</i>	
...une soul contemporaine et <i>sophistiquée.</i>	
...le groupe n'évite pas complètement <i>l'écueil de la musique chic et consensuelle...</i>	
<i>Si Miike Snow était un vin, il plairait à Robert Parker.</i>	